

# MEMOIRES MINORITAIRES

Ce document est mis en ligne par l'association Mémoires minoritaires sous la licence Creative Common suivante : CC-BY-NC. Vous pouvez ainsi librement utiliser le document, à condition de l'attribuer à l'auteur.trice en citant son nom. La reproduction, la diffusion et la modification sont possibles, en revanche l'utilisation ne doit pas être commerciale. Pour plus d'information : <https://creativecommons.org/>

Pour soutenir notre initiative indépendante, merci de faire un don à l'adresse suivante : [DONNER](#)

Votre don permettra de pérenniser la libre diffusion des archives LGBTQI+.  
Exemple : 5 € = 1 fanzine, 10 € = 1 numéro de revue...

Nous ne sommes pas responsables des propos ou des images des documents numérisés : ceux-ci peuvent être destinés à un **public averti** et **majeur** (langage violent, images pornographiques, discussion sur des sujets sensibles, destruction du patriarcat, jets de paillettes, etc...).

Si vous êtes propriétaire d'un document numérisé, merci de nous contacter rapidement à l'adresse mail suivante : [contact@memoiresminoritaires.fr](mailto:contact@memoiresminoritaires.fr) . Nous retirerons le document dans les plus brefs délais et nous serons heureux.ses de discuter avec vous des modes de diffusion futurs.



# arcadie

revue littéraire  
et scientifique

202

dix-septième année

Octobre 1970

REVUE PARAISSANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

**TARIF DES ABONNEMENTS**

	1 an	6 mois
France, Italie, Communauté Française ..	40 F	20 F
Etranger .....	50 F	25 F
<b>Abonnement de soutien : 1 an : 50 F — Etranger : 60 F</b>		
Abonnement d'Honneur : 100 F		
Le numéro : 4 F		

« Arcadie » est toujours expédié sous pli fermé

**Abonnements - Correspondances - Envoi de textes**

« ARCADIE »

61, rue du Château-d'Eau, Paris-10°  
Chèque bancaire ou C.C.P. Paris n° 10 664-02  
au nom de « ARCADIE »

*La Direction reçoit uniquement sur rendez-vous.  
Les Auteurs qui sont avertis que leur texte n'est pas accepté  
peuvent le reprendre à la Direction. Celle-ci décline toute  
responsabilité pour les manuscrits qui lui sont confiés.  
Les textes publiés engagent la seule responsabilité des Auteurs.  
Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation  
réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S.*

*Timbre pour toute correspondance.  
1 F pour tout changement d'adresse*

C.O.C. postbox 542. Amsterdam. Hollande.  
Forbundet af 1948, Postbox 1023. Copenhague. K.  
Forbundet av 1948. Postboxes 1305. Oslo. Norvège.  
Riksförbundet för sexuellt likaberättigande  
Box 850. Stockholm. I. Suède.  
Mattachine, Mission Street, 693, San Francisco, U.S.A.  
One. 2256 Venice Bd. Los Angeles 6 (U.S.A.)  
Janus Sty. Room 229.34 South Seventeenth St. Philadelphia 3 (U.S.A.)  
Club 68. Postfach 417. Zurich 8022

C.C.L., 281, chaussée d'Ixelles, Bruxelles 5  
C.O.C., 32 Oostenstraat, Anvers

« Copyright « Arcadie 1970 »

— Le Directeur A. BAUDRY - Imp. Nouvelle - ILLIERS  
Dépôt légal 1970. N° 438 — Imprimé en France

# ARCADIE

REVUE LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE

DIX-SEPTIÈME ANNÉE

OCTOBRE 1970

## Être homosexuel en France, en 1970

NUMÉRO SPÉCIAL

### SOMMAIRE

Etre homosexuel en France, en 1970, par ANDRÉ BAUDRY .....	417
Regards en arrière, par MARC DANIEL .....	424
L'homophilie dans la France d'aujourd'hui, par ANDRÉ-CLAUDE DESMON .....	457
Un peu de prospective, par JACQUES VALLI .....	496

*Ont collaboré à la réalisation de ce numéro spécial :*

— Mme Raphaëlle Soriana.  
— MM. : Robert Amar, Antoine d'Arc, Maurice Bercy, Jean-Pierre Berry, André du Dognon, Yves Fersen, Roger Foucher, Daniel Landerooy, J.P. Maurice, Pierre Nédra, Sinclair, René Soral, Claude Sorey, Serge Talbot.

REVUE PARAISSANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

TARIF DES ABONNEMENTS

	1 an	6 mois
France, Italie, Communauté Française ..	40 F	20 F
Etranger .....	50 F	25 F
Abonnement de soutien : 1 an : 50 F — Etranger : 60 F		
Abonnement d'Honneur : 100 F		
Le numéro : 4 F		

« Arcadie » est toujours expédié sous pli fermé

Abonnements - Correspondances - Envoi de textes

« ARCADIE »

61, rue du Château-d'Eau, Paris-10°  
Chèque bancaire ou C.C.P. Paris n° 10 664-02  
au nom de « ARCADIE »

La Direction reçoit uniquement sur rendez-vous.  
Les Auteurs qui sont avertis que leur texte n'est pas accepté  
peuvent le reprendre à la Direction. Celle-ci décline toute  
responsabilité pour les manuscrits qui lui sont confiés.  
Les textes publiés engagent la seule responsabilité des Auteurs.  
Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation  
réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S.

Timbre pour toute correspondance.  
1 F pour tout changement d'adresse

C.O.C. postbox 542. Amsterdam. Hollande.  
Forbundet af 1948, Postbox 1023. Copenhague. K.  
Forbundet av 1948. Postboxes 1305. Oslo. Norvège.  
Riksförbundet för sexuellt likaberättigande  
Box 850. Stockholm. I. Suède.  
Mattachine, Mission Street, 693, San Francisco, U.S.A.  
One. 2256 Venice Bd. Los Angeles 6 (U.S.A.)  
Janus Sty. Room 229.34 South Seventeenth St. Philadelphia 3 (U.S.A.)  
Club 68. Postfach 417. Zurich 8022

C.C.L., 281, chaussée d'Ixelles, Bruxelles 5  
C.O.C., 32 Oostenstraat, Anvers

« Copyright « Arcadie 1970 »

— Le Directeur A. BAUDRY - Imp. Nouvelle - ILLIERS  
Dépôt légal 1970. N° 438 — Imprimé en France

# ARCADIE

REVUE LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE

DIX-SEPTIÈME ANNÉE

OCTOBRE 1970

## Être homosexuel en France, en 1970

NUMÉRO SPÉCIAL

### SOMMAIRE

Etre homosexuel en France, en 1970, par ANDRÉ BAUDRY .....	417
Regards en arrière, par MARC DANIEL .....	424
L'homophilie dans la France d'aujourd'hui, par ANDRÉ-CLAUDE DESMON .....	457
Un peu de prospective, par JACQUES VALLI .....	496

Ont collaboré à la réalisation de ce numéro spécial :

— Mme Raphaëlle Soriana.  
— MM. : Robert Amar, Antoine d'Arc, Maurice Bercy, Jean-Pierre Berry, André du Dognon, Yves Fersen, Roger Foucher, Daniel Lan-derroy, J.P. Maurice, Pierre Nédra, Sinclair, René Soral, Claude Sorey, Serge Talbot.

NUMEROS SPECIAUX ARCADIE

- *Que savons-nous de l'Homophilie ?* Prix : 5 F avec port.
- *La vie des Arcadiens.* Prix : 5 F avec port.
- *La littérature et l'homophilie.* Prix : 4 F avec port.
- *Roger Peyrefitte.* Prix : 4 F avec port.
- *Religion et Homophilie.* Prix : 12 F avec port.

*Collections Arcadie :*

- 1959 — 1960 — 1961 : les trois : 50 F port compris.
- 1962 — 1963 — 1964 : les trois : 60 F port compris.
- 1965 — 1966 — 1967 : les trois : 65 F port compris.
- 1968 : 30 F port compris.
- 1969 : 40 F port compris.

---

---

JEAN LORBAIS

SANS ARMURE  
LES CICATRICES

« *Confession d'un prêtre...* »

N.R.F. — 20 F

---

---

ERIC OLIVIER

L'ESCALIER  
DES HEURES GLISSANTES

« *La vie secrète de Rome ?* »

Ed. Robert Laffont — 15 F

— 416 —

ÊTRE HOMOSEXUEL EN FRANCE,  
EN 1970

*Arcadie*, depuis 1954, prétend être au service de l'homophilie et à celui des homophiles.

C'est pourquoi, pour cette nouvelle étape, elle a voulu cette livraison plus importante qui situe l'homophilie et l'homophile de 1970 en France.

Disons tout de suite qu'*Arcadie* n'entend pas se limiter de façon habituelle à la France.

Les importants articles publiés ici sur d'innombrables pays étrangers le prouveraient si besoin était, et notre récente action à travers le monde en ce qui touche l'Espagne et ses nouvelles lois anti-homophiles a porté, puisqu'aussi bien devant les Cortès le gouvernement espagnol a évoqué notre action.

Mais à travers le passé, le présent et l'avenir nous avons voulu édifier le portrait de l'homophile français.

Que peut ajouter le directeur d'*Arcadie* aux réflexions que vous allez lire ?

Parce que depuis vingt ans il est le centre, il peut dire, et il dit.

En effet, depuis 1952, date à laquelle je recevais les homophiles qui venaient vers moi, j'ai entendu un nombre considérable d'hommes et de femmes.

Et je voudrais d'abord affirmer avec force que j'ai rencontré des homophiles heureux.

Les médecins, psychiatres, psychanalystes, moralistes, parents aussi parfois, seraient tentés, en ne s'appuyant que sur quelques cas, d'affirmer que tous les homophiles sont malheureux, malades, névrosés.

Il n'est donc pas superflu d'affirmer le contraire.

Je connais aussi bien préfet, prélat, président-directeur général très heureux, parfaitement équilibrés, accomplissant admirablement leur fonction, que des ouvriers d'usine,

— 417 —

des petits fonctionnaires, des vendeurs ou des cultivateurs. C'est dire aussi, c'est redire, répéter, puisqu'il le faut encore auprès d'une belle couche de la population : les homophiles sont partout.

Ah, lecteurs réticents, boudeurs, hypocrites, prêts à allumer encore des bûchers pour les homophiles, vous n'êtes pas contents de cette affirmation.

Elle ne se veut pas claironnante et triomphante!

Elle se veut simplement *la vérité*.

Vérité comme tant d'autres qui peut déplaire, et particulièrement au peuple français sclérosé, cultivant l'imbécillité et particulièrement dans le domaine de la morale, des mœurs.

Mais *Arcadie* n'aurait peut-être pas besoin d'exister si ce que je viens d'écrire était la loi pour tous, et même, toute une vie, pour ceux-ci.

Et c'est bien pourquoi nous existons, nous agissons, et obligeons à la réflexion, au dialogue.

Voilà encore une affirmation qui ne plaira pas à beaucoup, et pourtant, après ces milliers de confidences entendues, elle est la vérité : *la société est responsable du sort, de la vie des homophiles*.

Elle a changé, elle progresse, Marc Daniel, dans la première partie de ce numéro, d'année en année, depuis la fin de la guerre, se plaît à relever toutes les modifications, les améliorations apportées dans les lois, les coutumes, les réactions. Même si à tel moment il y a eu crainte de guerre : amendement Mirguet par exemple en 1960.

André-Claude Desmon, passant en revue tous les aspects de la vie de l'homophile, montre encore ce qui va et ce qui ne va pas.

Qu'ajouterais-je?

Il est vrai que l'homophile de 1970 ne ressemble pas à l'homophile de 1952 que je recevais alors.

Il était seul dans un monde résolument hostile.

Si la Suisse, depuis 1932, avait une organisation, c'est vers 1948-1952 que naquirent toutes les grandes organisations homophiles à travers le monde. La Hollande, les trois pays de la Scandinavie, les États-Unis d'Amérique, la France.

Dans ce monde replié sur lui-même, clos, attentif à toute nouvelle le concernant, les homophiles se dirent de bouche à oreille que des hommes ici et là se levaient, groupaient

autour d'eux de belles et farouches énergies pour « faire quelque chose ».

Le temps des catacombes allait disparaître.

Oh certes, il y avait les bars dits « spécialisés », certaines manifestations de masse lors de telle fête populaire, mais chaque homosexuel — même les plus légers — savaient bien qu'il fallait autre chose pour que l'homophilie soit dans la société une présence à côté de tout le reste.

Les homophiles sortaient de cette clandestinité qui les laissait mourir petit à petit.

Répétons : les plus audacieux, les plus intrépides, les plus indépendants pouvaient fréquenter certains lieux, est-ce à dire — même — qu'ils ne se sentaient pas très seuls au plus profond de leur âme?

Mais pour cette petite poignée, que de *millions* d'homophiles apeurés, craintifs, sans joie et sans amour, sans tendresse et sans espoir.

Ce sont ceux-là que je reçus tout de suite.

Ils vinrent vers moi, hommes de tous âges déjà, mais combien dans la quarantaine, qui voyaient se lever un coin de ciel.

Grisaille perpétuelle, insatisfaction tant spirituelle que charnelle, cœur dévoré d'ambitions, ailes rognées, un pas en avant pour combien de chutes, de désespoir.

Jamais je n'oublierais ces visages et ces cœurs, c'est-à-dire ces hommes et ces femmes homophiles qui venaient vers *Arcadie* comme vers leur seule et vraie famille.

L'homme a besoin — toujours ou souvent — d'être ainsi intégré dans un corps, dans un esprit.

A travers le monde nous venions offrir cette famille spirituelle à tous les homophiles.

Nous permettons donc, dorénavant, à l'homophile, de n'être plus un isolé. Nous lui permettons de s'instruire sur sa vie, sa destinée.

Et le monde qui évolue nous aide aussi par sa littérature, ses arts. L'homophilie évoquée, traitée, illustrée aide l'homophile qui a l'impression que petit à petit on commence à le comprendre, à l'accepter.

Cette insertion est capitale.

Faudrait-il écrire une fois encore en ce numéro spécial ce qui a été l'idée maîtresse du premier éditorial : nous sommes à côté des autres, non au-dessus, non au-dessous, mais à côté des autres.

Et c'est parce que nous prétendons être à côté de toute l'humanité, avec notre particularité sentimentale et sexuelle, que nous frémissons devant toutes les inégalités et injustices dont sont victimes les homophiles.

C'est pourquoi — et j'en ai eu l'illustration il y a peu — nous devons travailler à instruire le monde tant qu'un homme accusé de meurtre affirme avoir commis ce crime parce qu'il a été traité d'« enc... ».

Comme le héros du film *Le Détective* qui crie : « Je préférerais être un assassin plutôt qu'un homophile ! »

Il ne faut plus de telles réactions. Si tout était à sa place ; si le monde depuis vingt siècles n'avait entretenu un climat de honte, de mépris, de condamnation sans appel autour de l'homophilie, un garçon de vingt ans dans un box de Cours d'Assises ne justifierait pas son crime par ce qualificatif à lui adressé.

Tous les homophiles d'abord et bien sûr — mais tous les hommes de bonne volonté, épris de justice et de clairvoyance et d'un peu de tendresse humaine, devraient travailler pour que plus jamais un homme, une femme, se sentent pris dans un semblable faux dilemme.

C'est pourquoi nous souffrons de l'inégalité dans les jugements rendus par la justice française selon qu'il s'agit de délits hétérosexuels et homosexuels.

C'est pourquoi comme je le réclamaï, il y a un mois ici même, nous voulons la majorité à dix-huit ans.

C'est pourquoi — comme le déclarait Dominique Dallayrac sur les antennes d'Europe N° 1 lors de l'émission *Campus* consacré à l'homosexualité — il faut que les parents soient instruits de ce problème.

Il ne faut plus que le directeur d'*Arcadie* voie venir à lui des garçons et des filles chassés — même mineurs — de l'abri familial, terrorisés, abandonnés, battus...

N'est-ce pas, vous et vous, qui vous êtes même suicidés après des scènes successives avec vos parents, et qui des rivages de l'autre monde devez bien accuser société et famille d'avoir mis fin à votre merveilleux printemps !

C'est pourquoi il ne faut plus que l'homophile tremble encore selon sa profession. On peut être homophile et être un excellent fonctionnaire, même d'autorité, ou assumer des responsabilités techniques ou humaines dans une vaste société. Qu'on ne me dise pas que ce sont là cas rarissimes. Je connais assez d'hommes et de femmes qui ont connu la

ruine, le rejet, la réprobation, dans leur milieu professionnel pour affirmer que c'est illégal et inadmissible.

Il me semble que la loi française protège le travailleur quelle que soit sa race, sa religion. Alors pourquoi pas l'homophile ?

C'est pourquoi, être homophile en 1970, ne doit plus conduire à la fausse solution du mariage. Et pourtant il est encore de nombreux médecins ignares et « touche à tout » — il est encore beaucoup de prêtres incompetents parce que jamais instruits de ce cas — qui conseillent le mariage au jeune homophile venu les consulter sur ordre familial.

Je pourrais ici raconter beaucoup de drames. On me croira, je pense, quand j'affirme que l'homophile ne doit pas se marier. Et que l'en empêcher c'est le sauver, et avec lui, une femme, des enfants. C'est encore sauver la société.

C'est pourquoi être homophile maintenant c'est aussi pour le chrétien vivre en paix avec son Dieu. Nous avons engagé un long et difficile dialogue avec l'Eglise catholique romaine. L'Episcopat de France, en cela comme en d'autres choses, ne paraît pas être très libéral ni très ouvert.

L'essentiel est pourtant en 1970, d'avoir pu amorcer cette longue conversation avec l'Eglise. Vingt siècles sont là. Nous étions déjà quand l'Eglise vint... et elle nous condamna sans appel. Vingt siècles durant elle a entretenu le désordre et l'angoisse dans le cœur d'une multitude d'hommes et de femmes homophiles. Vingt siècles durant elle nous a fait brûler, elle a interdit l'amour — le don de soi, car l'amour est cela — à certains de ses enfants.

Les homophiles catholiques (et les protestants aussi, à leur Eglise), aujourd'hui, demandent — non pas des comptes pour le passé —, mais pour aujourd'hui : compréhension, aide, justice.

Ils ne se laisseront pas de le lui demander.

C'est pourquoi... L'énumération pourrait se poursuivre.

C'est dire que si l'homophilie 1970 n'est plus l'homophilie 1950, il reste beaucoup à accomplir.

Jacques Valli en entretient nos lecteurs avec ses perspectives pour demain.

Dix-sept années au service de l'homophilie et au service des homophiles. Nous continuerons, est-il besoin de le dire ?

Et m'adressant à ceux qui ne sont pas homophiles, et qui voudront bien nous lire, à ceux qui nous condamnent

encore, qui voudraient des lois restrictives, qui voudraient et qui réclament contre nous des peines, des interdictions, des asiles psychiatriques, à ceux-là je voudrais d'abord redire que contrairement à ce qui se dit et s'imprime encore parfois, qu'ils n'ont rien à craindre de nous.

Nous ne poussons pas comme des champignons!

Pour exiger contre nous des châtements on se plaît ici et là à dire que nous nous multiplions sans vergogne.

L'homophilie est une constante de la nature. Il n'y a pas plus d'homophiles en 1970 qu'en 1950 ou qu'en 1900.

Les homophiles plus libérés — et réjouissons-nous-en — peuvent faire croire à un nombre en augmentation. Erreur fondamentale.

Oui, les homophiles que j'ai reçus en 1952 et qui étaient des hommes d'âge n'étaient pas connus comme tel nulle part. On ne les comptait pas. Aujourd'hui la libéralisation des mœurs permet de faire des additions. Mais le total reste le même.

Alors qu'on ne vienne pas exiger des pouvoirs publics des mesures de protection sous prétexte que nous mettons en péril la société, la famille et l'enfant!

A ceux qui nous jugent, nous condamnent, sans savoir, je voudrais encore leur demander ceci : en un siècle qui se pique de bien connaître et bien cerner tous les problèmes, pour ne pas paraître trop ridicules, ne dites pas que nous pouvons attirer à l'homophilie certains individus.

Voilà un argument cent fois répété.

Nous faisons du prosélytisme, de la propagande.

Nous voudrions être plus nombreux!

Nous voulons occuper toutes les avenues du pouvoir.

Nous sommes une franc-maçonnerie puissante et malhonnête.

Nous dévoyons la jeunesse.

Une étude attentive et impartiale de tous les faits prouverait l'inexactitude de ces assertions.

On n'attrape pas l'homophilie comme la tuberculose ou la scarlatine.

Vivre avec un homophile, avoir des exemples de vie homophile à côté de soi, lire des ouvrages homophiles, assister à des spectacles homophiles ne sont pas des raisons suffisantes.

L'exemple souvent cité de la vie en internat le prouve surabondamment. Même si cet adolescent a eu des pratiques homosexuelles, il demeure hétérosexuel.

Et puisque la science est de plus en plus convaincue de la bisexualité pour un pourcentage considérable de la population, qu'on veuille bien ne plus attacher le même poids moral à des pratiques ambivalentes.

L'homosexuel de 1970, en France, ne fait pas de propagande : *Arcadie*, revue si austère, est même interdite à l'affichage. Hypocrisie de cet Etat incapable qui confond tout, et permet tant ailleurs.

Ce que l'homophile, *hic et nunc*, désire, veut, exige, c'est la *justice* d'abord.

Or elle n'est pas. Et l'Etat qui le premier doit s'employer à ce que tous les citoyens soient égaux devant la loi, est le premier à enfreindre cette règle. C'est pourquoi, très haut, très fermement, très catégoriquement, nous exigeons de l'Etat les *mêmes droits* que tous les citoyens. Abrogation de l'ordonnance de 8 février 1945 — Abrogation de l'amendement Mirguet.

C'est pourquoi, chaque homophile, plus encore qu'hier, parce que n'étant plus seul, il le peut plus allégrement, parce que vivant plus qu'hier aussi dans la *dignité*, fera comprendre autour de lui : famille, profession, églises, entourage, ce qu'il est au plus profond de lui-même.

C'est pourquoi *Arcadie*, une fois encore, lance un appel à la Presse, au cinéma, au théâtre, aux hommes de science, à tous ceux pour qui ce qui est humain a suprême valeur, afin que tous — dans leur domaine qui leur est propre — instruisent enfin valablement, honnêtement, impartialement, sereinement le monde de ce qu'est l'homophilie.

Le jeu de cache-cache a assez duré.

Nous sommes.

Nous serons.

Cela plaît? cela ne plaît pas? Sans importance.

Cela est.

Ce siècle s'honorerait donc s'il voulait bien simplement reconnaître : l'homophilie est un fait naturel.

Les homophiles — hommes parmi les hommes — ont les *mêmes droits* et les *mêmes devoirs* que tout être humain.

*Arcadie*, pour sa part, est prête à livrer cette bataille pour la *justice*.

ANDRÉ BAUDRY.

## REGARDS EN ARRIÈRE

Puisque ce numéro 202 d'*Arcadie* doit être consacré à un panorama de la destinée de l'homophile en notre temps, il importait, en première partie, de retracer d'abord l'évolution des vingt dernières années, pour nous permettre d'apprécier dans leur juste perspective les réalités et les contradictions de la condition homophile en cette année 1970.

Pourquoi, d'ailleurs, cette limitation à vingt ans?

Parce que cela correspond à une génération humaine. Parce que 1950, c'était la fin de l'immédiat après-guerre, le début de ce monde où nous vivons — de la voiture pour tous, du tourisme, de la « civilisation de consommation » qui est le cadre de nos existences. Parce que les années 1950-1954 ont été celles de la création d'*Arcadie* et des premiers grands mouvements homophiles du monde. Parce que 1948 avait vu l'apparition du *Rapport Kinsey*, qui fut à la sexologie ce que *Das Kapital* est au socialisme.

Ce qui ne nous empêchera pas, bien entendu, de remonter à l'occasion au-delà des années 1950, et même de la dernière guerre, lorsque le besoin s'en présentera. André Claude Desmon dira, plus loin, ce qu'est aujourd'hui la vie de l'homophile en France; Jacques Valli tentera d'entrevoir ce qu'elle deviendra dans le monde de demain. Mon ambition est simplement de rappeler ce qu'elle était il y a vingt ans, et dans quel sens elle a évolué depuis.

Qu'est-ce donc qui a changé depuis vingt ans...?

Hélas : d'abord nous-mêmes! Qui que nous soyons, nous avons seize ans de moins au moment où paraissait le numéro 1 de notre revue. Tel d'entre nous, aujourd'hui quadragénaire, avait alors vingt-quatre ans; tel autre abordait à peine la cinquantaine, qui aujourd'hui a bien entamé

## REGARDS EN ARRIÈRE

son douzième lustre. Et cela fait une différence qui n'est pas mince. Cela doit être dit, en commençant cette enquête; car l'homophilie n'existe pas : ce qui existe, c'est *des homophiles*; c'est-à-dire des êtres de chair et de sang, à qui il n'est pas possible — pas plus qu'aux autres hommes — de jeter un regard en arrière sur le chemin parcouru sans comparer ce qu'ils étaient alors à ce qu'ils sont aujourd'hui.

Mais quoi! une génération suit l'autre. Ce que nous étions il y a vingt ans, d'autres le sont aujourd'hui, d'autres le seront dans vingt ans, et dans cent ans. Nous ne sommes que des maillons d'une chaîne, des moments d'une évolution, et chacune de nos activités, de nos conquêtes (s'il y en a) engage — bon gré mal gré — nos successeurs autant que notre propre avenir.

Le tout est de savoir si ces vingt ans écoulés ont été importants dans l'histoire de l'homophilie; si l'évolution a été favorable ou néfaste; si le mouvement a été rapide ou lent; et si, tout compte fait, il est plus facile d'être homophile aujourd'hui qu'alors.

Ce qui complique une telle enquête — au point de la rendre, pour une large partie, artificielle —, c'est que le tableau de la vie homophile est d'une infinie variété, même à s'en tenir à une époque donnée. Aujourd'hui comme hier, un écrivain célèbre vit son homophilie bien différemment d'un petit employé de grand magasin; un prêtre homophile a de tout autres problèmes qu'un danseur de l'Opéra; et dans un même groupe socio-professionnel, les différences de croyance religieuse, de tendance philosophique, voire, tout simplement, de tempérament et de caractère, créent des situations fort dissemblables face à l'homophilie.

Aussi faut-il, lorsqu'on veut retracer une évolution historique en pareil domaine, veiller à ne comparer que des choses comparables (1). Il ne servirait rigoureusement à rien d'opposer, par exemple, la liberté sexuelle dont jouit aujourd'hui un étudiant de Nanterre aux tabous qui étouffaient, voici vingt ans, un séminariste de Mende ou de Luçon — pas plus que, sur le plan économique, par exem-

(1) Je pense que, pour être dans le vent, je devrais exprimer cela en disant que l'étude diachronique de la problématique homosexuelle doit s'insérer dans une catégorisation synchronique. Mais ce genre de jargon est-il bien nécessaire en *Arcadie*?

ple, de placer dans un même tableau les revenus d'un cadre supérieur en 1970 et ceux d'un ouvrier agricole en 1910 : ce sont, simplement, des données sans commun dénominateur.

D'autre part, les lecteurs d'*Arcadie* savent bien qu'en matière d'homophilie les généralisations sont toujours hasardeuses et souvent absurdes. Je lisais tout récemment dans une revue américaine un article où l'auteur écrivait ces étonnantes paroles : « En France, il n'y a presque aucun stigmat social attaché à l'homosexualité » (2). Il paraît, à première vue, incroyable qu'on puisse écrire de pareilles énormités ; et pourtant, en y réfléchissant bien, il est certain que certaines apparences extérieures, frappant l'œil d'un touriste, peuvent (à Saint-Germain-des-Prés ou à Saint-Tropez tout au moins) lui donner à croire qu'en effet l'homophilie est, en France, parfaitement acceptée par tous.

Dans ces conditions, l'étude de l'évolution a-t-elle un sens lorsqu'elle s'applique à un sujet aussi hétérogène et aussi impossible à cerner d'un trait unique ?

Ce sera aux lecteurs d'*Arcadie* d'en décider à la fin de cette lecture.

Je le disais en commençant, ce qui a d'abord changé, en ces vingt ans, c'est nous-mêmes.

Et, comme l'écrit Serge Talbot :

« Nous avons changé parce que la société a changé. Chacun de nous subit l'influence du milieu, modèle sa vie pour ressembler à l'image que la société se fait de lui. »

C'est donc — l'évidence de la constatation s'impose à l'égal d'une lapalissade — dans le contexte général de l'évolution de la société qu'il faut replacer l'évolution de la vie des homosexuels.

Claude Sorey, en brillant sociologue qu'il est, résume ainsi les points marquants de ce contexte :

« Il y a vingt ans, la société française était mi-agricole mi-industrielle, avec prédominance rurale et provinciale et nette majorité du secteur primaire (production) et du secteur secondaire (commercialisation). La structure était de type paternel, fortement marquée encore par le respect des autorités, des corps constitués, des valeurs morales (la

(2) *Los Angeles Advocate*, 29 avril-12 mai 1970.

Résistance, le patriotisme...), par le prestige du savoir théorique et de la science, par le primat du contrôle social sur le contrôle policier. La lutte des classes s'y manifestait sous sa forme classique, « ouvriers » contre « bourgeois ». — Aujourd'hui, nous avons affaire à une société « tertiaire » et « quaternaire », de plus en plus axée sur les loisirs et la consommation, urbaine et métropolitaine. Toutes les autorités et les « valeurs » traditionnelles sont en crise (église, armée, patrie, enseignement, famille, argent...) et la morale « normative » est refusée par un nombre croissant de jeunes. Le prestige de la technique dépasse celui de la science pure. Corrélativement au laisser-faire social, la police renforce son contrôle. Enfin, à la lutte des classes traditionnelles, s'ajoute le clivage entre « intégrés » et « contestataires », qui n'épargne pratiquement aucune classe sociale. »

On ne saurait guère ajouter à ce tableau que des nuances. Pour ma part, je mettrais volontiers l'accent sur un élément qui, d'ailleurs, découle implicitement des prémisses posées par Claude Sorey : l'impatience de jouir, de consommer, de bouleverser, de tout. C'est cette impatience qui a provoqué la ruée vers le crédit, avec toutes ses conséquences économiques et psychologiques ; c'est elle aussi qui a déclenché le processus de remise en question globale dont la « révolution sexuelle » n'est qu'un aspect parmi d'autres.

Autrefois, on admettait fort bien qu'un changement quelconque prenne un certain temps ; aujourd'hui non : il faut avoir tout, et tout de suite. L'industrie et le commerce, qui profitent de cette fièvre, ont donc accéléré leurs rythmes de production et de distribution. L'irruption soudaine des modes (vestimentaires ou autres) est caractéristique à cet égard : en quelques semaines un gadget, une chanson, une idée, un mot se trouvent dans toutes les mains, sur toutes les lèvres — et puis disparaissent aussi vite.

Car la rançon de cette impatience, c'est l'instabilité, et la superficialité des résultats acquis. Une conquête obtenue par des années d'évolution progressive a des chances d'être durable ; un engouement né comme un champignon risque de ne laisser aucune trace. C'est là un point sur lequel je reviendrai, car il me tient à cœur.

Enfin, il n'est pas possible de parler de l'évolution des mœurs depuis vingt ans sans insister sur deux points essentiels, d'ailleurs liés l'un à l'autre ; d'une part la naissance

(ou du moins le spectaculaire développement) de la télévision et des autres « mass media », d'autre part la facilité accrue des déplacements — surtout sous la forme du tourisme, qui, en 1950, touchait encore relativement peu de gens, alors qu'aujourd'hui il est devenu un phénomène social de première grandeur. Ainsi la masse des Français est-elle, en quelques années, entrée soudainement en contact avec les pays étrangers, les cultures étrangères, les mœurs étrangères, et l'influence de ce phénomène sur la vie des homophiles de notre pays ne saurait être trop soulignée.

Pour étudier la vie des homophiles — et les changements qu'elle a pu subir depuis vingt ans — il faut bien distinguer deux plans : l'homophile comme *être social* d'une part (c'est-à-dire ses relations avec son milieu familial, professionnel, etc...), l'homophile comme *être moral* d'autre part (c'est-à-dire ses relations avec lui-même, sa façon de vivre son homophilie, de la comprendre, de l'admettre ou de la refuser). A la charnière de ces deux plans se situent les relations de l'homophile avec ses semblables, avec le « milieu » (ou les milieux) homophiles.

C'est donc successivement ces trois aspects de la vie homophile que nous passerons en revue avant de tenter, s'il est alors possible, un essai de conclusion générale.

## L'HOMOPHILE FACE A LA SOCIÉTÉ

Que l'homophilie soit essentiellement un phénomène social — et non un phénomène médical ou moral — voilà sans doute une des conquêtes les plus importantes de ces deux dernières décennies, et les plus lourdes de conséquences pour l'évolution future.

Je m'explique. Depuis cent ans environ, l'homosexualité (successivement baptisée « sodomie », « socratisme », « uranisme », « inversion », « pédérastie » et divers autres termes plus ou moins adéquats et plus ou moins confondus entre eux) constitue un sujet d'étude pour les médecins, pour les psychiatres, pour les théologiens. On en a recherché les causes anatomiques, hormonales, psychologiques, que sais-je encore ? On l'a considérée comme une monstruosité, une « aberration du sens génésique », un vice, une infirmité, une anomalie. On a discuté de savoir si elle était innée

ou acquise, guérissable ou irréversible. Mais c'est aux années d'après la guerre 1939-45 que remonte la découverte essentielle, à savoir qu'elle est d'abord, et avant tout, un type de relations humaines. Et il est juste de rendre à Kinsey le témoignage qui lui est dû pour cette découverte.

Cela est si vrai que même un psychiatre chrétien, le Dr Eck, écrivant sur l'homosexualité en 1968 un livre dont nous reparlerons, s'est senti obligé de se placer principalement du point de vue sociologique. De plus en plus, on a conscience que l'aphorisme sartrien « l'antisémitisme crée le juif » s'applique, et de façon combien plus éclatante encore, à l'homophilie.

Aussi, dans le champ des études consacrées à l'homophilie (et dans les pages mêmes d'*Arcadie*), l'analyse des aspects sociologiques — c'est-à-dire des relations de l'homophile avec la société — est-elle devenue prépondérante, ce qui justifie le développement que nous lui donnerons ici.

## L'HOMOPHILE ET L'ÉTAT. LES LOIS... ET LEUR ESPRIT.

En 1950, pas plus qu'au début de notre siècle ou même cent ans plus tôt, l'homophile français n'était, il faut le dire, spécialement persécuté par les pouvoirs publics. Certes, la loi de Vichy, reprise par de Gaulle en 1945, avait bien élevé de dix-huit à vingt-et-un ans l'âge de la liberté pour les relations homosexuelles (alors qu'il restait à dix-huit ans pour les relations hétérosexuelles) — signe fâcheux d'un « moralisme » qui, à l'époque, n'apparaissait pas aussi anachronique qu'aujourd'hui — mais, telle quelle, la loi française restait infiniment plus libérale que les lois anglaise, allemande, autrichienne, sans parler des Etats-Unis ou des « pays de l'Est ».

Malgré tout l'atmosphère générale n'était pas très favorable. Le M.R.P. (qui s'en souvient encore parmi les moins de trente ans...?), parti catholique, faisait alors la pluie et le beau temps dans le domaine des mœurs, où il exerçait une sorte de chantage. Sous son influence — ou sous sa contrainte — le Ministère de l'Intérieur, les préfets, multipliaient les mesures administratives anti-homosexuelles : interdiction de danser entre hommes dans les lieux ouverts au public, 1947 à Paris), interdiction à l'affichage de presque toute publication où il était question de l'homosexualité (*Arcadie* connut ce sort dès sa création), rafles,

fermetures d'établissements, etc... A cette époque, beaucoup d'homophiles qui avaient connu l'avant-guerre se plaignaient que leur vie fût devenue beaucoup moins libre que dans leur jeunesse. — Pour tout dire, et pour tout résumer, les années 45-50 sont l'époque de Marthe Richard, de la loi sur la fermeture des « maisons », et des campagnes vertueuses de Mme Poinso-Chapuis. Cela donne le ton (3).

Lorsqu'*Arcadie* parut, en 1954, l'attitude des pouvoirs publics fut... disons circonspecte. A plusieurs reprises on fut à deux doigts des poursuites judiciaires (on eut même, par à-coups, de sérieux ennuis). Puis le calme s'établit. Effet de l'accoutumance? peut-être. Fruit du « sérieux » d'*Arcadie*? sûrement. (En 1954 une autre revue homophile, *Futur*, disparut victime de son agressivité et de ses imprudences.) Mais aussi, indéniablement, résultat d'une certaine libéralisation des pouvoirs publics, à mesure que le M.R.P. perdait de son influence, que la France s'ouvrait à la « civilisation de consommation », et que le puritanisme officiel perdait du terrain.

En 1957-58, la situation semblait favorable — sur le plan homophile s'entend : ne parlons pas de la politique.

Et soudain, coup de tonnerre : l'Assemblée nationale issue des élections gaullistes de 1958 se préoccupe des « périls sociaux » (alcoolisme, prostitution, etc...) et dans la foulée y inclut, pratiquement sans débat, sur l'initiative du député Mirguet, l'homosexualité (vote du 19 juillet 1960).

C'était de beaucoup le plus grave danger qui eût menacé les homophiles de France depuis 1789. C'était surtout une incroyable preuve, de la part du Parlement français, d'ignorance des plus élémentaires données du problème. C'était confondre l'homosexualité (qui est un état de fait, intrinsèquement inoffensif et moralement neutre) avec certaines manifestations délinquantes (exhibitionnisme, outrage public à la pudeur, corruption des mineurs) dont les homosexuels du reste n'ont nullement le monopole.

Heureusement *Arcadie* existait. Par ses soins, le gouvernement, les parlementaires, la presse furent alertés. Un numéro spécial (n° 82) fut publié, pour éclairer les res-

(3) Ce moralisme issu des campagnes sur le thème « travail, famille, patrie » chères aux fascistes d'avant-guerre, avait exercé ses ravages dès les années 30, comme je l'ai rappelé par ailleurs (*Arcadie*, n° 97). Rappel qui avait eu le don, en son temps, d'indigner l'irascible Dr Eck.

ponsables. Et grâce à cette action — grâce aussi, bien entendu, à d'autres causes et au bon sens des membres du gouvernement — la « loi sur les fléaux sociaux » n'entraîna finalement que des conséquences relativement bénignes pour les homophiles : à savoir des peines plus lourdes pour les outrages publics à la pudeur « consistant en des actes contre nature entre personnes du même sexe » que pour les outrages publics « normaux », si l'on ose ainsi s'exprimer. Discrimination, certes, intolérable et injustifiable aussi bien sur le plan juridique que sur le plan scientifique; mais enfin, compte tenu du danger qu'on avait frôlé, on pouvait dire que les homophiles français l'avaient échappé belle.

Cela était d'autant plus frappant qu'à la même époque la plupart des autres pays occidentaux faisaient évoluer leur législation précisément dans le sens inverse. A cet égard, l'Angleterre jouait un rôle dont l'importance ne saurait trop être soulignée, car il devait avoir (et a toujours) valeur d'exemple.

Il est vrai que le changement de loi se faisait plus durement sentir là qu'ailleurs. La loi Labouchère (1885) punissait de lourdes peines tout acte de « sodomie » — c'est-à-dire d'homosexualité —, même entre adultes consentants et en privé. C'était, comme on l'a fait justement remarquer, la « loi-cadre du chantage ». Or, malgré le poids dont pèsent en Grande-Bretagne les traditions et l'Eglise anglicane, le gouvernement décidait dès 1954 de mettre à l'étude une éventuelle libéralisation de la loi. Une commission royale, présidée par l'universitaire Sir John Wolfenden, travaillait pendant trois ans, et remettait en 1957 son rapport, qui, sous le nom de « Rapport Wolfenden », est devenu un des textes fondamentaux de toute étude sociologique et juridique sur l'homosexualité.

Le Rapport Wolfenden affirmait, notamment, le principe fondamental que « la moralité privée n'est pas du domaine de la loi »; il établissait de façon évidente que les homosexuels ne sont, en tant que tels, pas plus dangereux pour la société que les hétérosexuels : qu'il n'y a pas plus de propension chez eux au viol des enfants que chez les hétérosexuels; que les névroses dont souffrent certains d'entre eux sont imputables à la condamnation dont la société les accable et non à leur nature propre. Toutes vérités que seuls, jusqu'alors, connaissaient quelques spécialistes et qui, tout d'un coup, se trouvaient portées sur la place publique.

Malgré tout, il devait s'écouler dix ans (1957-1967) avant

que le Parlement britannique se décide à voter une nouvelle loi conforme aux conclusions du Rapport Wolfenden; longue histoire dont *Arcadie* tint, mois après mois, ses lecteurs informés, et qui mériterait d'être un jour racontée dans un livre.

Mais ce qui importe, c'est que dès 1957 le monde entier connaissait le Rapport Wolfenden — le monde entier, à l'exception des députés français puisque *pas un seul* d'entre eux n'y fit allusion lors du vote de l'« amendement Mirguet ». Ce simple fait indique les limites de l'osmose entre pays voisins dans le domaine de l'évolution des mœurs (4).

Une fois passée la « tempête Mirguet », qui fit tout compte fait plus de peur que de mal, l'attitude des pouvoirs publics français envers l'homophilie redevint ce qu'elle était auparavant : modérée, vaguement libérale, avec des poussées de zèle répressif assez incohérents et, dans l'ensemble, inoffensive.

Entendons nous bien. André-Claude Desmon, dans la deuxième partie de ce numéro, citera des faits qui semblent contredire ce que j'écris ici. Il ne manque pas, dans notre pays et de nos jours, de manifestations d'arbitraire anti-homophile, de mesures de police discriminatoires, d'arrêts scandaleux de tribunaux. Mais il faut, si l'on est de bonne foi (et nous le sommes, en *Arcadie*) reconnaître que ces « bavures » ne traduisent pas une tendance générale, et que les pouvoirs publics dans leur ensemble n'ont pas une politique systématiquement hostile à notre égard. A aucun moment il n'y a eu en France l'ombre d'une « chasse aux sorcières » contre les homosexuels comme en connurent bien d'autres pays (5).

(4) Après l'Angleterre, l'Allemagne, l'Autriche devaient abandonner leurs vieilles lois anti-homosexuelles, sans que cela soulevât les mêmes passions semble-t-il. En Amérique, l'Illinois et le Connecticut ont fait la même chose, mais jusqu'à présent l'ensemble des Etats-Unis ne suit pas. Il faut signaler que certains pays du « tiers monde », anciennes colonies européennes, ont cru nécessaire d'affirmer leur indépendance en se donnant des lois anti-homosexuelles (Algérie, Cuba, etc...); de toute évidence, c'est là une manifestation de « l'âge ingrat », qui passera vite. La place nous manque ici pour analyser à fond ce curieux et paradoxal phénomène. Françoise d'Eaubonne l'a abordé dans son récent *Eros minoritaire* (1970).

(5) La meilleure preuve en est que plusieurs hauts fonctionnaires universellement connus pour leurs mœurs homophiles et qui ne s'en cachent même pas, ont fait, et font encore, des carrières fort brillantes sans que leurs goûts « minoritaires » nuisent à leurs promotions.

Est-ce à dire que les homophiles français doivent s'estimer satisfaits de leur sort et des lois de leur pays les concernant? Non certes. Il reste deux points douloureux, deux injustices consacrées par la loi : la « majorité sexuelle » discriminatoire (dix-huit ans pour la sexualité « normale », vingt-et-un ans pour l'homosexualité), et l'inégalité des peines frappant l'outrage public à la pudeur selon le sexe du... ou de la partenaire. — Bien entendu, c'est surtout le premier de ces deux points qui est lourd de conséquences et qui fait peser sur la vie des jeunes homophiles un carcan d'hypocrisie et de mensonge, avec tous les dangers qui en découlent. Cette prétendue « loi de protection de la vertu des adolescents » est d'autant plus stupide que, depuis longtemps, un garçon de dix-huit ans peut se marier, s'engager dans l'armée — bientôt voter sans doute —, donc accomplir des actes de bien plus grande conséquence qu'un geste sexuel parfaitement inoffensif. Sans compter qu'on ne voit pas du tout au nom de quoi la loi prétend interdire à un jeune homme, physiquement mûr (et on l'est à dix-huit ans, puisqu'on peut se marier...), de prendre son plaisir comme il l'entend, avec un partenaire consentant... Il faudra, c'est évident, modifier cela au cours des années à venir. Mais n'anticipons pas. Jacques Valli s'en chargera dans la troisième partie de ce numéro 202.

Cela dit, il faut, pour achever le survol de ces vingt années, aborder l'épineux sujet de « mai » (mai 1968 bien sûr) et de ses suites.

Non certes que les homophiles, en tant que tels, aient été mêlés à ces événements — à part, je crois, quelques slogans et graffiti folkloriques en Sorbonne, où homosexualité et gauchisme étaient exaltés comme deux moyens de ruiner la « société bourgeoise », etc... — Mais la vague générale de contestation et de remise en cause qui s'est élevée à ce moment-là n'a jamais cessé tout à fait de déferler, et rien n'a plus été tout à fait « comme avant » — pour nous comme pour tous les Français.

Nous évoquerons plus loin les aspects psychologiques de ce « mai ». Pour l'instant bornons-nous à signaler que sur le plan de nos rapports avec les pouvoirs publics, s'il n'a pas entraîné la radicalisation qu'on aurait pu craindre un moment (certains C.D.R. et mouvements identiques faisaient du « redressement moral » un de leurs thèmes favoris), il a du moins provoqué, de part et d'autre, une prise de conscience qui se traduit par mille petits faits significa-

tifs; ce sera, plus loin, la tâche de Jacques Valli d'en dégager le sens et les perspectives d'évolution futures.

### LIBERTE... EGALITE...?

Mais il est encore un autre domaine où l'homophile entre en contact avec la loi; je veux parler de la liberté d'expression et, singulièrement, de la liberté de la presse.

Or, ici, le relatif libéralisme que nous constatons pour la « police des mœurs » est loin d'être aussi évident.

Dès avant les années 50, un arsenal de textes législatifs et réglementaires protégeaient la « vertu » de nos concitoyens contre les « outrages aux bonnes mœurs » par voie de presse, affichage, etc... (Nous retrouvons ici ce climat « travail, famille, patrie » des années 1930 auquel je faisais allusion plus haut.)

Au cours des vingt dernières années, ces textes ont peu changé. Du moins aurait-on pu croire qu'ils seraient appliqués avec une certaine souplesse. C'est bien ce qui s'est produit, en effet (6); une indéniable libéralisation s'est amorcée — en rapport direct évidemment avec l'évolution des mœurs, dont nous parlerons plus loin. Mais, d'une part, cette libéralisation est restée timide par rapport à bien d'autres pays d'Europe; d'autre part, elle est soumise à de brusques coups de frein arbitraires de la part des pouvoirs publics: enfin et surtout elle est *sélective*, et s'applique fort inégalement à l'érotisme « normal » et à l'homosexualité.

De ce dernier fait, les preuves abondent. La plus éclatante est la mesure d'interdiction à l'affichage et à la publicité dont a fait l'objet la revue *Arcadie* dès sa création: mesure injustifiable quand on sait le sérieux, la pondération, la prudence de cette revue. Et depuis, d'innombrables ouvrages touchant à l'homophilie ont subi le même sort: qu'il suffise de rappeler ici *L'Érotisme d'en face* de Raymond de Becker (1963) et tout récemment l'album de dessins de Czanara.

Or, il serait aisé de prouver que, dans le même temps, d'innombrables publications érotiques, voire pornographiques, dont certaines fort répandues, n'ont pas connu

(6) On voit aujourd'hui, aux vitrines des librairies, et même sur les tourniquets des gares, des publications qui eussent été impensables voici vingt ans. Ce serait folie que de ne pas le reconnaître.

d'ennuis semblables. Plusieurs même, après avoir été — comme *Arcadie* — interdites à l'affichage et à la publicité, ont vu cette mesure rapportée par la suite: ce qui, à ma connaissance, n'a été le cas pour aucune publication touchant l'homosexualité.

Tout cela est d'autant plus frappant (et significatif) que plusieurs des livres homosexuels frappés par ces mesures étaient tout le contraire de livres pornographiques et qu'ils n'outrageaient nullement les « bonnes mœurs ». Aucun tribunal ne les aurait condamnés. Mais la loi française est ainsi faite que, dans ce domaine, le Ministère de l'Intérieur est souverain. Ses arrêtés d'interdiction à l'affichage et à la publicité ne sont susceptibles d'aucun recours. C'est bien, comme nous le disions tout à l'heure, l'arbitraire absolu: et cet arbitraire s'exerce de façon discriminatoire à l'égard des homophiles. Cela est si vrai que les livres *hostiles* à l'homosexualité restent en vente libre; ceux qui sont frappés sont les livres *favorables* à notre cause. Au nom de quoi cette différence de traitement? Au nom de rien de légal, à coup sûr. Aucun texte, explicite ou implicite, n'autorise les pouvoirs publics à interdire la publication et la diffusion d'informations sur l'homosexualité, ni même (allons jusque-là) de propagande en faveur de l'homosexualité. — A part peut-être, en cherchant bien, les lois d'avant-guerre protégeant la famille et réprimant la propagande anti-nataliste? Mais on peut être homosexuel et bon père de famille...

Dans ce domaine on ne peut guère parler d'une évolution favorable au cours des dernières années. Le léger assouplissement que nous pouvons constater à propos de certaines publications homophiles n'est qu'un pâle reflet de l'assouplissement beaucoup plus considérable dont bénéficient les publications « normales ». Pour tout dire, nous ne récoltons, pour ce qui est de la liberté d'expression, que des miettes parcimonieuses. Liberté... à peine. Égalité? pas du tout.

Quant à la fraternité, mieux vaut ne pas en parler.

### LE DOGME EST IMMuable, LE PAPE INFaILLIBLE... ET POURTANT ELLE TOURNE!

Si la loi concerne tous les homophiles, l'Église n'en intéresse directement que quelques-uns. Mais ce serait une erreur de croire que l'évolution du monde chrétien n'a pas

de répercussions sur le sort des non-chrétiens; d'abord parce que l'opinion publique, dans un large secteur, reste fortement influencée par l'Eglise; ensuite parce que les autorités publiques elles-mêmes, dans un pays de tradition latine comme le nôtre, sont, bon gré mal gré, obligées de tenir compte, dans leur attitude générale, du « contexte » catholique.

Jetons donc un regard en arrière sur l'Eglise de 1950. Pie XII régnait et célébrait avec faste l'« Année Sainte ». Le conservatisme et le traditionalisme régnaient sans partage au Vatican, sous l'égide d'un pontife autoritaire et autocrate. Rien ne permettait d'imaginer une évolution spectaculaire, surtout dans le domaine de la discipline et des mœurs. Des ouvrages comme celui de l'abbé Marc Oraison, *Vie chrétienne et problèmes de la sexualité* (1952) ou celui du P. Lafeteur, *L'initiation théologique* (1949), étaient complètement isolés, soulevaient la réprobation de la hiérarchie.

Puis vient Jean XXIII et le Concile de Vatican II. Et brusquement tout un flot qui existait auparavant, mais souterrain et invisible, jaillit : un flot de rénovation, de remise en question, voire de contestation et de révolte. Et au milieu de tant d'idées effervescentes, une façon nouvelle de considérer le sexe — non plus comme le domaine du « péché » ou du « mariage chrétien » exclusivement, mais comme une des dimensions essentielles de l'amour.

L'amour homosexuel — la plus condamnée, la plus maudite des formes de la sexualité dans le christianisme traditionnel — se vit, pour la première fois sans doute dans l'Histoire, traité sur le plan théologique sans anathème. Déjà en 1955 un Anglican, le Révérend Sherwin Bailey, avait montré que la condamnation traditionnelle au nom de l'épisode biblique de Sodome reposait sur un malentendu et une mauvaise interprétation des textes (7). Puis en 1956, le cardinal Griffin, archevêque catholique de Westminster, s'adressant au Comité Wolfenden, rappelait que l'homosexualité peut être condamnée par l'Eglise sans que cette condamnation se répercute sur le plan pénal (8). En 1963, allant beaucoup plus loin, les Quakers — secte protestante d'une haute intégrité morale — publiaient leur

(7) D. Sherwin Bailey, *Homosexuality and the Western Christian Tradition* (Londres, 1955) : voir *Arcadie*, n° 19-20.

(8) *The Dublin Review*, été 1956 : voir *Arcadie*, n° 60, p. 18-22.

célèbre brochure *Towards a Quaker View of Sex* où il reconnaissent (position proprement révolutionnaire) que l'amour homosexuel peut être une des formes authentiques de l'amour, et que l'être humain peut s'épanouir en lui comme dans l'amour « normal » (9).

Tout cela ébranlait, insensiblement, les positions traditionnelles de l'Eglise catholique. Malgré l'avènement d'un pontife fondamentalement réactionnaire, Paul VI, en 1963 — malgré ses efforts pour réaffirmer des positions autoritaires sur des problèmes comme le célibat des prêtres, le divorce, le contrôle des naissances —, l'évolution est maintenant rapide. Reste à savoir quelle est sa profondeur, et jusqu'où elle peut aller.

Tous les pays, à cet égard, n'avancent pas à la même vitesse. Ce n'est un mystère pour personne que les Eglises italiennes et espagnoles sont particulièrement traditionalistes (10), et que l'Eglise hollandaise est « en flèche » dans le sens progressiste. Le « Nouveau catéchisme » hollandais est ouvertement traité d'hérétique par plusieurs prélats romains. (Sur le sujet de l'homosexualité, il est d'ailleurs plutôt timide.)

L'ouvrage le plus intéressant, peut-être, en raison de sa grande diffusion, a été le cahier pastoral hollandais *Homosexualité* (trad. fr. 1967), que notre ami Antoine d'Arc commente ainsi :

« Dans ces pages on constate un mélange d'avant-gardisme hollandais et d'intransigeance romaine; chaque pas en avant est suivi d'un pas en arrière. — Le problème homosexuel est traité selon le principe qu'il vaut mieux permettre un moindre mal pour en éviter un plus grand : ainsi l'amitié entre hommes, tout en étant encouragée et recommandée, est liée à l'idée de péché. Et le P. Ruygers estime qu'il n'y a pas de raison d'espérer que la théologie mette jamais sur le même pied l'homosexualité et l'hétérosexualité, même avec le progrès des connaissances scientifiques en ce domaine. »

(9) Londres, 1953 : voir *Arcadie*, n° 114, p. 281-286.

(10) Même là, il faut mesurer les affirmations. Un ami espagnol me disait récemment (et il sait de quoi il parle) que, dans l'Eglise de son pays, les éléments progressistes, même sur le plan qui nous intéresse, étaient beaucoup plus nombreux qu'on ne pourrait le croire, et que leur voix se fait de jour en jour plus forte.

La même contradiction (dirai-je : la même gêne?) apparaît chez l'abbé Oraison, qui, tout en connaissant parfaitement l'apport de la psychanalyse, reste ligoté par la conception scolastique « nature » — « contre-nature ».

Mais ces réticences n'empêchent pas les traditionalistes, tel le cardinal Ottaviani, de se plaindre que beaucoup de prêtres confondent maintenant théologie et anthropologie, confusion où ils voient l'amorce d'une ruine totale de l'édifice moral chrétien. Ce point de vue est admirablement exprimé dans l'ouvrage du Dr Eck, *Sodome* (11), où tout balance entre deux idées fondamentales : l'homosexualité est néfaste, mauvaise, contre-nature, dangereuse, etc..., mais l'homosexuel est un homme et, comme tel, mérite compassion, charité, etc..., à condition de ne pas chercher à prouver que l'homosexualité n'est ni mauvaise, ni néfaste, ni contre-nature, etc...

Dilemme inextricable qui, à mon sens, révèle de façon très claire les limites auxquelles se heurte l'évolution de l'Eglise : il n'est pas possible d'imaginer une sexologie chrétienne reposant sur d'autres bases que le couple homme-femme. (La théologie classique va même, pour définir l'amour du Christ pour l'Eglise, jusqu'à le comparer à l'amour de l'époux pour l'épouse. C'est dire à quel point cette conception est fondamentale.) La théologie chrétienne peut donc ouvrir sur l'homosexuel des yeux pleins de compassion; elle peut ne pas le rejeter et l'excommunier; elle peut, à la rigueur, l'accepter — faute de mieux — tel qu'il est, avec son péché; mais il serait parfaitement illusoire de penser qu'elle puisse l'égaliser à l'hétérosexuel, et revêtir l'amour homosexuel de la sanction sacramentelle. Les « bénédiction nuptiales » d'homosexuels sont, et resteront, des extravagances sans portée (11 bis).

Telles sont les limites de ce qu'on peut espérer, en particulier, voir sortir des entretiens d'André Baudry et de l'archevêque de Reims : événement important, significatif d'un certain « changement d'atmosphère » (bien que ce prélat reconnaisse lui-même qu'il est assez isolé à cet égard), prometteur pour bien des catholiques tourmentés, mais dont il serait vain d'attendre une « révolution » à moyen ou long terme.

(11) Ed. Fayard, 1966.

(11 bis) Voir à ce sujet un article du R.P. Concetti, O.M., dans *L'Osservatore Romano*, 24 juillet 1970.

Du côté des Eglises protestantes, même contraste entre les « progressistes » et les « conservateurs » : le calvinisme français, par exemple, demeure étranger au problème de l'homosexualité, tandis qu'aux Etats-Unis un pasteur méthodiste crée une église pour homosexuels...

Il appartient à André-Claude Desmon, ci-après, d'analyser les contradictions internes du catholicisme français actuel face au problème homosexuel, et à Jacques Valli d'en évaluer l'évolution future. Je ne suis ici, rappelons-le, chargé que de rappeler le passé.

Mais l'essentiel, à mes yeux, est que, depuis vingt ans, une idée neuve a fait son chemin dans le christianisme : à savoir que l'homosexuel, même pécheur, n'est ni un damné, ni un maudit. La pastorale, à défaut de la dogmatique, s'est ouverte vers lui. Il serait vain d'espérer que l'Eglise « accepte » jamais l'homosexualité; mais qu'elle traite l'homosexuel en homme et en frère, c'est déjà beaucoup. A cet égard, les vingt dernières années ont ouvert une brèche prometteuse dans les murailles de l'anathème traditionnel. Chrétiens ou non chrétiens, nous ne pouvons que nous en féliciter.

### L'OPINION PUBLIQUE, CETTE INCONNUE...

En définitive, l'essentiel est de savoir si l'opinion publique évolue à notre égard, et dans quel sens. Si elle s'adoucit, les lois suivront tôt ou tard. (L'Eglise aussi : elle a pour habitude d'être à la remorque de l'opinion, depuis plus de cinq siècles). Si elle se durcit, au contraire, les lois les plus libérales seront impuissantes à nous préserver.

Or, qu'est-ce que l'opinion publique? On peut se poser la question, comme Ponce-Pilate demandait : qu'est-ce que la vérité?

A notre époque, l'opinion publique est essentiellement *fabriquée* : par la presse, par la télévision, par les livres. Elle est aussi conditionnée par la publicité. Mais, à l'inverse, presse, télévision, publicité, sont obligées de se tenir dans certaines limites de conformisme, hors desquelles l'opinion publique ne les suivrait pas.

Elle est donc bien à la fois, un phénomène spontané, profondément enraciné, et un phénomène superficiel, sujet à variations plus ou moins brusques.

Rien n'est donc plus illusoire que de chercher à la définir globalement. Sur bien des points l'opinion des campagnes est différente de celle des villes, par exemple; celle des jeunes de celle des adultes; celle des ouvriers de celle des commerçants; etc... Seules des enquêtes d'opinion du genre IFOP ou SOFRES permettraient de savoir avec exactitude, milieu social par milieu social, ce que les Français de 1970 pensent de l'homosexualité : et encore nous manquerait-il, comme élément de comparaison, une enquête identique menée en 1950.

A défaut d'un tel élément, que pouvons-nous affirmer? L'O.R.T.F., c'est un fait, s'intéresse fort peu à nous. Fort peu aussi, la grande presse. Aussi bien semble-t-il que l'homosexualité, en règle générale, ne passionne pas beaucoup l'opinion dans notre pays. (Ceci est surtout frappant si l'on compare cette carence à la frénésie d'informations sur ce sujet qui s'est emparée des Anglais, des Américains, voire des Italiens.) Que la réticence des pouvoirs publics joue pour nous interdire les ondes de l'O.R.T.F., c'est certain; mais il est significatif qu'il ait fallu attendre 1970 pour qu'André Baudry soit appelé à parler à « Europe N° 1 », dans une émission, d'ailleurs excellente, de Michel Lancelot, alors qu'aux Etats-Unis conférences et tables rondes sur l'homosexualité sont monnaie courante à la radio et à la T.V.

De même, une seule grande enquête de presse est à signaler au cours de ces vingt ans (*Nouveau Candide*, 1965), tandis qu'en Italie notre ami Maurizio Bellotti nous en signale plusieurs par an.

Mieux — ou pire — : les livres sur l'homosexualité se vendent peu en France. Sans doute est-ce en partie parce que leur publicité est presque toujours insuffisante (on n'en parle pas à la radio, les critiques ne les citent guère); mais si le public se passionnait pour ce sujet, la publicité suivrait : elle sait fort bien aller à la rencontre de l'intérêt du public où il se trouve. A cet égard, le contraste est — une nouvelle fois — frappant avec l'Angleterre ou les Etats-Unis, où des centaines de livres de tous formats, de tous prix et de tout niveau existent et se vendent.

Les vingt dernières années n'ont pas, semble-t-il, apporté d'innovation bien sensible en France sur ce plan. Des livres comme ceux d'Edouard Roditi (12) et de Raymond de

(12) *De l'Homosexualité* (Ed. Modernes, 1962) : voir *Arcadie*, n° 110, p. 106.

Becker (13) sont restés confidentiels. Celui du Dr Eck aussi, heureusement. Le *Dossier Homosexualité* de Dominique Dallayrac a davantage touché le public (Il a même donné lieu, en mars 1968, à une présentation au Théâtre de l'Est parisien (le « T.E.P. »), où André Baudry prit la parole devant un auditoire surpris, curieux, et pas hostile) (14); mais Dominique Dallayrac lui-même dit que le chiffre de vente de ce livre a été insignifiant, comparé, par exemple, à son *Dossier Prostitution*. De même, les traductions de livres étrangers : *Un sur vingt*, le cahier pastoral hollandais, etc... (15). Quant aux *Dimensions de l'homosexualité* du Dr Corraze, il s'agissait évidemment d'un livre savant qui n'était pas destiné à une vaste diffusion dans le public (16).

Comment expliquer ce manque d'intérêt général? Sans doute par le fait qu'en France aucune grande bataille législative n'avait à être livrée sur l'homosexualité, comme en Angleterre ou aux Etats-Unis. L'immense majorité des Français estime que l'homosexualité n'est pas un « problème » : la réaction de l'écrivain Philippe Jullian au questionnaire d'André Baudry, voici deux ans, est significative à cet égard : « comme le Code français ne condamne pas l'homosexualité, il me paraît inutile de s'inquiéter » (17).

D'autre part, il est certain que, pour nos compatriotes, l'homosexualité est considérée beaucoup plus comme un sujet de plaisanteries que comme un sujet d'études; et je ne crois pas que cela ait beaucoup changé depuis vingt ans. Les « maîtres à penser » de notre jeunesse ne sont pas plus intelligents à cet égard que ceux d'autrefois; on cite, de Sartre et de Malraux, des plaisanteries dignes du *Canard Enchaîné* sur les « pédérastes ». (Et le *Canard Enchaîné* tenez, parlons-en : ce journal qui est le plus libéral, le plus ouvert de toute la presse française, et qui répète, à longueur

(13) *L'Erotisme d'en face* (Ed. Pauvert, 1963) : voir *Arcadie*, n° 124, p. 198.

(14) *Dossier Homosexualité* (Ed. Robert Laffont) : voir *Arcadie*, n° 174-175.

(15) Bryan Magee, *Un sur vingt* (Ed. Robert Laffont, 1967) : voir *Arcadie*, n° 168, p. 577. — *Homosexualité* (Ed. Mame, 1967) : voir *Arcadie*, n° 162, p. 308.

(16) Ed. Privat, 1969 : voir *Arcadie*, n° 191, p. 489.

(17) *Arcadie*, n° 193, p. 21.

d'année, les calembours les plus minables sur les homosexuels. C'est humiliant pour l'esprit français...)

En définitive, pour citer J.P. Maurice, « ce sont toujours les mêmes qui ont pour nous quelque indulgence : les « évolués », bourgeois intellectuels décadents ou non, snobs de tout poil. Le peuple nous méprise toujours autant, « pédé » demeurant l'injure suprême. Et les gens sont tellement (mal) informés, complexés et traumatisés, qu'ils voient le scandale partout ».

Il y aurait beaucoup à dire sur cette persistance du mépris de l'homosexuel dans le subconscient des Français. Maints éléments sans doute s'y combinent : culte du « mâle », mépris de la femme (« gonzesse » est au moins aussi insultant que « pédé »), vieilles traditions catholiques, attitude générale face à la sexualité. André-Claude Desmon et Jacques Valli analyseront cela plus loin. Quant à moi, j'avoue être moins pessimiste que J.P. Maurice. Je crois que les choses évoluent — lentement, certes —, mais il faut une génération pour changer un préjugé. Tous les témoignages concordent pour prouver que les jeunes — qu'ils soient lycéens, étudiants, ouvriers « faubouriens ou ruraux », comme disait Verlaine — ont vis-à-vis de l'homosexualité une attitude beaucoup plus curieuse qu'hostile. Un professeur de classe terminale m'écrit : « En classe, on me demande si je crois que deux hommes qui s'aiment peuvent vivre ensemble. Je fais une réponse de cinq minutes, telle que je l'aurais faite en *Arcadie* : et quand je m'arrête, la classe unanime, garçons et filles, applaudit. »

Sans doute les jeunes d'aujourd'hui seront-ils demain plus ou moins « récupérés » par le conformisme et les préjugés de leurs milieux sociaux respectifs; sans doute, comme il est de règle, les plus contestataires d'entre eux seront-ils, dans quelques années, les plus réactionnaires (le processus qui conduit de l'extrême gauche au fascisme est bien connu). Mais il n'en reste pas moins que, sur le plan qui nous occupe, quelque chose semble définitivement acquis pour eux : une certaine façon de considérer les problèmes du sexe — avec un mélange de sérieux, de franchise et d'audace qui était totalement étranger à ma génération, et plus encore à celle qui l'avait précédée. Les jeunes Français restent certes très en retard sur les jeunes Américains ou sur les jeunes Hollandais dans cette évolution, mais c'est mieux ainsi : plus lente, la conquête est aussi

plus sûre, et plus durable. Cette « libération » progressive des tabous sexuels chez les jeunes est, à mon sens, un des faits essentiels de ces vingt dernières années (18).

#### LETTRES ET ARTS : CALME SUR L'ENSEMBLE DU FRONT.

On n'en est que plus à l'aise pour déplorer que, de leur côté, la littérature et les arts soient si étrangers à ce mouvement. (Je parle bien entendu de la France; pour les Etats-Unis, c'est autre chose.)

Je m'explique. Ces vingt dernières années ont vu, certes, paraître quantité de romans d'inspiration homosexuelle dans notre pays. Certains sont au-dessous du médiocre : d'autres atteignent le niveau de la littérature. Mais — à part peut-être *La peau des zèbres* de Jean-Louis Bory, que son style condamne malheureusement à n'atteindre pas le « grand public » — aucun ne peut être, même avec indulgence, qualifié de chef-d'œuvre. Aucune œuvre vraiment marquante. Rien qui soit destiné à devenir « classique ». Pis encore : rares, très rares sont les écrivains homosexuels de premier plan — et parmi eux plus rares encore sont ceux qui trouvent dans leur homosexualité une source d'inspiration. Roger Peyrefitte, Julien Green et Jean-Louis Bory sont peut-être bien les seuls à faire exception; face à eux, un Montherlant se dissimule sous des masques d'empereur romain ou de conquistador espagnol de plus en plus défraîchis; un Jouhandeau répète à satiété son vieux numéro de contemplation du nombril; un Genêt n'écrit plus guère, et seulement sur des thèmes politiques. Où sont les Gide, les Proust, voire les Cocteau de la première moitié du siècle?

Pour tout dire, on a l'impression que l'homosexualité, après avoir été — le goût du scandale aidant — un sujet

(18) Sans qu'on puisse généraliser en pareil domaine, un exemple précis est significatif. Je l'emprunte à l'expérience personnelle d'Yves Fersen : « Il y a dix ans, mon père et les amis qui étaient reçus chez nous frémissaient au seul mot d'homosexualité. Auteurs et acteurs homophiles étaient mis à l'index paternel. Maintenant on tolère — sans évidemment admettre ou approuver. » — Autre exemple typique : le journal *Le Monde*, qui ne passe pas pour être l'organe des jeunes casseurs, imprime maintenant le mot homosexualité sans broncher, alors qu'il y a vingt ans il usait de pudibondes périphrases.

« à la mode » dans les années 1920-1930, a cessé d'intéresser parce qu'il a cessé de surprendre sinon de choquer. — Cela même, en soi, est une preuve assez tangible de l'évolution de l'opinion publique : en 1920, les mœurs de Gide provoquaient scandale et polémiques, et lui barraient à jamais la route de l'Académie; en 1955 celles de Cocteau ne l'empêchaient pas d'entrer sous la Coupole; en 1970, celles de Roger Peyrefitte sont exposées sans détours aux spectateurs de la télévision...

Aux Etats-Unis au contraire, où la « découverte » de l'homosexualité est récente, et s'insère dans une remise en question générale de la civilisation américaine, des livres importants ont vu le jour ces dernières années, tels *Cité de la Nuit* de John Rechy. Des causes différentes produisent des effets différents...

Mêmes remarques pour le théâtre et pour le cinéma. Notre ami Sinclair insiste sur la floraison de pièces et de films où l'homophilie est dépeinte. Il est vrai que, voici vingt ans, c'était encore un sujet sinon tabou, du moins délicat. — Pourtant *Les œufs de l'Australie* et *Sud* datent de 1948 à 1953. Mais il faut remarquer, d'abord que cette explosion récente est essentiellement le fait de pays étrangers (surtout des Etats-Unis); ensuite, que bien rares sont, dans cette abondance, les œuvres de qualité réelle. Je cite Sinclair :

« Voici vingt ans, il fallait décrypter plus ou moins heureusement des films comme *Le Grand Couteau* d'Aldrich, *Inconnu aux Services secrets*, *La Fureur de vivre* ou *Le Voyeur* pour offrir quelque pâture aux Arcadiens. Aujourd'hui ce serait plutôt la difficulté inverse. Il est à la mode, dans tout film américain, d'insérer une séquence homosexuelle, d'ailleurs conventionnelle et repoussante le plus souvent : un personnage se proclamant indic et pédé, par exemple, ou une scène de bar spécialisé peuplé de monstres. Ce qui est beaucoup plus important, sinon capital, ce sont les œuvres qui ont été intégralement consacrés à l'homophilie ou dont elle est le moteur; parmi ces dernières, *Tempête à Washington*, *Lawrence d'Arabie*, *Reflets dans un œil d'or*, *If*, *La Pendaison* ou même *Satyricon*, figurent en bonne place. Sans compter bien entendu *Les amitiés particulières*, ou des œuvres plus spécialement engagées telles que *Victim*, *Le Sergent*, *L'Escalier* ou *The Queen*. On nous apprend même que Visconti s'apprête à filmer

*La Mort à Venise* avant de s'attaquer à Proust! Tout récemment, *Scènes de chasse en Bavière* est un petit chef-d'œuvre d'humour noir et d'anticonformisme succulent. Quant aux Arcadiennes, de nombreux films leur sont consacrés; il est vrai que ce thème effarouche moins producteurs et réalisateurs. »

Pour le théâtre, il faudrait évidemment citer *L'Escalier*, *Les Garçons de la bande*, également américains...

Que retenir de tout ceci?

Indéniablement, l'homosexualité a cessé d'être un sujet « maudit ». Les plus reculés de nos cinémas de province projettent des films où la « chose », sinon le « mot », s'étale assez clairement. Les tournées théâtrales ont fait leur succès l'an dernier avec *L'Escalier* — en attendant *Hair*, paraît-il.

Mais du fait même qu'elle est sortie maintenant de la clandestinité il devient important de savoir quelle image de l'homosexualité est proposée au public. Or, force est de constater que cette image reste, le plus souvent, non seulement conventionnelle mais plus ou moins hostile. Au pire l'homophile est présenté comme un criminel, un vicieux, un être répugnant; au mieux, comme un malade, un névrosé. Très rarement encore on le voit sous les traits d'un homme normalement équilibré et « bien dans sa peau ». A quand *J'ai rencontré des homophiles heureux?*

## L'HOMOPHILE FACE A LUI-MÊME ET A SES SEMBLABLES.

Mais son homophilie, l'homophile ne la vit pas seulement dans ses rapports avec la loi, avec l'Eglise, avec l'opinion publique : il la vit aussi (certains seraient tentés de dire : surtout) dans ses rapports avec lui-même. Et, sur ce plan, les vingt dernières années ont été, je crois, d'une importance décisive.

### CONNAIS-TOI TOI-MEME...

Avant toutes choses, se situe la connaissance de soi. C'est une vérité d'évidence de dire qu'une grande partie des malheurs des homophiles viennent de ce qu'ils ne savent pas eux-mêmes qui ils sont. Trop souvent ils sont condi-

tionnés — faute d'information et de formation — par les préjugés de la société (c'est-à-dire ceux du milieu où ils vivent), d'où un sentiment perpétuel d'angoisse, de rejet, qui tantôt les rend agressifs par réaction (les « folles », les « affiches »...), tantôt les condamne à une clandestinité honteuse et torturée (ce que les Américains appellent si drôlement « closet queens » : les « reines à portes closes »).

Aucun progrès n'est donc possible tant que les homophiles, *d'abord*, ne prennent pas conscience de leur nature et de leur dignité.

Un livre essentiel, au seuil de ces vingt années, a ouvert la voie à d'immenses progrès dans ce domaine : c'est *Le comportement sexuel de l'homme* du Dr Alfred Kinsey (19), dont le retentissement, vingt ans après, n'est pas encore atténué.

Que révélait donc Kinsey? que l'homosexualité n'est pas un phénomène exceptionnel, qu'elle n'est qu'une des formes de la sexualité, nullement exclusive ou monstrueuse, que presque tous les hommes ont une activité sexuelle où se mêlent, en proportions variables, homosexualité et hétérosexualité, que seule la condamnation sociale fait de l'homosexuel un être à part, et que cette condamnation sociale n'est ni universelle ni scientifiquement justifiée.

Toutes ces vérités paraissent évidentes aujourd'hui (pas encore à tout le monde, malheureusement), mais en 1948 elles étaient proprement révolutionnaires. Jusqu'alors, tous les savants, mêmes les plus libéraux, avaient traité l'homosexualité comme un phénomène morbide, comme une anomalie dont ils recherchaient les « causes », voire la « guérison ». Avec Kinsey, ce phénomène reprenait sa place dans la normalité. Pour les homosexuels, c'était l'aube d'une dignité retrouvée, et ce n'est pas par hasard que les premiers mouvements de défense homophile prirent naissance dans les quelques années qui suivirent la publication du Rapport.

Depuis lors, bien des livres ont été écrits, dont certains farouchement anti-homosexuels (par exemple ceux du psychiatre américain R.E.L. Masters), d'autres fondamentalement hostiles sous un masque superficiel de libéralisme (Dr Eck), d'autres réellement progressistes (Dr Wainwright Churchill : cf. les récents numéros 197-198 d'*Arcadie*).

(19) *Sexual Behavior in the Human Male*, Philadelphie 1948; trad. fr. Ed. Le Pavois, 1948. — On appelle couramment ce livre « *Le Rapport Kinsey* ».

Mais, même chez ceux qui rejettent les conclusions de Kinsey, rien n'est plus tout à fait « comme avant ». Kinsey a apporté à la connaissance du *fait homosexuel* un acquis essentiel et, semble-t-il, définitif.

Evidemment, tous les hommes ne lisent pas Kinsey, et nombreux sans doute sont ceux qui ignorent jusqu'à son nom. Mais il en est toujours ainsi : les grandes découvertes ne pénètrent que progressivement dans le grand public. Même s'ils ne s'en rendent pas compte, tous les homophiles profitent avec plus ou moins de retard de l'évolution des connaissances scientifiques touchant l'homophilie. Et parfois même, sans le vouloir, des publications superficielles, du genre *Nouveau Candide*, contribuent à répandre, en les critiquant, des idées qui, grâce à elles, atteignent un nombre de plus en plus grand de lecteurs dans tous les milieux.

#### L'IMAGE ET LE REFLET.

Parallèlement à cette prise de conscience (ou plutôt, sans doute, découlant d'elle), l'après-guerre a vu s'accomplir une profonde mutation dans le comportement des homosexuels, et dans l'« image » qu'ils donnent d'eux-mêmes.

La littérature est significative à cet égard : dans les années 1920-1930, l'homosexuel des romans était toujours, soit un être tourmenté et furtif (M. de Charlus), soit un personnage ridicule et affecté (*La Fleur des Pois*), soit un solitaire condamné au désespoir (le héros de *Tu seras seul*). Personne ne semblait — à part peut-être Colette — imaginer qu'un homme d'apparence normale pût être homosexuel. Sans doute une telle notion était-elle fautive, mais l'important est qu'elle était couramment admise, même par les homophiles eux-mêmes. Tous ceux qui ont vécu cette époque sont unanimes pour évoquer les garçons fardés, maniérés, jacassants, qui fréquentaient les boîtes d'alors et qui représentaient l'homosexualité aux yeux du public. Interaction de l'image et du reflet qui est un phénomène bien connu des psychologues, et qui n'est pas propre à notre cas.

Or, à mesure que les savants découvraient que l'homosexualité est un phénomène banal et naturel, les homosexuels eux-mêmes se libéraient du masque peinturluré et frisé qu'ils avaient jusqu'alors accepté.

Roger Foucher écrit à ce sujet des remarques fort pertinentes :

« Jadis confinés dans certains domaines jusqu'alors réservés où ils étaient largement majoritaires (spectacles, haute couture, coiffure...), les homophiles semblent aujourd'hui avoir débordé et empli les autres professions. Ouvriers et routiers forment 75 % de la clientèle du Club des Pays latins le samedi, au témoignage d'André Baudry. En fait, ces homosexuels issus des couches prolétariennes de la population représentaient sans doute autrefois le même pourcentage, mais cette masse émigrerait vers des professions libératrices en raison des contraintes imposées à leur comportement dans les ateliers, les bureaux, à la campagne. Dans ce changement intervient le bouleversement de l'échelle des valeurs. Certains ouvriers spécialisés gagnent plus que des commerçants et même des petits patrons accablés de charges sociales. Le « prestige » des métiers manuels est donc rehaussé. A retenir aussi, l'évolution de la mode en matière vestimentaire : la confusion des sexes qui se produit joue en faveur de l'homophile, car il passe désormais inaperçu, et même se fait décerner un brevet de virilité au détriment de garçons d'allure efféminée, nullement homosexuels. »

On pourrait aller plus loin, et remarquer qu'un certain « type » d'homosexuel, masculin, sportif, s'est progressivement imposé, au point d'aboutir même à une exagération de virilité (pantalons de cuir, bottes, ceintures cloutées...), et que ce type est maintenant connu et reconnu même par le grand public. Les notaires de Rodez et les crémières d'Isigny savent aujourd'hui que n'importe qui peut être « comme ça », et que même le goal de l'équipe de football locale, avec ses muscles et ses grosses moustaches, n'est pas à l'abri du soupçon.

Tout cela est évidemment lié à un phénomène beaucoup plus long, qui est la remise en cause (progressive d'abord, brutale depuis quelques années) des notions traditionnelles de « masculin » et de « féminin ». Il y a longtemps que les ethnologues savaient que le « rôle » assigné respectivement à l'homme et à la femme par notre civilisation n'était nullement une donnée naturelle, mais une donnée culturelle; autrement dit, que dans d'autres civilisations il existait d'autres types de répartition des rôles sociaux entre les deux sexes. Mais cette connaissance restait confinée dans le cercle des savants, et n'atteignait pas le grand public.

Brusquement avec Margaret Mead (20) et divers autres ethnologues, la conscience de la relativité des sexes s'impose, vers les années 1950, à l'Occident : en 1964, un psychologue catholique, le R.P. Jeannièr (21), se voyait contraint de remettre en cause les rapports traditionnels des sexes tels que les fixait, depuis son origine, la doctrine chrétienne. Que le Dr Eck, tenant de la tradition, ait vu dans les travaux du Père Jeannièr l'abomination de la désolation est significatif; il sentait bien que c'était tout l'édifice de la morale sexuelle (et sociale) de l'Eglise qui vacillait sur ses bases.

Aujourd'hui, les femmes en pantalon ne surprennent plus personne en France, ni les demoiselles aux cheveux courts, ni presque les garçons aux longues boucles et aux chemises de dentelle. On voit des femmes conduire des autobus et diriger des entreprises, mieux : des hommes peuvent, sans trop surprendre, devenir manucures, sinon encore dactylos. Merveilleuse aubaine pour les homophiles, si longtemps obligés de porter un masque ou de se contraindre à des activités professionnelles peu conformes à leurs goûts. Là encore, les vingt (et surtout les dix) dernières années ont amorcé un mouvement riche de promesses dont il est permis de beaucoup attendre pour l'avenir.

Cette évolution ne va pas, au reste, sans soulever des problèmes auxquels notre ami Pierre Nédra est particulièrement sensible. Pour lui, ce « naufrage des sexes » (expression chère à Henri d'Amfreville, dont le livre qui porte ce titre date de 1957) risque d'entraîner avec lui la ruine de toute une conception virile des rapports sociaux, à laquelle beaucoup d'homophiles sont attachés par-dessus tout. Ce sont tous les souvenirs de la Légion Thébaine, de la pédagogie socratique, de la Renaissance florentine — toutes ces images d'un « monde d'hommes », d'où la femme était sinon exclue du moins reléguée à l'écart — qui emplissent de nostalgie certains de nos amis effrayés de voir notre société se féminiser à vue d'œil.

On comprend que ce n'est pas ici le lieu de traiter à fond un problème aussi complexe, aussi grave, aussi controversé. Ce serait la matière d'un passionnant débat que, peut-être, André Baudry ouvrira un jour dans les pages d'*Arcadie*. Du moins faut-il signaler un aspect très impor-

(20) *Male and Female* (Londres, 1950).

(21) *Anthropologie sexuelle* (Ed. Aubier, 1964).

tant de cette évolution, sur lequel Pierre Nédra insiste à juste titre :

« L'enfant, l'adolescent est soumis à la plus intense, la plus brutale, la plus obsédante propagande, par l'image, par le film, en faveur du défoulement sentimental et sexuel avec les filles. Rien, absolument rien, ne le pousse à un épanchement quelconque vers son camarade de classe, de jeu, de sport. Toute éducation saine, c'est-à-dire naturelle et libre — ou grecque, si l'on veut — est bannie. Bien rares sont les livres (mais les lit-on?) qui pourraient suggérer telles amitiés rafraîchissantes ou exaltantes. De même au cinéma, à part quelques westerns où l'on peut deviner des liaisons profondes entre deux hommes (*Cavalier noir, Gaucher, Rio Bravo*, etc...). Ni la famille ni l'école ne font entrer l'amitié masculine — encore moins l'amour masculin — dans la formation d'un adolescent. Quant au service militaire... évidemment c'est là que, souvent, la « nature », devenue plus forte, explose, et que le jeune homophile se révèle à lui-même, mais dans quel climat moral de culpabilité, souvent même de clandestinité sordide! Combien, alors, de garçons que leur nature appelle à l'amour homophile, et qui, « pour faire comme tout le monde », se rabattent sur « la femme » — source de combien de drames, de catastrophes, de tragédies. Qui est responsable? L'ignorance. L'ignorance de cette société féminisée. »

J'ai voulu donner tout au long cette citation de Pierre Nédra, bien qu'elle sorte un peu du cadre de mon étude (elle serait plus à sa place dans l'article d'André-Claude Desmon), parce qu'elle me paraît résumer à merveille les aspects contradictoires de l'évolution actuelle : certes, le sexe s'étale de plus en plus à la télévision, au cinéma, dans les illustrés, dans la littérature, sur les murs, dans le métro..., mais il s'agit presque toujours du sexe féminin. De telle sorte que ce qui, en soi, est un mouvement de libération, peut, à la longue, devenir pour les homophiles une cause nouvelle d'aliénation. Cela ne doit pas être perdu de vue si l'on cherche à évaluer les changements de ces vingt dernières années.

#### LA « RECUPERATION » COMMERCIALE.

Il est certain que dans le monde où nous vivons, l'aspect « commercial » est essentiel pour toutes choses. Beaucoup

des modifications les plus profondes de notre façon de vivre sont le fruit d'initiatives commerciales, et cela n'est nulle part plus évident que pour la libération sexuelle. Le « marché du sexe », avec ses énormes moyens financiers, grignote peu à peu les oppositions mêmes les plus solides (en Espagne, malgré l'Opus Dei, des ouvrages de vulgarisation sexologique illustrés commencent à fleurir aux vitrines des librairies, et en Italie, longtemps fief du Vatican, les hebdomadaires « sexy » sont au moins aussi osés qu'en France).

L'homosexualité n'est encore, en Europe, que faiblement touchée par ce mouvement. Aux Etats-Unis, il en va différemment, comme je l'ai relaté dans ma récente série d'articles des numéros 196-198 d'*Arcadie*. Déjà, pourtant, des signes avant-coureurs se manifestent, qu'on n'aurait pas imaginés voici vingt ans, ni même dix : le jeune homme nu de la publicité des slips Sélimaille voici trois ans, le bel athlète des slips Mariner qui étale sa virilité en cet été 1970 sur les murs du métro, et bien d'autres publicités ou sketches de télévision dont l'arrière-plan homophile est évident pour les moins initiés.

Est-ce à dire que l'homophilie doit être demain « commercialisée » en France comme elle l'est en Amérique? je ne le crois, pour ma part, nullement, et je dois avouer que je m'en réjouis, car — tant pis si je me répète! — je ne vois pas ce que la libération des homophiles aurait à y gagner. La seule chose qui compte, en définitive, c'est de permettre aux homophiles de vivre plus heureux dans le monde où le hasard les a fait naître, et ce n'est pas en multipliant les lieux de rencontres tarifées ni les « masseurs grecs » à domicile qu'on y parviendra.

#### ENFIN, ARCADIE...

Depuis longtemps, cette recherche du bonheur a été au centre des préoccupations de tous ceux qui ont étudié l'homophilie. Elle a inspiré, dès avant la guerre, la création des premiers groupements d'homophiles — *Le Cercle* en Suisse, et en France ce groupe des *Troglodytes* dont André Nyrax nous a conté l'histoire (22).

Mais il manquait — qu'on me pardonne l'expression — une philosophie à cette action. Il fallait quelque chose qui

(22) *Arcadie*, n° 153.

fût plus qu'un simple rassemblement d'homophiles, quelque chose qui eût un but et un sens.

Ce quelque chose naquit, en France, en 1953.

Ce fut *Arcadie*, dont l'existence, depuis lors, est sans aucun doute la donnée la plus essentielle de toute l'évolution historique de ces vingt dernières années touchant l'homophilie dans notre pays.

On comprendra que je veuille éviter, ici, tout ce qui pourrait ressembler à un chant de victoire (maigre victoire, d'ailleurs...) ou à un hymne d'autosatisfaction. Si quelqu'un doit, un jour, écrire tout ce qu'a fait *Arcadie* depuis sa création, et étudier l'importance de son rôle, il vaut mieux que ce ne soit pas moi, et ailleurs que dans les pages de cette revue.

Malgré tout, le tableau des années 1950-1960 que j'ai entrepris de tracer serait fondamentalement incomplet si je n'y faisais figurer *Arcadie*, et sa figure de proue : André Baudry.

Le but premier d'*Arcadie* (revue qui, je le rappelle pour ceux qui l'ignorerait, fut baptisée par Roger Peyrefitte) était d'enseigner aux homophiles leur propre dignité. Dès les premiers numéros, le ton choisi fut volontairement calme, clair, précis; il s'agissait, avant tout, d'apprendre aux homophiles la vérité sur eux-mêmes. Et, depuis lors, des centaines de milliers d'homosexuels ont appris, grâce à *Arcadie*, ces vérités essentielles que la plupart d'entre eux ignoraient à cause de la « conspiration du silence » dont est victime l'homophilie : à savoir, que l'homosexualité n'est ni une tare, ni un vice innommable, ni une maladie honteuse; qu'elle est répandue dans le monde entier, à toutes les époques, dans toutes les classes sociales; qu'elle n'est ni un phénomène de dégénérescence, ni un danger social; que l'homophile est pleinement semblable aux autres hommes; qu'il a les mêmes droits et les mêmes devoirs qu'eux; qu'il est ridicule de chercher à « guérir » ce qui n'est pas une maladie, ou de « punir » ce qui n'est pas un crime; enfin, que seule la société, en condamnant sans raison l'homosexuel en vertu de préjugés irrationnels, fait de lui un être traqué et le contraint à la dissimulation, au refoulement et à la névrose.

Tout cela, *Arcadie* l'a répété inlassablement depuis seize ans, et à force de le répéter, elle a fini par le faire admettre. Je suis témoin que les Arcadiens d'aujourd'hui

sont, dans l'ensemble, beaucoup plus conscients d'eux-mêmes, beaucoup moins « complexés », que ceux de la première heure.

Et puis,

à raconter ses maux souvent on les soulage.

Par la force des choses, le directeur d'*Arcadie* s'est trouvé très vite jouer un rôle de conseiller, parfois de « confesseur », auprès d'homophiles désespérés ou tout simplement inquiets. Grâce à des avocats, prêtres, médecins amis, d'innombrables Arcadiens ont pu recevoir l'aide judiciaire, pastorale, thérapeutique dont ils avaient besoin. Même, à mesure que les abonnés de la revue se multipliaient (malgré l'interdiction de publicité et d'affichage dont elle était frappée), son directeur se trouvait être en mesure, discrètement, de « dépanner » tel garçon sans travail, tel homophile privé de logement — action multiple, silencieuse, dont nulle statistique ne fut jamais tenue mais dont l'ampleur étonnerait sans doute, si elle était révélée, ceux-là mêmes qui en ont été occasionnellement les bénéficiaires.

Mais tout cela se situait encore sur le plan individuel. La revue *Arcadie* n'était qu'une revue, ses abonnés n'étaient que des abonnés. André Baudry sentit qu'il fallait autre chose : un lieu de rencontre entre homophiles qui ne fût ni un dancing ni un bar où les gens se côtoient sans se connaître, mais un véritable « foyer » où chacun se sentît chez soi, à l'abri des curiosités indiscrettes comme des sollicitations vénales. On sait les difficultés que rencontra ce projet. Il fallut quatre ans pour pouvoir trouver un local stable, rue Béranger; le club y resta douze ans (1957-1969), et les destinées du nouveau local de la rue du Château-d'Eau appartiennent à l'avenir, non au passé.

L'existence du Club des Pays Latins a constitué, pour tous les homophiles de France — même pour ceux qui n'en font pas partie — un événement de première grandeur. (La preuve en est que beaucoup, qui le critiquent ou l'ignorent en temps normal, savent en trouver le chemin lorsqu'ils ont besoin d'aide, quitte à en oublier à nouveau l'adresse une fois satisfaction obtenue.) Grâce au Club, l'impression de solitude, qui pèse souvent si lourdement sur les homophiles, est allégée par la possibilité de rencontres, de conversations amicales, dans une atmosphère sympathique et détendue. Notre ami Sinclair exprime cela à merveille :

« Si on cherche ce qui a marqué ces vingt dernières années pour les homophiles, c'est d'abord l'existence d'*Arcadie*. Lorsque j'ai fait connaissance d'André Baudry, grâce à un ami aujourd'hui disparu, ce qui dans mon esprit ne pouvait être qu'une rencontre sans lendemain est devenu une collaboration fidèle et qui m'a profondément marqué. L'atmosphère de défiance, de réserve, des premières réunions du Club est inimaginable aujourd'hui. Regards hostiles ou dédaigneux, sinon trop curieux ou insistants, aucun échange... puis tout a évolué. D'innombrables camarades sont venus, des milieux les plus divers, des amitiés se sont nouées, sans arrière-pensée... »

Tout cela finit par se savoir, même à l'extérieur. Peu à peu, les journaux, après s'être moqués, bien entendu, prirent l'habitude de nommer *Arcadie*, et même (le *Canard Enchaîné* par exemple) d'employer le mot « arcadien » pour « homophile ». Quand Michel Lancelot consacre une émission d'Europe N° 1 à l'homophilie, c'est à André Baudry qu'il s'adresse comme porte-parole des intéressés.

Et les pouvoirs publics, eux aussi, savent désormais que les homophiles ont une organisation, une force, une voix. Lorsque le Parlement vote l'« amendement Mirguet » en 1960, c'est *Arcadie* qui réagit, qui publie un numéro spécial, qui le diffuse, et qui arrive même à convaincre M. Mirguet, puisque celui-ci écrit à André Baudry qu'il n'a jamais eu l'intention de nuire aux homosexuels mais seulement d'éviter certains excès d'outrages publics à la pudeur et de protéger les adolescents.

(De même, en 1966, après les mises au point publiées par *Arcadie* sur le livre du Dr Eck, celui-ci manifesta, paraît-il, une certaine évolution de son point de vue, dans le sens d'un plus grand libéralisme).

Il est certaines choses qui peuvent difficilement être écrites, surtout dans ces pages. Mais on peut dire, sans crainte de manquer à la discrétion requise, qu'*Arcadie* est aujourd'hui, en maintes circonstances, considérée comme l'« interlocuteur valable » en matière d'homophilie, et que grâce à cette position privilégiée André Baudry a pu obtenir beaucoup en faveur des homophiles.

Sans parler du domaine religieux, où le dialogue ouvert avec l'archevêque de Reims n'eût pas été concevable si *Arcadie* n'eût pas été ce qu'elle est.

## EN GUISE DE CONCLUSION (PROVISOIRE) ...

De tout cela, il ressort, à l'évidence, que la vie des homophiles a beaucoup changé en ces vingt années. Moins peut-être en France, qu'en Angleterre, aux Etats-Unis ou en Hollande, mais profondément quand même.

Elle a changé parce que le monde a changé, que la société a changé, que l'opinion publique a changé. Quel que soit le chemin qui reste à parcourir, l'étape accomplie depuis la fin de la dernière guerre a été décisive.

Soyons honnêtes : cette évolution ne réjouit pas tout le monde, même parmi les homophiles. Il existe parmi nous, comme dans tous les groupes humains, des pessimistes et des inquiets. Comme l'écrit J.P. Maurice :

« Toute réflexions faites, je prétends que rien n'a vraiment changé en profondeur; le temps passe et les régimes changent, mais les tabous anti-homosexuels demeurent aussi vivaces, sans doute inhérents à l'humaine nature. Y a-t-il au moins évolution de la jeunesse à ce propos? Je n'en sais rien, et je n'ai pas les moyens de le savoir, étant de l'autre côté de la barrière des âges, mais à vue de nez je n'ai pas, là non plus, l'impression de grands changements, en France du moins... »

Et Pierre Nédra :

« La répression plus ou moins active selon les semestres, voire les trimestres, selon les caprices des pouvoirs publics, est toujours là, hantant la vie de l'homosexuel quand il n'est pas très riche, très puissant et très influent... et même dans ce cas, la « minorité » de vingt et un ans est une épée de Damoclès toujours redoutable... »

Au reste, l'analyse que va donner, dans les pages qui suivent, André-Claude Desmon de la vie homophile actuelle, comportera suffisamment d'ombres pour qu'il soit bien évident qu'être homophile, en France, en 1970, reste une destinée difficile, amère, parfois tragique.

Mais je ne partage pas le pessimisme de J.-P. Maurice et de Pierre Nédra. Je ne le partage pas, parce que je compare ce qui est à ce qui était naguère, et je constate dans quel sens va l'évolution.

Certes, l'« érotisation » (on pourrait dire souvent la « pornographisation ») de la société occidentale n'est pas un phénomène réjouissant à tous égards; elle s'accompagne

d'un avilissement, d'une vulgarité que les hommes de ma génération ressentent avec répulsion. (« Le flirt est l'antéchrist de l'amour », écrit Yves Fersen.) Mais du moins elle habitue les jeunes à dé-dramatiser les questions sexuelles, et de cette dé-dramatisation les homophiles ne peuvent que profiter.

D'autre part, la commercialisation du sexe est lourde de dangers pour la conception humaniste de l'amour, mais, en attendant, elle broie bien des tabous, et c'est de ceux-là que jusqu'à présent découlent les malheurs des homophiles.

Enfin, ce « naufrage des sexes », autrement dit, cette féminisation de la société, que déplore éloquemment Pierre Nédra, s'il est inquiétant pour l'avenir du « couple » homme-femme tel que l'a consacré le christianisme occidental, et, par là, de la famille telle que nous la concevons, a l'avantage en revanche de saper peu à peu le mythe de la « supériorité masculine », du culte de la virilité, qui est à la base du mépris dont l'opinion publique accable, dans les pays latins, la « tante » — c'est-à-dire l'homme qui trahit son sexe.

Peut-on aller plus loin et estimer que l'homophilie elle-même se transforme, en devenant plus consciente de sa situation de « minorité opprimée », et, comme telle, de force de contestation de l'« ordre » établi? Certains le pensent — entre autres, parmi nous, André Clair, et, avec plus de nuances, Serge Talbot. Mais jusqu'à présent, en France, du moins, une telle opinion n'est guère appuyée sur les faits; c'est plutôt affaire de tendance personnelle que d'expérience concrète. (En Amérique, depuis deux ou trois ans, c'est différent : encore que les mouvements du genre *Gay Power* soient très minoritaires et, pour l'instant, très controversés au sein même de l'homophilie.)

De toute façon, une telle évolution, si elle existe, est plutôt du domaine de l'avenir que du passé. A vous donc, Jacques Valli!

Quant à savoir, en définitive, si les vingt dernières années ont été bénéfiques aux homophiles, dans le monde et dans notre pays... le plus simple est de demander à chacun d'entre nous s'il aimerait revenir au temps de Mme Poinso-Chapuis et le l'« ordre moral » M.R.P. — et surtout à l'époque où *Arcadie* n'existait pas.

La réponse ne semble guère douteuse...

MARC DANIEL.

## L'HOMOPHILE DANS LA FRANCE D'AUJOURD'HUI

### I. ÊTRE HOMOSEXUEL ?

Qualifier quelqu'un d'homosexuel c'est, dans notre société, faire bien plus que de désigner ses goûts en matière sexuelle. Comme l'indique si bien l'expression « en être », la catégorie de l'homosexualité, quand elle s'applique à un individu particulier, le désigne le plus souvent comme quelqu'un appartenant à une espèce à part, investi d'une qualité spéciale, qui à l'instar du nègre ou du juif, inspire des sentiments ambigus où se mêlent la répulsion, la crainte et la fascination. L'homosexuel n'est pas d'emblée perçu comme un égal, un autre soi-même de qui différeraient seulement les pratiques sexuelles, mais comme un étranger, bien plus, un perturbateur, qu'il faut réprover ou tenir à l'écart. L'homosexualité est ainsi une catégorie ségrégative, une catégorie de rejet : dire que l'autre est homosexuel, c'est proclamer en même temps qu'on ne l'est pas soi-même et qu'il est mal de l'être, c'est affirmer la différence pour renforcer sa propre identité sexuelle. Le mot lui-même, et ses équivalents argotiques, n'appartiennent-ils pas au vocabulaire de l'injure? « Sale pédé » est une insulte qui n'est malheureusement pas rare dans nos rues. Cette attitude agressive à l'égard de l'homosexualité de la part de ceux qui « n'en sont pas » ou qui ne veulent point

paraître « en être », trahit sans doute le manque d'assurance de chacun devant sa propre identité sexuelle. Elle signifie, comme l'a bien noté Jacques Corraze, que nul n'est jamais tout à fait étranger à l'homosexualité et que chacun de nous, d'une façon ou d'une autre, se sent concerné par elle (1).

Même ceux qui se veulent libéraux ne peuvent se départir d'une certaine gêne lorsqu'ils ont à en parler : C'est ainsi que parmi les personnalités qui ont accepté de répondre au questionnaire d'*Arcadie* nombreuses sont celles qui se sont retranchées derrière leur incompétence puisque, disaient-elles, elles étaient tout à fait étrangères à ces choses-là. Il est douteux que, dans la vie, les auteurs de ces réponses s'abstiennent de réfléchir ou de prendre position sur des situations qui ne les touchent pas directement. Cette prudence et ces précautions oratoires viennent plus probablement de ce qu'ils craignaient, plus ou moins consciemment, que consacrer quelques minutes de réflexion sérieuse au problème de l'homosexualité et prendre position publiquement à ce sujet, ne soit compromettant pour eux.

Corrélativement, pour celui qui découvre en lui des attirances homosexuelles, se reconnaître homosexuel et, *a fortiori*, être désigné comme tel par les autres, c'est d'emblée se sentir investi de l'opprobre collective. C'est, en effet, à travers l'image infamante ou caricaturale de l'homosexuel que la Société lui renvoie, à travers les mots qu'elle emploie, à travers les jugements d'autrui qu'il va se reconnaître, se désigner, se juger. Par-delà la particularité de ses goûts et leur mise en pratique, il se sent non seulement différent des autres, voué aux sarcasmes, mais bien plus étiqueté, classé comme appartenant à une race à part, rendu solidaire d'un clan qu'il ignore encore. La collectivité lui propose un modèle auquel il ne lui reste plus qu'à se conformer : au « tu en es » de la Société correspond un « J'en suis » de l'individu avec toutes les conséquences perturbatrices qui résultent de l'acceptation d'une « nature » : puisque j'en suis, je dois me comporter comme ceux qui en

(1) Jacques Corraze, *Les dimensions de l'homosexualité* (Privat, éditeur, 1968). « Mais il reste qu'en face de l'homosexualité la réaction de chacun n'en est pas moins ambiguë et jamais dépourvue de subjectivité. En effet, de toutes les « pratiques » sexuelles l'homosexualité est la plus troublante et il n'est pas difficile de concevoir que cela est dû à la réaction profonde qu'elle suscite en nous » (p. 11).

sont, ou du moins comme on attend qu'ils se comportent, adopter leurs angoisses, leurs problèmes, leurs façons d'être, leur langage; j'en serai puisque vous dites que j'en suis.

L'intolérance spontanée et diffuse de notre société à l'égard de l'homosexualité masculine est telle qu'elle ne supporte pas la plus petite familiarité physique entre hommes, la moindre manifestation de tendresse : deux garçons se tiennent-ils par la main ou par l'épaule, voici qu'affleure le sourire, que perce le soupçon. À plus forte raison en est-il des rapports sexuels, fussent-ils aussi peu significatifs que ceux de l'adolescence. Faire « ça » *une fois* suffit pour que l'on soit classé aux yeux du commun, répertorié *pour toujours*. Cette dramatisation du rapport homosexuel, le contexte de scandale et de mépris qui l'entoure dans certains milieux, est telle qu'elle peut entraîner chez ceux qui en sont victimes des erreurs sur leur propre identité sexuelle ou des orientations irréversibles différentes de celles qui auraient pu être. J.P. Sartre a montré dans *L'enfance d'un Chef*, comment une seule expérience peut conduire son protagoniste, pour peu qu'il soit perméable aux idées reçues, à se sentir investi d'une véritable nature homosexuelle : Lucien, après avoir été séduit par Bergère, et sans même y avoir trouvé un véritable plaisir, se contemple dans la glace pour y chercher les traces de son nouvel « état », la « pédérastie », et plus tard, marchant dans la rue il se demande si « cela » ne se voit pas déjà. De la même façon, ce dualisme manichéen et simplificateur qui voudrait qu'une frontière rigoureuse, définitive et infranchissable, existât entre ceux qui « en sont » et ceux qui « n'en sont pas », s'il en retient quelques-uns du « bon côté » de la barrière, en précipite un bien plus grand nombre de l'autre avec les faux problèmes et, parfois, les angoisses qui y sont liés. Ce stéréotype selon lequel ou bien l'on va avec les garçons, ou bien avec les filles, ne correspond guère pourtant à la diversité et à la plasticité des goûts sexuels, ni à l'existence chez beaucoup, mise en lumière par Kinsey, d'attirances vers l'un et l'autre sexe. Mais l'image collective et les tabous l'emportent bien souvent et détournent les individus de se bien connaître. Tel ne serait peut-être pas un homosexuel exclusif, ou ne serait pas homosexuel du tout, s'il ne s'en était remis à autrui du soin de savoir qui il était et s'il ne s'était senti enfermé au départ dans un destin sans issu. Tel autre, prisonnier du processus inverse, n'en viendrait pas à abandonner sou-

dain femmes et enfants après avoir découvert, enthousiaste, des goûts homosexuels que, pour être « comme tout le monde », il s'était trop longtemps caché à lui-même.

Ainsi la pression de l'opinion et la force de ses interdits en vient-elle à perturber les choix individuels et à durcir les oppositions : d'un côté des hétérosexuels trop hostiles, peut-être par peur de leur propre homosexualité latente; de l'autre des homosexuels qui se sentent, puis se veulent différents et se complaisent finalement dans la différence.

Il est des cas cependant où l'individu, tout en admettant ses goûts homosexuels et en les satisfaisant, refuse de s'identifier à l'archétype homosexuel que lui présente la Société : tout le monde connaît l'exemple de ces prostitués masculins qui se défendent très fort d'être homosexuels et affichent même du mépris pour leurs clients ou leurs victimes. « Pour moi ce n'est pas la même chose » disent-ils, comme si l'argent échangé purifiait la nature de leurs relations! Dans un registre moins sordide, on peut citer ces pays des rives de la Méditerranée où les garçons, faute de filles, prennent volontiers des satisfactions entre eux : aucun d'eux n'accepte d'être traité d'homosexuel, terme encore plus infamant là qu'ailleurs; aucun d'eux ne cesse de désirer les filles et tous se marient et ont des enfants; quelques-uns poursuivent leurs relations homosexuelles au-delà du mariage mais sans que cela leur pose le moindre problème. Tout se passe comme s'il y avait deux registres, celui du jeu qui ne tire pas à conséquence, et celui, sérieux, de la vie sociale. « S'amuser » avec un garçon ne présente rien de mal pourvu que l'on souscrive à l'obligation collective qui est de fonder un foyer. Seuls ceux qui renoncent tout à fait à leur rôle d'homme — il en est toujours quelques-uns mais en très petit nombre — sont l'objet de la risée et de l'opprobre générale. On arrive ainsi à ce paradoxe que dans des pays où la *pratique* de l'homosexualité est courante il n'y a à peu près pas d'homosexuels au sens où nous l'entendons en France : point de couples d'hommes vivants ensemble, point de clubs ou de restaurants spécialisés, point d'êtres tourmentés entre leurs désirs insatisfaits et la crainte du qu'en dira-t-on. L'explication doit en être recherchée, semble-t-il, moins dans une plus grande tolérance à l'égard des rapports homosexuels que dans une moindre culpabilisation de la sexualité et surtout dans la très forte condamnation dont est l'objet le *personnage* de l'homosexuel : la honte qui se rattache à ce qualificatif

est telle que nul ne saurait l'accepter pour lui-même. Le seul visage que l'on puisse offrir à soi-même et à autrui, la seule identité que l'on puisse avouer est celle d'un hétérosexuel : d'un séducteur de filles d'abord, d'un chef de famille ensuite. Les exceptions faites à la norme, mêmes nombreuses, même régulières, sont considérées par une entente tacite dont il faut bien admirer la sagesse (et sous réserve bien sûr qu'une certaine discrétion soit respectée et qu'on s'attribue, au moins en parole, le rôle actif), comme peccadilles sans importance : avoir des rapports avec un garçon, c'est faire, sinon comme tout le monde, du moins comme beaucoup et nul drame n'en résulte.

De telles relations sont certes *homosexuelles* au sens strict du terme puisqu'ayant lieu entre personnes du même sexe et d'authentiques désirs homosexuels y trouvent leur satisfaction. Mais elles ne sauraient être qualifiées *d'homophiles* car elles n'impliquent aucune liaison durable et nul investissement affectif. L'homosexualité y est vidée de toute signification profonde. Elle est réduite à un jeu, à un ersatz ou à une source de profit; bien plus elle est niée comme telle dans une attitude caractéristique de mauvaise foi : « L'homosexuel, ce n'est pas moi, ce sont les autres, par exemple, ceux qui acceptent de coucher avec moi. »

Ainsi la condamnation collective de l'homosexualité et l'image infamante qui s'y rattache, pèsent-elles d'un poids considérable sur celui qui, dans l'intimité de son moi, découvre ses premiers désirs homosexuels : entre ces deux extrêmes que sont une trop grande conformité au modèle réprouvé ou la fuite dans la mauvaise foi, il devra choisir difficilement sa voie. Si au-delà de la satisfaction des désirs physiques il recherche d'autres valeurs, l'affection, la tendresse, l'amour, il devra nécessairement prendre ses distances avec les comportements admis, sortir de la norme puisque celle-ci est faite pour les amours hétérosexuelles. Mais dans le même temps, il va se singulariser, se désigner aux yeux des autres comme différent, comme « homosexuel ». Malgré lui, et bien qu'il réproouve cette image grotesque, il va se sentir identifié à l'homosexuel-type tel que la Société le voit. Aussi digne soit-il dans sa vie, aussi compétent soit-il dans son métier, aussi éloigné soit-il de la caricature de l'homosexuel-type, il participera toujours, s'il est reconnu homosexuel, à l'opprobre et à la suspicion qui s'attache à ce mot. Se reconnaître et s'accepter homosexuel ce n'est pas seulement vouloir vivre en conformité avec

ses goûts, aussi bien sur le plan affectif que sur le plan physique; c'est aussi savoir que l'on choisit contre l'opinion commune et que l'on peut à tout instant avoir à en souffrir. Cette acceptation n'est pas aisée, elle comporte pour certains beaucoup d'hésitations et de résistances; d'autres n'arrivent jamais tout à fait à se libérer de la honte qu'ils sentent peser sur eux; la plupart, enfin, même ceux qui sont les plus équilibrés, les plus sûrs d'eux-mêmes, cherchent à dissimuler leur « secret » aux yeux d'autrui.

Cette clandestinité, cette volonté de se soustraire à la reconnaissance d'autrui, constituent sans doute, du moins dans notre pays, la caractéristique la plus générale des homosexuels. Rien ne doit paraître ni aux yeux de la famille, ni à ceux des amis hétérosexuels ni à ceux des collègues de travail. La vie s'installe en partie double, les satisfactions et les relations homosexuelles étant soigneusement séparées de la vie « normale ». En fait cette dissimulation prend les aspects les plus divers. Certains se croient obligés de donner le change à la Société : ils affichent des liaisons féminines, vont jusqu'à se marier, plus par convenance certes que par goût, et réduisent leurs relations homosexuelles à quelques aventures furtives prises le plus souvent dans l'anonymat et en dehors de leur milieu. D'autres, tout en accordant plus de place et plus de temps à leurs tendances, vivent dans la crainte obsessionnelle du qu'en dira-t-on; ils ont des amis, des liaisons homosexuelles, mais multiplient les précautions, de façon parfois ridicule, en tout cas le plus souvent vaine, pour que leur concierge, leurs voisins, leurs collègues, etc... ne se doutent de rien, persuadés que les pires catastrophes s'abattraient sur eux le jour où leurs goûts seraient connus. D'autres enfin, plus libres, n'attachent pas trop d'importance à ce que les gens peuvent savoir ou dire mais mettent un point d'honneur à ne pas « afficher » ce qui, disent-ils à juste titre, relève de la vie privée. Seuls quelques-uns de leurs amis hétérosexuels les plus intimes et les plus ouverts sont mis dans la confidence.

Cette dissimulation ou dans les cas les meilleurs, cette discrétion attentive, ne trahissent-elles pas une acceptation implicite de la condamnation collective de l'homosexualité? Si je me cache n'est-ce pas que je sens que j'ai tort ou, en tout cas, que je reconnais à la Société le droit de me condamner? Bien plus cette clandestinité généralisée qui fait que les homosexuels les plus dignes, les plus respec-

tables, sont justement ceux qui ne font pas parler d'eux, que l'homosexualité n'est jamais découverte que sous le mode du scandale à travers les condamnations ou les provocations, ne va-t-elle pas dans le sens d'un renforcement de la condamnation? Puisque ceux que l'on découvre sont vicieux, ridicules ou dangereux, il faut bien que les autres, qui se cachent, le soient aussi.

Mais il faut se garder des simplifications dangereuses. Que peut signifier « Vivre ouvertement son homosexualité » en effet? Il s'agit là d'un domaine où toute proclamation de foi est entachée d'ambiguïté et peut devenir un piège pour ceux qui s'y laissent prendre. Il est vrai que je suis homosexuel mais je ne veux pas être celui qu'on définit *par* son homosexualité, comme il y a le Juif, l'idiot du village ou la fille-mère; je ne veux pas être non plus celui à qui l'on porte de l'estime *malgré* son homosexualité. Je veux être comme les autres et être *aussi* homosexuel, sans qu'on y attache plus d'importance que ça n'en doit avoir. Ce n'est justement pas en proclamant publiquement « Je suis homosexuel », en le rappelant à toute occasion, que je parviendrai à ce résultat; je me désignerais au contraire comme différent. Je deviendrais un personnage singulier, je m'affublerais d'un rôle. Ce qui était au départ choix individuel deviendrait rôle social, comme cela se voit chez ces homosexuels qui renvoient à la Société l'image exacte qu'elle attend d'eux, celle grotesque et ridicule de l'inverti efféminé. Ce n'est pas leur homosexualité qu'ils *vivent ouvertement* et authentiquement, c'est un personnage, qu'ils *jouent ostensiblement*, trouvant dans le conformisme de l'anticonformisme la satisfaction masochiste d'être admis comme bouffons ou comme amuseurs. Si, au contraire, je veux être moi-même et non un pantin, je dois me protéger du regard indiscret d'autrui et ne pas lui permettre de me réduire à ce que je ne suis pas. Ma vie sexuelle et affective, même et surtout si elle n'a rien de honteux, il n'a pas à la connaître s'il ne peut en reconnaître la valeur, s'il n'est capable que d'en rire ou de la souiller. Je ne mentirai point, je ne ferai point de concession et surtout je ne me donnerai pas le ridicule de vouloir paraître hétérosexuel, mais en même temps je ne permettrai pas que mon jardin secret soit envahi et piétiné. Au demeurant le bonheur de l'individu dans ce qu'il a de plus intime n'a-t-il pas droit au respect et à la discrétion?

Il faut enfin noter que dans bien des cas encore en

France, dans certains milieux, et plus encore évidemment dans les petites villes que dans les grandes, le fait d'être reconnu homosexuel peut comporter de réels inconvénients, voire des risques. Dans de tels cas la clandestinité, loin de constituer une lâcheté ou une duplicité, est une précaution indispensable. Seuls les privilégiés qui vivent à Paris ou qui appartiennent à certaines professions peuvent vivre, sinon avec ostentation, du moins sans dissimulation.

## II. L'ATTITUDE DES HÉTÉROSEXUELS A L'ÉGARD DES HOMOSEXUELS

Tout homosexuel non reconnu comme tel est un hétérosexuel présumé, et, à ce titre, se trouve inévitablement, un jour ou l'autre, bon gré mal gré, associé à la condamnation qui pèse sur l'homosexualité. Si les homosexuels sont à ce point sensibles à l'opprobre qui s'attache à leur condition, s'ils la connaissent bien et s'ils peuvent la décrire avec justesse, ce n'est pas tant qu'à l'occasion ils en sont la victime directe, mais c'est aussi qu'au moment même où ils se sentent le mieux protégés, c'est-à-dire le mieux dissimulés aux yeux du groupe, ils sont appelés à être les témoins, voire les complices des risées et de l'ostracisme dont souffrent leurs semblables. Leurs craintes ne sauraient être qualifiées d'imaginaires puisqu'il leur est donné, trop souvent, d'assister par personnes interposées, à leur propre condamnation. Dans les situations oppressives, en effet, le discours de la victime, s'il sait éviter l'écueil de la complaisance masochiste, a plus de chance d'atteindre au vrai que la bonne conscience toujours satisfaite de ses persécuteurs.

*Or, qu'en est-il, en 1970 et en France, de l'attitude des hétérosexuels à l'égard des homosexuels?*

Compte tenu de l'évolution des mœurs et des mentalités, compte tenu aussi de la diversité des situations, une question aussi ample ne saurait comporter une réponse simple. Du moins peut-on tenter de décrire ici quelques-unes des attitudes les plus caractéristiques de nos compatriotes.

### DES PAROLES...

On parle de plus en plus de l'homosexualité et des homosexuels. A la conspiration du silence ou à l'anathème des générations précédentes — « ces choses-là sont dégoûtantes, il ne convient pas d'en parler » — a succédé l'abondance du discours. La révolution freudienne, en révélant l'importance de la sexualité, a libéré le langage avant même de libérer les mœurs et l'homosexualité, comme « perversion » ou comme « anomalie sexuelle » s'est trouvée englobée dans une vaste tentative de récupération scientifique du sexe. Des ouvrages spécialisés lui ont été consacrés, et continuent de l'être, moins nombreux il est vrai en France, et de moindre audience, que dans les pays anglosaxons. Dans la brèche ainsi ouverte se sont engouffrés la littérature et le cinéma : il n'y a guère de romans ou de films qui n'y font allusion et certains poussent très loin la description vers le réalisme et la précision. Enfin les moyens d'expression de masse que sont les journaux, les magazines, et, tout récemment, la radio ont emboîté le pas. Bientôt sans doute la télévision.

On peut s'interroger sur la valeur et la portée de ces évocations. Nous savons que les ouvrages à prétention scientifique recèlent parfois des erreurs ou font preuve de parti pris; nous savons surtout que lorsqu'il s'agit d'appâter le grand public, la tentation est grande de céder au goût du sensationnel et d'offrir aux lecteurs, assaisonné au piment du scandale, le reflet de leurs propres préjugés. Mais peu à peu, avec des fortunes diverses, la vérité fait son chemin, et il est de plus en plus difficile aux gens, à quel que milieu qu'ils appartiennent, de rester dans l'ignorance de « ces choses-là » ou d'en parler comme si elles n'existaient pas. Bien plus dans certains milieux éclairés, ou chez certains jeunes, il est de bon ton de paraître « averti » et de traiter le sujet sur un ton libéral.

Mais ces propos de table ou de salon qui se veulent, sinon véritablement tolérants, du moins indulgents et amusés, ne portent guère que sur des généralités ou à la rigueur sur des homosexuels célèbres. Que l'on en vienne à abandonner le ton mondain pour parler sérieusement, qu'on aborde le cas de tel ou tel qui touche de près aux interlocuteurs

ou qui leur sont liés par des liens familiaux ou professionnels, alors tout change : finie l'ironie bienveillante; les voix se font plus basses, les allusions plus insidieuses et plus méchantes. L'audace des propos et la libéralité des esprits trouvent leurs limites dès qu'on abandonne la frivolité des conversations. L'homosexualité en France n'a encore vraiment droit de cité qu'à la troisième personne, lorsqu'elle désigne des êtres lointains. Pour les proches la gêne réapparaît et celui qui dans un groupe se hasarderait à dire « moi, je suis homosexuel », paraîtrait bien inconvenant, bien naïf aussi. Cela ne s'avoue pas!

Il est un domaine où l'on voit bien que l'esprit de sérieux et la tolérance à l'égard de l'homosexualité ont fait bien peu de progrès dans l'esprit de nos compatriotes : c'est la façon dont la nouvelle se propage de bouche à oreille : « Un tel... vous savez? eh bien... » — « Ah oui? pas possible... Je me disais aussi... » Il a suffi parfois du ton de la voix — celui très spécial que l'on prend pour annoncer un scandale sexuel — d'un sourire, d'un geste — un petit doigt levé, un trémoussement, etc... — et l'autre a compris. L'intérêt suscité est immédiat et certain, de cet intérêt un peu graveleux que nous portons à la vie privée des gens. La nouvelle suscite surprise, amusement ou réprobation mais elle est rarement mise en doute. En tout cas on n'entend presque jamais la seule réponse qui serait valable dans de telles conditions : « Et alors? Que voulez-vous que cela me fasse? chacun est bien libre de faire l'amour comme il l'entend. » Bien au contraire, le ton complice, le sourire entendu, le regard émoustillé, les allusions vite comprises indiquent à quel point les gens sont sensibilisés à ce sujet et combien la communication se fait sur un fond commun de réprobation. Le sourire lui-même n'est pas de bienveillance : il est le sourire bien français devant les choses du sexe qui trahit peut-être une gêne intime, un manque d'assurance, mais aussi la satisfaction secrète de ne pas être ce qu'on dit que l'autre est : « cocu » ou « pédé ». Dans le cas de l'homosexuel la nouvelle se double aussi d'une sorte d'avertissement : « Attention, vous savez... » Il ne s'agit pas seulement de rire de l'infortune d'autrui, mais de le situer dans une zone trouble et dangereuse dont il faut se garder : « Avec ces gens-là on ne sait jamais, ils sont ceci... ils sont cela... et puis il y a les enfants, les clients, le scandale, etc... »

Ainsi donc si l'on parle beaucoup de l'homosexualité et

des homosexuels ce n'est pas d'égal façon. Le ton objectif des hommes de science et les propos libéraux de ceux qui se veulent « évolués » cèdent vite le pas à une hostilité mal dissimulée ou à une curiosité malsaine. Les mots d'esprit et les sarcasmes puisés aux sources les plus traditionnelles de la gauloiserie restent courants, pour ne pas dire universels, même chez les « intellectuels » qui proclament leur libéralisme. Certes la pudibonderie n'est plus de mise et les mots ne font plus peur. Bien plus on cherche à voir, à savoir et l'on va à la découverte de ces « êtres » avec l'intérêt un peu égrillard des explorateurs d'antan découvrant les papous. Mais cet intérêt est-il sain? N'est-ce pas plutôt une sorte d'exotisme sexuel destiné à raviver un érotisme bien défraîchi à force de le galvauder? Et n'est-ce pas finalement considérer les homosexuels comme des amuseurs publics ou comme des bêtes curieuses? Ce n'est pas de cette sorte d'intérêt dont ils ont besoin mais de tolérance et de véritable compréhension. Il faut bien reconnaître que l'équité des discours sur l'homosexualité — écrits ou paroles — est en France une vertu encore bien rare.

### ... AUX ACTES.

Que va-t-il résulter pour un homosexuel de la découverte de son homosexualité par les autres? Dans un monde où existerait une véritable tolérance sexuelle, il ne se passerait rien. Ce n'est pas le cas en France en 1970. Bien sûr cette « révélation » n'est pas *toujours catastrophique*, mais elle peut l'être et cela doit être dit. Le plus souvent les conséquences, si elle ne sont pas spectaculaires, n'en sont pas moins réelles et pèsent sur tout le cours d'une vie. Cela varie selon les milieux sociaux, les métiers exercés, les endroits où l'on habite — que ce soit une petite ville, une grande ville ou Paris — selon les individus enfin, certains réagissant au sort mieux que d'autres.

Sans prétendre le moins du monde être exhaustifs, nous avons choisi de présenter ici quelques situations caractéristiques et de les illustrer par des exemples concrets. Il ne s'agit pas de tout dire, ce qui serait impossible, encore moins de proposer une seule vision des choses, ce qui serait faux. Notre pays est divers et les mentalités y évoluent rapidement. Les extrêmes co-existent depuis les pires préjugés jusqu'aux idées les mieux éclairées. Si nous parais-

sons parfois mettre l'accent sur ce qui ne va pas ce n'est pas par complaisance ou par méconnaissance de ce qui va bien mais seulement pour que tout aille mieux un jour.

### LA FAMILLE.

La famille est certainement le milieu où la révélation de l'homosexualité de l'un de ses membres peut susciter les réactions les plus vives et parfois les plus désastreuses.

Nous n'insisterons pas sur le cas de l'homosexuel marié dont l'épouse, ou les enfants, découvrent fortuitement l'homosexualité. Non que cette situation ne soit en elle-même douloureuse et digne d'intérêt mais parce qu'elle résulte moins de l'homosexualité considérée en elle-même que de l'incompatibilité qui existe entre l'état de mariage tel qu'il est conçu dans notre civilisation et la pratique de l'homosexualité. Il n'est jamais prudent pour un homosexuel, même animé des meilleurs intentions, de se marier. Si, qui plus est, il le fait en pleine connaissance de cause et sans prévenir sa partenaire, cela frise l'indécatesse, pour ne pas dire plus, et il ne doit pas s'étonner des catastrophes qui peuvent survenir. En fait bien des homosexuels s'engagent dans la voie du mariage sans être avertis des risques qu'ils courent, soit qu'ils n'aient pas encore pris conscience de leur homosexualité ou qu'ils en aient sous-estimé l'emprise, soit que, sur la foi de conseils mal avisés, ils espèrent s'en libérer par ce biais-là. Le plus souvent les situations inextricables, voire tragiques, dans lesquelles certains se retrouvent, auraient pu être évitées si au départ le poids de la pression sociale, le souci des convenances, la volonté d'assurer une carrière, l'espoir fallacieux de « guérir » ou une trop grande faiblesse à l'égard des manœuvres de la famille ne l'avaient emporté. L'homosexuel, une fois marié, s'il est cohérent avec lui-même, ne peut, semble-t-il, que vivre son choix jusqu'au bout, c'est-à-dire être fidèle à sa femme ou bien rompre un engagement qu'il ne peut tenir (2).

Un autre problème est celui du jeune homme qui se découvre à lui-même et doit opter pour un certain mode de

(2) Il existe bien sûr des arrangements, des partages, mais ils constituent des cas d'espèces et peuvent difficilement être érigés au rang de « modèles ».

vie. L'influence de ses parents peut être capitale pour ce choix et la confrontation, pour ne pas dire l'affrontement, du jeune homosexuel avec son milieu familial, est sans doute un des moments de sa vie qui le marque le plus.

La découverte de l'homosexualité de leur enfant est, d'une façon très générale, ressentie par les parents comme un véritable traumatisme : cette révélation provoque en eux un trouble et suscite parfois des réactions qui peuvent prendre des formes violentes et aberrantes. On a vu, par exemple, des parents chasser leur fils, pourtant mineur, du foyer familial, comme si cette nouvelle insupportable les dégageait de leurs responsabilités de père et de mère; d'autres le séquestrent, le punissent, le menacent, en bref lui ôtent leur confiance et leur affection en un moment où il en aurait sans doute le plus besoin. Ces attitudes de bannissement, réel ou symbolique, s'expliquent partiellement par la honte que tous les parents éprouvent plus ou moins, devant les premières manifestations de la vie sexuelle de leurs enfants, quelle que forme qu'elles prennent. Mais si de surcroît l'émancipation sexuelle se fait en dehors des normes reçues par le milieu social, cette honte est renforcée par la crainte de la réprobation sociale qui risque d'entacher la sacro-sainte dignité familiale. Le rejet du fils ou de la fille coupable — « tu n'es plus notre enfant, nous ne te reconnaissons plus, va-t-en » — traduit moins, en effet, une condamnation morale clairement perçue, même si elle est le prétexte invoqué, qu'un sentiment de honte à l'égard des tiers, c'est-à-dire de ce qui se trouve à l'extérieur du clan familial : l'enfant est membre de la famille et à ce titre l'opprobre collective qu'il encourt retombe sur les autres membres; la première réaction est donc de se séparer de ce membre scandaleux. À cet égard, l'homosexualité n'est qu'une des situations parmi d'autres qui peuvent perturber et affoler la ruche familiale : la jeune fille de bonne famille qui s'avise de pratiquer l'amour en dehors du cadre matrimonial et qui vient annoncer une naissance peu désirée, risque d'être traitée avec plus de dureté encore et plus d'hostilité que son frère qui s'est égaré dans les jardins d'*Arcadie*.

La famille réagit vite et brutalement mais elle sait oublier et pardonner. On a vu de belles ententes succéder aux crises les plus graves. Si le fils sait être discret, si surtout par ses études, son travail, il annonce une vie réussie et res-

pectable, il n'est guère de malédictions qui ne le cèdent un jour au besoin naturel d'affection. Un *modus-vivendi* s'établit : on ne parlera pas de ces choses, on fera comme si elles n'existaient pas, et d'un commun accord, la conspiration du silence écartera du secret familial les curiosités indiscrettes des voisins ou des lointains cousins. Certaines mères, secrètement, se réjouiront de ce que jamais aucune fille ne viendra leur enlever un fils trop aimé. Comme la surface des eaux se calme après la tempête, la famille retrouve sa paix apparente faite des mille malentendus quotidiens cimentés par une affection commune.

Une autre attitude des parents consiste à vouloir changer ou « guérir » leurs fils homosexuel : ils le traînent chez le prêtre pour qu'il lui fasse la leçon ou chez le médecin pour lui faire subir un « traitement ». D'autres encore, selon les milieux sociaux, l'incite à aller « chez les filles » ou lui dépêche insidieusement quelque belle domestique complaisante chargée de lui apprendre « la vie » et de le remettre sur la bonne voie. Mais ces démarches dénotent le même refus de voir les choses en face : au lieu de chasser l'enfant hors du foyer, il s'agit cette fois d'exorciser son démon, comme si ses goûts « anormaux » étaient un accident passager et si le recours à quelque recette, scientifique ou autre, pouvait l'en libérer. Ce n'est plus l'enfant qui a tort mais le mauvais sort qui le frappe; de coupable il devient victime. Ce déplacement de culpabilité de sujet à la cause supposée est sans doute un progrès puisque l'enfant n'est plus dépossédé de l'affection à laquelle il a droit et dont il a besoin, mais c'est un progrès *vain* en ce sens qu'on prétend le traiter de *l'extérieur*, comme s'il était le terrain neutre sur lequel s'affronteraient des forces opposées — les bonnes et les mauvaises, les normales et les anormales — mais auxquelles il demeurerait étranger. On veut encore ignorer que les goûts homosexuels qu'il manifeste, s'ils ne constituent pas une « nature » à proprement parler, sont à tout le moins la réponse toute personnelle qu'il apporte à des problèmes qui sont les siens. Ce choix, lorsqu'il est connu, est déjà le plus souvent irréversible; si quelque chose peut encore changer ou évoluer, ce n'est pas le lieu ici d'en décider, mais ce qui est certain c'est que tout changement, toute évolution ne peuvent avoir leur source qu'au cœur même de la personnalité du sujet.

Combien de parents comprennent-ils, devant leur fils homosexuel, que la seule chose à faire est de l'accepter tel

qu'il est et de l'aider à vivre et à être heureux ? Mais il faudrait d'abord qu'ils soient convaincus qu'il n'y a là ni honte ni malédiction.

### LA VIE PROFESSIONNELLE.

En principe l'homosexualité, en tant qu'elle concerne la vie *privée* de l'individu, ne peut être invoquée pour refuser l'embauche ou pour renvoyer quelqu'un de son travail. Ce serait là un abus contre lequel on pourrait se pourvoir. C'est seulement lorsque l'homosexualité a été l'occasion d'une condamnation pénale qu'elle peut être évoquée officiellement et encore n'est-ce pas, du moins en théorie, le fait d'être homosexuel qui entre en ligne de compte, mais seulement celui d'avoir été puni par les tribunaux, pour outrage public à la pudeur par exemple ou tout autre chose. C'est ainsi qu'un fonctionnaire de l'Etat qui vient de subir une condamnation pour fait d'homosexualité peut, selon la gravité du délit et sur proposition de la commission de discipline compétente, être muté d'office, se voir interdire certaines fonctions (celle d'enseignant par exemple), ou être révoqué. Il en va de même dans le secteur privé : un employeur est fondé à réclamer un extrait du casier judiciaire de celui qu'il se propose d'embaucher et à en tenir compte si bon lui semble. Mais dans l'un et l'autre cas c'est la notion de pénalité qui entre en ligne de compte et non celle d'homosexualité, et surtout on en réfère aux décisions de la justice et d'elle seule, pour décider de l'honorabilité ou de la non honorabilité de tel ou tel citoyen.

Mais c'est là une position théorique qui n'est malheureusement pas toujours respectée dans les faits, tant s'en faut. Bien souvent le tribunal incertain et partial de l'opinion se substitue à celui de la justice. L'Etat lui-même donne l'exemple lorsqu'il ordonne d'effectuer une enquête sur les opinions et la façon de vivre de ceux qu'il se propose d'engager à son service, enquête qui consiste, dans la plupart des cas, à interroger, de façon plus ou moins discrète, la concierge et les voisins. Et quel employeur du secteur privé ne cherche à se renseigner ou n'est sensible aux bruits qui courent sur tel ou tel ?

Au nombre des ragots ainsi recueillis qui font ou défont une réputation et dont dépendent l'obtention d'un emploi

ou d'une promotion, ou au contraire sa perte ou son refus, figure en bonne place, aux côtés de l'appartenance syndicale et politique, l'homosexualité. Toutefois l'impact de la présomption d'homosexualité n'est pas le même suivant les niveaux sociaux, les types d'entreprises et les fonctions exercées. Au manoeuvre et à l'ouvrier de la grande industrie on demande docilité et productivité mais on se soucie bien peu de sa vie sexuelle. Au contraire on sera très attentif aux bonnes mœurs des employés dans les petites entreprises de type paternaliste ou pour les emplois qui nécessitent de nombreux contacts avec la clientèle : un scandale pourrait faire tort à l'entreprise. Les carrières artistiques sont réputées, peut-être à l'excès, pour admettre avec plus de tolérance certaines formes d'hétérodoxie sexuelle. Les fonctions d'autorité, en revanche, sont très strictement surveillées : armée, magistrature, hauts fonctionnaires, etc...

Mais ce qui caractérise avant tout le contrôle étroit, et parfois les injustices, que subissent les homosexuels dans leur vie professionnelle, c'en est le caractère officieux et non avoué. Rien n'est dit officiellement, ni ne figure au dossier — du moins tant qu'un scandale public ou une affaire en justice n'interviennent pas —, le plus souvent aucune remarque, aucune allusion ne sont faites à l'intéressé qui parfois ignore les soupçons dont il est l'objet, et cependant la nouvelle circule tout au long des échelons de la hiérarchie ou d'une entreprise à l'autre au moment d'un changement d'emploi. Les résultats visibles de cette surveillance ne sont pas nécessairement spectaculaires : si le licenciement n'intervient pas — et s'il intervient on le justifiera par d'autres motifs — subsistent toujours la suspicion, la méfiance, une certaine réticence à accorder l'avancement mérité ou des fonctions de plus ample responsabilité. A cet égard il existe une différence entre le secteur privé et le secteur public et para-public : dans le premier il est relativement facile de mettre un terme à un contrat d'embauche, à l'occasion d'une compression de personnel par exemple; dans le second les garanties de l'emploi sont telles que seule une affaire grave peut entraîner la révocation; les brimades n'en subsistent pas moins au niveau des mutations et des promotions.

On pourrait citer de nombreux exemples où le seul fait d'être présumé homosexuel, sans qu'il y ait eu la moindre affaire pénale, a eu des répercussions sur le plan professionnel :

Tel cadre se voit remercié à quarante-cinq ans après vingt ans de services dans une grande société américaine de portée internationale. Pendant plus d'un an il cherche vainement un travail similaire auprès des sociétés concurrentes. Un hasard permet de découvrir que son ancien employeur dont il se recommandait, révélait systématiquement son homosexualité aux maisons qu'il sollicitait.

Un ambassadeur écrit dans une lettre privée à l'un de ses amis, chef de service au Ministère : « Un tel est homosexuel. Il ne peut pas rester dans le poste qu'il occupe actuellement. » Quelques mois plus tard la mutation intervient sans que rien ne figure au dossier, sans même que l'intéressé ait le moindre soupçon de ce qui s'est passé.

Un haut fonctionnaire est aux prises au téléphone avec le Directeur de cabinet d'un Ministre qui le presse de nommer un protégé à un poste important. De guerre lasse le haut fonctionnaire répond : « Ce n'est pas possible, il est homosexuel. » L'intervenant bat aussitôt en retraite.

Un Arcadien raconte : « Directeur général d'une grande administration privée depuis une douzaine d'années, j'engageai, par pure charité, un collaborateur hétérosexuel qui, touché par la poliomyélite, était fortement handicapé. Malheureusement son état de santé et l'obligation où il était de s'absenter fréquemment pour ses soins étaient incompatibles avec les nécessités du service. Force fut de le licencier, ce qu'on fit en lui remettant une très substantielle indemnité aux termes d'une convention collective particulièrement libérale.

« Il en fut ulcéré et décida de se venger en allant voir les plus importants membres de mon conseil d'administration pour leur signaler mon homosexualité dont il avait eu connaissance par l'indiscrétion d'un tiers.

« Au terme d'une longue enquête — au cours de laquelle tous mes chefs de service furent interrogés sur mon comportement à tous les points de vue — le conseil décida à une faible majorité que je continuerai à exercer mes fonctions. J'évitai ainsi le licenciement mais j'étais brisé moralement. Dès que j'en trouvai l'occasion, je décidai de me retirer, ne concevant pas la collaboration sans l'estime et la confiance. »

A ces exemples on pourrait certes en opposer d'autres, connus ou moins connus, où des homosexuels non seulement n'ont pas eu à souffrir de leur homosexualité dans

leur vie professionnelle, mais encore sont parvenus aux plus hauts emplois de leur profession : magistrats, préfets, directeurs de Ministère, officiers supérieurs, etc... Mais ces cas heureux n'infirmant pas pour autant les cas les plus malheureux. L'attitude de notre société à l'égard de l'homosexualité est à ce point incohérente que le meilleur et le pire peuvent s'y côtoyer. Du moins peut-on tenter d'analyser dans quelles conditions de telles réussites ont pu avoir lieu en dépit de l'homosexualité de leurs protagonistes.

Il faut d'abord se persuader d'une chose, c'est que la société reproche beaucoup moins à quelqu'un d'être homosexuel que de le laisser paraître. Tel haut personnage pourra avoir une vie secrète et dissolue, fréquenter des endroits dangereux, se commettre avec des gens qui ne sont pas de sa condition, à condition qu'il respecte les règles d'une stricte clandestinité, qu'il ne se fasse pas prendre ou tout au moins qu'il sache se tirer d'affaire sans éclats en cas d'« accident », et surtout qu'il affiche officiellement une vie irréprochable, qu'il soit marié, ou, s'il persiste à demeurer célibataire — ce qui n'est pas conseillé —, que ce soit sous les espèces apparentes de la plus stricte vertu. En revanche, s'il s'avisait non pas même de s'avouer ouvertement homosexuel, mais seulement de vivre, de partager sa vie avec son ami sans trop se cacher, alors c'en serait fini pour lui. La société est tolérante pour les vices et les faiblesses, à condition qu'ils demeurent cachés : on peut les connaître, à condition qu'on puisse feindre les ignorer. Ce qu'on ne voit pas ou ce qu'on peut démentir sans trop de difficulté n'existe pas, donc finalement peut exister, mais sous le manteau. Il faut ajouter à cela qu'à partir d'un certain degré la possession de l'argent, du pouvoir ou de la notoriété confère une sorte d'invulnérabilité. Il y a un niveau dans la société où l'homosexuel est plus « protégé » que « menacé », car le corps social pâtirait trop d'un scandale. Si d'aventure notre personnage se mettait dans un mauvais pas l'affaire serait vite étouffée et il n'y paraîtrait rien. Lui-même n'aurait point trop à en souffrir, sinon quelques discrètes mises en garde ou invitations à faire plus attention, tant il est vrai que la solidarité de caste, comme pour la famille, l'emporte sur les lois collectives.

Mais l'hypocrisie et la dissimulation ne suffisent pas à expliquer la réussite. Il y faut aussi la compétence profes-

sionnelle. Et il est vrai qu'il sera toléré ou pardonné beaucoup plus à celui qui par son travail et ses qualités a su s'imposer et acquérir une autorité indiscutée. A cet égard l'homosexualité peut apparaître paradoxalement, comme un facteur positif. Se sachant vulnérable et menacé, l'homosexuel a souvent à cœur de se montrer irréprochable dans son travail; désireux de conquérir une estime qui lui est contestée, il s'y emploie par plus de perfection et d'assiduité; privé souvent d'une vie affective accomplie, il trouve la compensation dans la plus grande générosité qu'il accorde à sa profession.

Il convient enfin d'évoquer ce qui, aux yeux de certains, constituerait une chance supplémentaire en faveur des homosexuels, à savoir, la solidarité supposée qui existerait entre eux, les appuis et les protections qu'ils s'accorderaient les uns aux autres. En fait, cela relève plus de la légende que de la réalité. Certes l'homosexualité favorise un certain brassage social et grâce à elle, des êtres se connaissent qui ne se seraient jamais rencontrés autrement. Mais ces contacts ont rarement lieu au sein d'une même profession. Les collègues d'une même entreprise, même s'ils se « devinent », familiarisent rarement, à plus forte raison si des rapports de hiérarchie interviennent. Quant à favoriser l'embauche de tel ou tel, cela peut présenter des inconvénients si le nouveau venu se révèle peu discret, et bien peu finalement s'y risquent. L'égoïsme, la crainte, le « devoir » de dissimuler l'emportent souvent sur la solidarité. Pour ce qui est enfin des promesses alléchantes que certains n'hésitent pas à faire aux jeunes en faisant miroiter de prétendues relations, elles ressortissent plus à une technique de séduction qu'à un véritable désir d'aider. Le monde homosexuel présente parfois des raccourcis étonnants et des complicités amicales s'y nouent entre grands et petits, riches et pauvres, puissants et faibles, mais cette « république » n'est ni un syndicat, ni une franc-maçonnerie, en tout cas, elle n'a que peu de points d'attache avec l'univers professionnel.

### LES HOMOSEXUELS ET LA JUSTICE.

Toute société se protège par des lois contre les dérèglements qui peuvent résulter de la vie sexuelle et qui mettent en danger l'ordre et les « bonnes mœurs ». Il n'y a rien en cela que de normal et nous n'aurons pas la naïveté de nous

en étonner ou d'aspirer à un autre ordre, aussi imaginaire que vain, où régnerait une liberté sexuelle absolue, échappant entièrement au contrôle des lois. Si un homosexuel commet une infraction, il est normal qu'il en subisse les conséquences aussi bien qu'un hétérosexuel d'ailleurs. Il n'y a pas lieu non plus de se plaindre de la façon dont les magistrats français appliquent la loi : tous ont le souci de l'humain, du vrai, du juste, du possible ; beaucoup déjà connaissent les difficultés et les faiblesses auxquelles sont exposés certains homosexuels et essaient d'en tenir compte dans leur jugement. Mais est-il certain que la loi française, telle qu'elle est inscrite dans le code, soit équitable et qu'elle corresponde à une juste appréciation des choses ?

Jusqu'en 1940, le fait d'avoir des rapports sexuels avec un partenaire du même sexe ne constituait pas en soi une infraction. Seules les circonstances — outrages public à la pudeur, viol, rapport avec un mineur, etc... — étaient répréhensibles. Il en résultait que la loi était égale pour tous : hétérosexuels et homosexuels.

Il n'en est plus de même depuis l'ordonnance du 8 février 1945 qui a ajouté un alinéa à l'article 331 du code pénal (alinéa lui-même repris d'une première version édictée pendant la guerre sous le gouvernement du Maréchal Pétain). Aux termes de cet article est désormais passible de la loi « quiconque aura commis un acte impudique ou contre nature avec un individu de son sexe, mineur de vingt et un ans ». Rappelons que la loi permet les relations hétérosexuelles à partir de dix-huit ans. Cette discrimination entre rapports homosexuels et rapports hétérosexuels n'est fondée sur rien en un temps où les jeunes conquièrent leur indépendance sexuelle de plus en plus tôt et alors que la loi les considère responsables pénalement à partir de dix-huit ans. On assiste à ce paradoxe que des majeurs de dix-huit ans peuvent voir des films ou lire des ouvrages évoquant ouvertement l'homosexualité (tous les films autorisés et tous les livres en vente peuvent être vus ou acquis, aux termes de la loi, à partir de dix-huit ans), mais qu'ils sont susceptibles de poursuites s'ils ont des rapports de cette nature avant vingt et un ans ! Ajoutons que cet article constitue une terrible arme de chantage chez les jeunes délinquants, prostitués ou sans travail. Il faut reconnaître cependant que la police et la justice ont reconnu ce danger et qu'elles se montrent sans pitié pour les maîtres-chanteurs qui leur sont signalés. Encore faut-il

que les homosexuels qui en sont les victimes sachent se défendre, c'est-à-dire qu'ils aient le courage de porter plainte.

En novembre 1960, à la suite de l'adoption par l'assemblée de l'amendement Mirguet classant l'homosexualité au nombre des fléaux sociaux, à côté de la tuberculose, de l'alcoolisme et de la prostitution, parut l'ordonnance stipulant que dorénavant l'outrage public à la pudeur (article 330 du code pénal), *lorsqu'il a lieu entre personnes du même sexe*, serait spécialement notifié comme tel et que les peines seraient doublées. C'était là introduire dans la loi, et cette fois sans aucun prétexte que de viser l'homosexualité en tant que telle, une nouvelle discrimination entre homosexuels et hétérosexuels. On ne peut que s'élever contre un tel état de fait.

Nous ne récusons pas la nécessité de la loi mais qu'à tout le moins, elle soit la même pour tous ! Au nom de quoi peut-on décréter que l'outrage à la pudeur est plus grave s'il s'agit de partenaires de même sexe ? sinon d'après une condamnation implicite de l'homosexualité elle-même. Il est paradoxal et navrant de constater que la France qui avait fait preuve, en la matière, depuis la parution du code civil en 1810, d'un libéralisme précurseur, ait introduit dans ses lois en 1960 en dépit des révélations de la science, une condamnation de type rétrograde et obscurantiste au moment même où ses voisins européens révisaient leur propre code dans le sens d'une plus grande équité.

#### HOMOPHILE ET RELIGION.

C'est là une situation conflictuelle qui ne concerne qu'une fraction des homosexuels et seuls ceux qui vivent ces problèmes de l'intérieur peuvent les évoquer. Nous nous contentons donc de donner la parole à deux d'entre eux, tous deux catholiques :

##### Témoignage n° 1.

« L'attitude d'un certain nombre de prêtres confesseurs considérant l'homosexualité comme une abomination et excluant le pardon est trop connue pour qu'on s'y attarde. Parfois ils allaient jusqu'à refuser l'absolution si l'on ne promettait pas de quitter son ami. Catholique pratiquant je connus de ce fait de longues tortures morales. Il faut

reconnaître toutefois que de tels prêtres sont désormais de moins en moins nombreux. L'ouvrage de l'abbé Marc Oraison — Une morale pour notre temps — est sans doute pour beaucoup dans la révision de leurs jugements. »

(Robert Amar).

#### Témoignage n° 2.

« James Kavanaugh, dans son livre Non à la vieille Eglise où il relate son expérience de prêtre, pasteur d'âmes, s'exclame avec amertume et impuissance : « Je dois me détourner de l'homosexuel, ou exiger de lui une promesse que je le sais incapable de me donner » (p. 30). Je crois que cette courte phrase résume d'une façon claire l'attitude d'un prêtre devant l'homosexuel. Dans le meilleur des cas il pourra lui accorder sa sympathie, son amitié même, mais non une solution parce que la doctrine de l'église n'a pas de solution à ce problème, sinon celle donnée par saint Paul aux Corinthiens pour toute question sexuelle : « De ces choses-là ne parlez même pas. »

« L'homosexuel, aux yeux de l'Eglise, peut être ou ne pas être en occasion « proche de péché » selon qu'il vit en liaison ou pas. S'il vit en liaison, il est considéré comme un pécheur public, donc séparé des sacrements, comme le sont les divorcés qui se remarient. S'il vit seul, sans ami, il peut recevoir les sacrements à condition de faire la promesse, impossible à tenir dans la pratique, de ne pas récidiver dans ses habitudes.

« Aujourd'hui la liaison homosexuelle est encouragée par certains théologiens, non pas pour elle-même, puisqu'elle est considérée comme un péché, mais comme un moindre mal, pour éviter la prosmicité sexuelle dans laquelle vivent beaucoup d'homosexuels. Les théologiens les plus avancés comme l'abbé Oraison en France, ou les Hollandais, persistent à considérer les rapports homosexuels dans une liaison comme un péché.

« Le clergé témoigne généralement d'une grande ignorance à ce sujet. Il ne faut pas oublier l'insuffisance de la formation psychologique dans les séminaires : jusqu'à ces dernières années, le séminariste qui en cachette étudiait Freud était considéré au moins comme un original dangereux.

« Le prêtre, serviteur d'une doctrine, soumis à une discipline d'obéissance, ne peut, comme dit Kavanaugh, « reconsidérer l'homosexualité et se demander si la position morale traditionnelle est réaliste et saine » (p. 61). »

(Antoine d'Arc).

#### L'UNIVERSITE ET LES ETUDIANTS.

L'université française est en pleine mutation; les étudiants, depuis quelques années, donnent l'exemple de la contestation. On pourrait penser que là au moins se manifeste à l'égard de l'homosexualité une attitude nouvelle. Or les déclarations tonitruantes des minorités agissantes ne semblent pas avoir changé grand-chose. Des trois témoignages, assez contradictoires (et par là, révélateurs de la diversité des situations et des attitudes) que nous citons ci-dessous, le premier émane d'un professeur exerçant en province, les deux autres de deux étudiants de la Faculté des Lettres de Paris, Centre Censier.

#### Témoignage n° 1.

« Il ne faut pas se faire trop d'illusions sur la mentalité des étudiants. Les changements sont d'une lenteur extrême; les plus révolutionnaires politiquement ne sont pas toujours les plus ouverts à la tolérance sexuelle.

« D'une façon générale on aborde le sujet avec des sourires et des sous-entendus équivoques. Si l'on est homophile soi-même, on évite soigneusement tout ce qui pourrait le laisser deviner. Il est très rare que deux étudiants homophiles découvrent réciproquement leur homophilie dans le cadre de leur vie quotidienne à l'université. Presque toujours quand ils finissent par se connaître comme tels c'est grâce aux lieux de rencontre spécialisés : soit qu'un beau jour ils s'y trouvent nez à nez, soit qu'ils aient fait tous deux au cours de leurs recherches, la même connaissance qui, ensuite, les a mis en rapport.

« Ce fait prouve assez que l'ouverture n'est pas faite et que dans l'ensemble la situation n'a pas beaucoup évolué depuis dix ou quinze ans. L'idée d'une association d'étudiants homophiles agissant ouvertement n'est pas encore réalisable. On a tout au plus un ou deux très petits groupes de quatre, cinq ou six membres qui d'ailleurs sont orientés

vers « l'extérieur », vers le milieu homosexuel non étudiant beaucoup plus que vers l'université.

« Pour ce qui est des professeurs, j'ignore si deux professeurs homophiles se sont jamais reconnus comme tels dans le cadre de leur relations professionnelles. Là encore le black-out est à peu près complet. Les relations entre homophiles ne s'accomplissent que par l'intermédiaire du milieu homosexuel extérieur. Elles ne sont d'ailleurs pas toujours souhaitées. Tel collègue, plus ou moins connu comme homosexuel, est évité plutôt que recherché par tel autre qui lui ressemble!

« Dans le cas, qui se présente parfois, de deux collègues homophiles qui s'ignorent comme tels mais qui sympathisent, les difficultés, les hésitations, etc..., me paraissent nettement plus grandes que s'il s'agissait d'établir des relations homophiles avec une personne d'un milieu différent. La difficulté de s'avouer et les craintes sont plus grandes. Preuve que là non plus, sécurité, tolérance, attitudes permissives ne sont pas encore de règle.

« On en est en gros à une première étape sur la voie de la libéralisation, elle consiste en ce qu'on ne rencontre pratiquement plus d'hostilité ouvertement affirmée. Mais pour passer de cette attitude d'abstention prudente à une acceptation franche et positive, il reste encore un long chemin à parcourir. »

(Maurice Bercy).

#### Témoignage n° 2.

« Je vous dirais ma déception et mon indignation devant la légèreté et l'incompétence avec laquelle sont traités les problèmes homosexuels dans certains secteurs de l'université, qui par leur vocation se devraient d'être ou contraire sérieux.

« L'année dernière, j'ai préparé mon certificat de psychologie pathologique. Pour expliquer les perversions il est venu à Censier, un psychiatre. En une heure il nous a exposé toutes les perversions, ou plutôt il les a énumérées. L'homosexualité était présentée comme une déviation de l'objet normal de la sexualité; pas un mot sur son étiologie; pas le moindre approfondissement de la question. L'image du travesti y a été présentée comme une image presque normale de l'homosexuel. Le plus décourageant fut encore la réaction des étudiants qui ont ri et fait de l'esprit.

La chose est grave si on considère que ces jeunes sont de futurs psychologues. »

(Antoine d'Arc).

#### Témoignage n° 3.

« Censier », les journaux l'ont assez dit, ce sont les gauchistes à longue crinière, les bagarres avec les forces de l'ordre, les carreaux cassés, bref le côté spectaculaire. L'endroit où l'on prêche la bonne parole révolutionnaire, où l'on vend des petits journaux rouges et où l'on s'empiffre, en guise de frites, de grands slogans : c'est ça qui intéresse les honnêtes gens. Qu'on les interroge dans la rue ! A les entendre, nous sommes tous des désaxés, qui cassent tout, mettent la pagaille et qu'on devrait expédier à l'usine ou à la guerre pour les calmer un peu. Certes, il y a des gauchistes et quelques frictions mais ce n'est qu'une minorité et ce n'est pas l'essentiel. D'autant que ces révolutionnaires en mal de révolution sont en réalité bien « sages », d'une certaine façon. La liberté sexuelle, l'amour libre..., tout cela forme leur intéressante devanture, mais l'on s'aperçoit vite que derrière le vernis du parfait militant se cache une morale lamentablement traditionnelle. Curieusement, certains pratiquent l'intolérance et semblent plus attachés à leurs principes qu'à la révolution. Laid, même pas exotiques ils semblent bien s'ennuyer entre deux meetings ou autres réjouissances et bien ennuyés de nous voir. Peut être s'apercevront-ils un jour que la révolution sexuelle c'est nous qui la faisons sans parler, simplement, naturellement. « Nous » ce sont les autres, c'est-à-dire 95 % des étudiants.

« Tout climat de brimade ou de persécution, en ce qui concerne l'homosexualité, a disparu de l'enceinte de la Faculté des Lettres. La liberté d'expression est à la mode et je serais bien le dernier à m'en plaindre : si vous aimez les garçons vous pouvez le dire sans crainte du scandale et sans mise à l'index; cela fait partie de ces choses dont on parle, qui intéressent, même si, parfois, les discussions sont difficiles (mais les hétérosexuels font preuve de bonne volonté!). Cela ne veut pas dire pour autant que Censier soit un lieu de plaisir; l'amour, on peut en parler, mais on ne le fait qu'à l'extérieur quels que soient les goûts de chacun.

« Mes amis et moi-même avons été frappés par l'extrême tolérance, pour ne pas dire la complicité, de l'élément fémi-

nin par ailleurs largement majoritaire. Si vous êtes définitivement réfractaire à la présence féminine mieux vaut pour vous changer de faculté car vous risquez d'être le seul garçon dans votre groupe de travail. Si, armé de courage, vous persistez dans votre intention de « faire des Lettres », il ne vous reste plus qu'à mettre vos compagnes au courant de vos goûts. Vous y gagnerez d'abord la tranquillité et ce n'est pas peu — mais vous assisterez aussi à une métamorphose bien agréable : de séductrices avortées ces petites chéries deviendront vos amies. Elles nous aiment beaucoup, car n'ayant rien à craindre de nous, elles goûtent les mille et un délices de la sécurité. Avoir des amis homosexuels les passionne. Elles vont jusqu'à nous présenter leurs amis pour que nous les jugions, elles iraient jusqu'à nous les céder car elles sont prêtes à tout. Elles sont libérales soit par snobisme, soit sincèrement et si l'on songe que ce sont elles qui enseigneront les lettres dans quelques années il y a de quoi se réjouir.

« En bref l'atmosphère est à la liberté et c'est bien réconfortant. Il arrive de voir des garçons en train de se manifester leur tendresse ou en position d'attente très explicite sans que cela provoque des lazzi ni même de l'étonnement. »

(Daniel Landerroy).

## LA VIE EN PROVINCE.

En principe, les problèmes qui se posent aux homophiles de province ne sont pas de nature différente de ceux que connaissent les homophiles parisiens. Mais dans les petites villes l'hostilité et la pression collective peuvent atteindre un tel paroxysme que tout y devient différent, plus triste, plus grave, plus dramatique. Nous avons tenu à livrer ici dans son intégralité le récit d'un Arcadien qui après avoir vécu à Paris et y avoir connu une certaine liberté, a dû, pour son travail, vivre deux ans en province. Il y montre excellemment comment tout s'avilit, comment le meilleur tourne au pire lorsque la dictature de l'opinion pèse de tout son poids. Ce qu'il dit de C... est valable, croyons-nous, pour beaucoup d'autres villes semblables, que se soient B..., A..., ou P...

« C... à 100 kilomètres de Paris, est une petite ville de 50 000 habitants, repliée sur sa vie provinciale. Ville bour-

geoise. Il y a bien quelques faubourgs ouvriers. Un groupe de portugais dans leurs baraquements en planches, dans la boue. Passées dix heures du soir, chacun est enfermé chez soi, seules quelques silhouettes inquiétantes, évidemment, dans les rues mal éclairées. Chacun espionne l'autre pour se désennuyer. Tout le monde se connaît. Et les cloches sonnent le dimanche.

« Nous sommes en 1968.

« Un jeune homme de dix-neuf ans, issu de la petite bourgeoisie. Il a passé son baccalauréat. Il gratte du papier dans une administration. Presque rien à faire. Il lit des romans au bureau, plaisante avec les dactylos, a des rapports assez grinçants avec ses supérieurs. Il s'ennuie. Il songe à reprendre les études. Du droit. Il habite chez ses parents.

« Dix-neuf ans, une occupation sans intérêt dans une petite ville bourgeoise où tout le monde se connaît, la maison, le désir d'autre chose et... l'homophilie parfois.

« Peu importe le pourquoi, voyons le comment.

« Le garçon n'a guère connu que des aventures furtives, filles ou garçons, mais n'éprouvant que du dégoût dans l'un et l'autre cas. Il vit donc seul et retrouve chaque soir dans le même café le même groupe où l'on parle d'un tel qui couche avec une telle ou un tel avec des airs d'amoralisme. Il parle, il a l'air d'être là, mais son regard se perd dans la salle. Il sait que Jean est homophile — Jean qui fait bande à part dans un autre coin du même bar, avec François, un autre homophile. Et il les regarde avec une intense curiosité, avec envie même. « On voudrait, on ne peut pas », comme dit la chanson « La civilisation ne le permet pas ».

« Et pourtant : Le soir vint où Jean et notre héros se trouvèrent seuls face à face, où ils s'attardèrent dans une longue conversation, où ils se promenèrent dans la nuit le long de la rivière aux vieux ponts... Et notre garçon, ce soir-là, ne connut nul dégoût.

« S'agissait-il de l'aventure d'un soir ou du début de quelque chose d'autre? Le garçon connaissait la panique. Il était bien évident qu'il se trouvait, corps et esprit, fort bien avec Jean. Vivre avec une fille ou un garçon n'avait, en soi, aucune importance, pour lui personnellement : peu importait le sexe, seul le sentiment comptait. Oui, mais l'avenir, tout ce futur, quelle angoisse! Et puis, surtout,

comment dans C...? Il ne pouvait pas réfléchir, il ne voulait employer aucun mot, il voulait seulement revoir Jean le plus vite possible.

« Ils se revirent donc. Le « je ne sais quoi » se confirma. Et ce fut une semaine à Eden. Notre héros avait oublié C... Jean venait le chercher à la sortie du bureau. On les voyait prendre ensemble des verres... Une semaine... et notre héros se souvint qu'il habitait C...

« Rien ne devait changer dans ses habitudes. La cérémonie du café le soir avec le groupe serait scrupuleusement respectée. Il laisserait sa voiture sur la grande place et de là se rendrait à pied chez Jean; il ne fallait pas qu'on vît sa voiture en stationnement trop souvent devant la porte de ce dernier, tout le monde connaissait le numéro d'immatriculation et il serait vite repéré. Jean ne viendrait plus le chercher au bureau mais on se donnerait rendez-vous dans un petit café discret où personne de leur connaissance ne se rendait habituellement. Si l'on établissait bien l'emploi du temps de la journée, on se rendait compte qu'on ne pouvait se voir finalement qu'entre midi et deux heures en toute sûreté, entre sept heures et sept heures et demi au café discret, puis après minuit, si personne dans le groupe n'avait la sottise idée de terminer la soirée chez lui, auquel cas il ne pourrait refuser qu'une fois sur deux ou trois.

« Toutes ces précautions prises, l'angoisse du jeune homme ne cessa cependant pas de monter. Sa semaine d'oubli avait fait des ravages.

— « Tiens, je t'ai vu avec Jean, qu'est-ce qu'il devient celui-là? »

« On avait dû sentir quelque chose, comprendre je ne sais quoi. Il avait cru distinguer un certain ton où perçait l'ironie chez un tel, une telle lui souriait étrangement. Il ne fallait surtout pas que François fût mis au courant de quoi que ce soit; ce bavard irait raconter n'importe où. Il fallait fermer les volets dès qu'il était chez Jean. Il y avait eu une visite une fois alors qu'il était là : cavalcade, le placard. Il n'avait aucune raison de se trouver là; ses rapports avec Jean n'avaient jamais été intimes, tout le monde le savait. Et Jean était homophile, tout le monde le savait. Le pot aux roses, tout le monde allait le découvrir. Sa famille ! Il serait classé, étiqueté, daubé, plus moyen de s'arracher au personnage grotesque qu'on le forcerait à endosser...

« Homophilie en province ! Vingt fois dans la soirée le garçon tendait l'oreille, cherchait le coin où il pourrait se dissimuler si quelqu'un survenait, vingt fois il laissait une phrase ou une caresse en suspens parce qu'une voiture s'arrêtait au bas de l'immeuble...

« Et l'Amour ? L'Amour dans ces tracasseries ? Notre héros n'était plus qu'angoissé. Il était coupable. Toute la ville l'accusait. Toute la ville le pourchassait. Un névropathe ? Non. Un homophile découvrant l'amour en province.

« La liaison dura deux mois. Ils se séparèrent épuisés, avilis, leur vie commune avait été un enfer. Il restait le seul souvenir de leur première semaine... quand C... n'existait plus.

« Et la vie de Jean ? Celle de François ? dans cette petite ville.

« Jean avait vingt-huit ans. Il avait vécu librement son homophilie à Paris. Il était homophile comme on est boulangier : une série de hasards, une propension naturelle, une pratique sereine. Intellectuel parmi des intellectuels, nul ne s'en choquait. Lorsqu'il arriva à C... il n'imagina pas un seul instant qu'il dût modifier quoi que ce fût dans son comportement. Jean était un garçon à parler sans gêne de son homophilie, comme d'une manière d'être universellement reçue.

« Il n'avait pas d'ami. Son premier problème fut donc d'essayer de s'en trouver un à C... Comment ? Promenades le soir dans les rues, promenades décevantes quarante-neuf fois sur cinquante. Promenades dangereuses : les piétons d'après dix heures le soir nourrissant des pensées louches. Et la police rôde. Il devait se considérer comme un suspect, traqué par la police à droite, les assassins et les voleurs à gauche. Ses goûts l'isolaient totalement, alors que toute la ville en procession se rendait au cinéma voir « Théorème » et s'appréciait dans la largeur de ses vues.

« Qu'en était-il avec ses connaissances à qui, en toute naïveté, il avait avoué son genre de vie ? Les premiers temps il s'attirait la sympathie et la compréhension condescendante de ses interlocuteurs. Puis on se choquait de son obstination à être homophile. Cela va bien une fois en passant. Mais quoi ? toujours ? Il y avait du vice, de la maladie là-dedans. L'hostilité, sournoise, apparaissait. On le guettait du coin de l'œil, tout regard qu'il portait sur un garçon entraînait des sourires ironiques, dédaigneux, le

*coup de coude du voisin. Il était le sujet de conversation de toutes les tables dès qu'il entra dans un café. Les visages curieux, ironiques, hostiles se tournaient immédiatement vers lui puis replongeaient dans les verres de liqueur. Il était à la fois le pestiféré et le saltimbanque dont on attend le numéro.*

*« Que devint Jean dans ce milieu? Il répondit tout d'abord par le mépris à ces tracasseries. Il s'amusait à mystifier ses interlocuteurs en laissant deviner une vie passionnée, sombre, maudite et divine. Tout le monde avalait le cliché qu'il proposait. Il arriva même qu'on l'enviât sur le plan érotique. Le jeu ne dura qu'un temps. Jean se lassa vite de n'être jugé qu'au travers de son homophilie, comme si tous ses actes, toutes ses réflexions, tous ces comportements n'étaient que l'expression de son homophilie. Il passa de la bravade à l'écoeurement. C... pesait sur lui de tout son conformisme hypocrite.*

*« Telle était donc la situation de Jean; rencontres rares et brèves, amours rendues impossibles par la ville, peu à peu enfermé dans un ghetto, et le danger autour de lui. Comment vivre? Tout devient vite absurde dans une telle existence. Tout porte à détruire la force de l'individu.*

*« Draguer dans le mépris de tous et bientôt ne plus vivre que pour draguer, telle était la situation de François. »*

(Jean-Pierre Berry).

### III. LA VIE DES HOMOSEXUELS.

La condamnation collective de l'homosexualité, l'opprobre et les dangers qui s'y rattachent, la nécessité de dissimuler, ne sont pas sans de graves conséquences pour la vie des homosexuels, aussi bien dans leur façon de se comporter à l'égard de la société que dans la manière dont ils organisent leur vie affective et sexuelle.

\*  
\*\*

Se sentir différent des autres, vivre dans la crainte d'être découvert par ses proches, porter le poids d'un secret qu'on imagine ne pouvoir partager avec personne, engendre iné-

vitement, chez le jeune homosexuel, un sentiment angoissant de solitude et de culpabilité. Les plus fragiles, ceux qui de par leur constitution sont les plus introvertis, risquent de s'enfermer dans une conscience malheureuse : la solitude douloureuse, avec pour corollaire des gestes excessifs et dangereux, manifestations violentes d'aspirations trop longtemps contenues, est leur lot.

Découvrir que d'autres partagent les mêmes goûts et connaissent les mêmes problèmes, les approcher, leur parler, se confier à eux, constitue une première libération. Cette étrange force qui fait les homosexuels se reconnaître et se rechercher entre eux, qui les voue à des errances nocturnes en quête de rencontres espérées, qui les fait se rassembler autour d'endroits convenus ou constituer des petits groupes clos, ne s'explique pas seulement par les exigences du désir physique; elle est aussi, et d'abord, une tentative pour échapper à la solitude par la recherche de leurs semblables. Corrélativement, les relations d'amitié avec les hétérosexuels, parents, amis, à force d'être vécues sous le mode de l'insincérité, en viennent à perdre tout intérêt. Que pourrai-je dire, que pourrai-je partager, qu'ai-je encore de commun avec cet ami d'enfance qui vient de se marier, dont le bonheur éclate au grand jour et qui est tout absorbé par les problèmes de l'accueil au foyer de l'enfant qui va naître? La compagnie des autres — les hétérosexuels — aussi aimés et aimants soient-ils, implique toujours un sentiment de frustration puisque l'essentiel, ou ce qui, à force d'y penser, devient l'essentiel, ne peut être dit ni partagé.

On n'a pas assez dit le besoin que les homosexuels ont de se retrouver entre eux et comment le sentiment de la différence et de la clandestinité les pousse insensiblement à constituer un milieu clos avec ses habitudes, son langage, ses modes. Il ne s'agit pas, du moins en France, d'un véritable ghetto au sens strict du terme puisque chaque membre du groupe est inséré, en ce qui le concerne, dans un milieu familial et professionnel qui lui est propre et qu'il ne consacre à la camaraderie homosexuelle qu'une partie de sa vie, le plus souvent celle vouée aux loisirs.

Mais cette partie constitue bien vite l'essentiel, celle où il est lui-même, où il peut parler librement de ce qui lui tient le plus à cœur, où il peut manifester ouvertement ses sentiments. Il faudrait plutôt parler d'un ghetto moral

puisqu'ils n'offrent aux regards des hétérosexuels qu'une série de comportements d'emprunt — politesse courtoise, intérêt forcé, discrétion — propres à ne point les faire remarquer et qu'ils réservent la manifestation de leur véritable moi à leurs semblables. Une double vie s'instaure, l'une, celle du travail et de la famille, sérieuse et volontiers « compassée », mais artificielle et vécue sinon comme complètement inauthentique, du moins comme peu satisfaisante; l'autre, celle des loisirs, secrète et détendue, dont on attend les gratifications si désirées du plaisir et du sentiment.

Cette coupure comporte, à l'évidence, des risques et des inconvénients dont le plus grave est sans doute d'entraîner une sur-valorisation des exigences sexuelles et des circonstances particulières qui entourent leur satisfaction : on en arrive à ne parler que de ça, à ne s'intéresser qu'à ça. La vie officielle du travail, et éventuellement celle de la famille, ne sont, à la limite, que des temps vides qu'il faut subir avant d'accéder à ce qui compte seul, la vie futile, légère, « folle », où les tabous sont transgressés et où règne en maître la recherche du plaisir. Un risque non moins fréquent, lié au précédent, est celui de ne voir et de ne juger le monde « extérieur » qu'à la lumière de l'éclairage homosexuel, comme si c'était là le problème unique et comme si tout devait être mesuré à cette aune là. En outre l'habitude de se fréquenter toujours entre soi, peut à la longue, et insidieusement, conduire à contracter ces tics de langage, ces manières vestimentaires, ces petits travers qui font, comme on dit, que certains « en ont terriblement l'air ». Il n'y a là rien de particulier à l'homosexualité : toute minorité close secrète ainsi ses propres particularismes qui la désignent à elle-même et aux autres et la referment toujours davantage sur elle-même. Et sans doute faut-il voir dans ces façons de parler et de se comporter, maniérées et volontiers féminisantes, qui choquent tant les hétérosexuels et desservent ainsi la cause des homosexuels, moins les manifestations d'une nature « invertie » que les signes par lesquels certains homosexuels, acceptant et renforçant la différence, parodient à l'excès, et non sans agressivité, cette nature féminine à laquelle l'opinion veut trop hâtivement les confondre. La fréquentation de ses semblables engendrent un sentiment de sécurité; l'agressivité accumulée tout au long de la vie « normale » où il fallu feindre et se contraindre, se libère au sein du groupe par

ces manifestations de dérision à l'égard de soi-même ou de provocation à l'égard des autres. C'est ainsi que naît la « folle » agressive qui s'affiche outrageusement en public. Encore faut-il bien remarquer qu'il ne s'agit jamais que d'un personnage artificiel, d'un rôle théâtral en quelque sorte, qui, sur la scène anonyme des bars ou des trottoirs, prétend imposer aux hétérosexuels l'image caricaturale, défigurée à force de grossissement, inquiétante, perturbatrice, de ce qu'ils réprouvent et redoutent : la statue du commandeur des hétérosexuels en quelque sorte!

Une autre conséquence grave du rejet des homosexuels dans un monde clandestin est le goût systématique du risque et de la transgression qui s'emparent de quelques-uns. Pour eux, accepter leur homosexualité et la satisfaire équivaut à rejeter la société et ses lois. Dans une attitude de perversion, sinon morale, du moins sociale, où le ressentiment d'être rejeté et méprisé et la volonté de nier une société qui ne veut point d'eux ont sans doute leur part, ils n'ont de cesse d'affronter les situations les plus risquées au mépris des lois et des convenances : ce sont ceux-là qui choisissent les squares, les cinémas ou autres édifices pour théâtres de leurs satisfactions. Il se trouve aussi une forme de contestation qui pour n'être pas illégale n'en comporte pas moins de risques, c'est celle qui conduit certains à rechercher leurs partenaires de préférence dans un milieu différent du leur, et principalement dans les milieux les plus marginaux : voyous, prostitués, etc... D'une façon générale transgresser les tabous, faire ce que la société réprouve, imaginer et réaliser les situations les plus abracadavrantes — et sur ce chapitre les anecdotes seraient nombreuses — comporte un plaisir, voire dans certains cas, une exaltation, une ivresse dont les comportements peuvent être dangereux. Une société moins répressive où les comportements homosexuels seraient considérés de façon plus anodine, ferait perdre, pour la tranquillité de tous, leurs raisons d'être à ces déviations.

Il ne faut pas pour autant noircir le tableau à l'excès. S'il est vrai que quelques homosexuels, obsédés par leur particularité, en viennent à lui accorder une place excessive et à adopter des comportements a-sociaux ou anti-sociaux, cela demeure le fait d'une toute petite minorité. Et surtout il ne faudrait pas en conclure que la fréquentation d'un milieu homosexuel conduit nécessairement aux travers et aux risques signalés. Bien au contraire, dans l'état

actuel des choses, c'est-à-dire au sein d'une société répressive, l'existence de groupes et de clubs homosexuels est absolument indispensable pour aider chaque homosexuel à assumer sa condition et à conquérir son équilibre. Comme nous le disions plus haut, la solitude en ce domaine est malsaine et conduit à de funestes issues. On ne dira jamais assez qu'il y a un bonheur d'être homosexuel pour celui qui s'est libéré des idées reçues et qui a eu la chance de rencontrer d'excellents amis. Ce bonheur est fait du sentiment exaltant d'avoir conquis sa liberté sur les préjugés et les tabous, du sens très profond d'une solidarité entre semblables, de l'existence d'amitiés fortes et libres entre hommes, indépendamment des liaisons affectives et sexuelles. Bien plus, le jeu, la fantaisie, les parodies qui s'instaurent entre les membres du groupe, dans les moments les plus gais, ce que faute de mieux j'appellerai « la folle-rie », ont quelque chose de tonique et de libérateur qu'on serait bien mal venu de condamner. La tristesse et la pédanterie ne sont point de mise lorsqu'il ne s'agit que de rire et de s'amuser. Certains homosexuels sont peut-être excentriques et voyants, du moins ils sont drôles, pétillants d'inventions et de bons mots, et l'on ne s'ennuie pas en leur compagnie.

\*  
\*\*

Il n'est pas facile pour des homosexuels d'organiser leur vie sexuelle et affective ni de parvenir en ce domaine à l'équilibre et à l'épanouissement. C'est un fait reconnu que les amours homosexuelles sont plus précaires et tumultueuses que les amours hétérosexuelles. Certains auteurs ont voulu en conclure que la liaison homosexuelle souffrait d'une imperfection radicale et qu'il lui était impossible de s'achever en un amour authentique. Pour nous, nous sommes persuadés du contraire : l'amour homosexuel est possible mais les conditions de réproché faites par notre société aux homosexuels rend sa réussite particulièrement difficile.

Nombreux sont ceux qui pratiquent, ou du moins qui commencent par pratiquer, *un amour libre et sauvage* où les aventures se succèdent sans laisser de place à une liaison durable. Il n'est pas dans notre propos, ici, de condamner cette forme d'amour ni de lui préférer un amour fondé sur la fidélité et la continuité. Les normes matrimoniales

et familiales de notre société sont sans signification pour les homosexuels et ce serait une erreur de vouloir les transposer à tout prix. La seule norme qui compte ici est le bonheur et l'équilibre de l'individu : si quelqu'un peut se satisfaire d'une vie d'aventures sans lendemain, s'il ne souffre pas de l'absence d'une liaison affective durable, où s'il compense ce manque par d'autres activités, de type artistique ou altruiste par exemple, nous dirons qu'il est parvenu à un équilibre et que l'amour libre et sauvage est la forme d'amour qui lui convient. Mais s'il met au premier rang la gratification affective et s'il lui subordonne la satisfaction physique il faut bien alors qu'il s'invente un *amour sage et construit* débouchant sur ce que, faute de mieux, il faut bien appeler le « couple » homosexuel. Le malheur veut, cependant, que les conditions de clandestinité qui persistent dans notre société pèsent de tout leur poids en faveur de l'amour désordonné et sans racines, et entravent la réussite des liaisons durables.

Deux circonstances en quelque sorte « naturelles » marquent déjà les relations homosexuelles masculines du sceau de la précarité : c'est d'abord leur stérilité biologique qui n'entraîne aucun engagement vis-à-vis d'un tiers tandis que la venue d'un enfant peut toujours, en dépit des précautions contraceptives, transformer deux amants hétérosexuels en un père et une mère responsables. C'est aussi le caractère même du mâle, moins désireux que la femme de sécurité et de stabilité, plus aventureux, plus conquérant, plus coureur comme le dit le bon sens populaire. Mais d'autres circonstances, dues cette fois au jugement porté par la société sur l'homosexualité, viennent encore accentuer cette précarité.

Le plaisir défendu est, dit-on, plus attrayant. Que dire alors de ce plaisir interdit qui est vécu d'abord, par la plupart, comme totalement impossible à satisfaire ? Lorsque le jeune homme enfermé dans sa singularité sort enfin de lui-même ; lorsque faisant violence à sa honte, à ses scrupules, à ses craintes, il découvre possible ce qu'il croyait irréalisable, une véritable boulimie de plaisirs faciles ne risque-t-elle pas de s'emparer de lui ? Si l'on considère, de surcroît, que les premières satisfactions physiques sont très souvent associées, dans la griserie du mystère et de la clandestinité, au plaisir de vaincre un risque et de transgresser un tabou, doit-on s'étonner que pour beaucoup

l'« aventure », c'est-à-dire la rencontre fortuite et risquée du partenaire, et le renouvellement incessant de cette « aventure », deviennent un véritable besoin. Le plaisir de la « chasse » l'emporte alors sur l'aspiration à l'amour.

Si ce cercle est enfin brisé et si la volonté d'organiser sa vie sexuelle autour d'une affection sincère et durable est la plus forte, d'autres difficultés se présentent. Le couple est l'union et le rapport privilégié de deux êtres qui se sont choisis et ordonnent leur vie et leurs relations au monde à partir de ce centre qu'est le « nous ». Mais le couple est aussi une organisation sociale, un mini-groupe, la *forme visible* d'une liaison sexuelle et affective. Considérée sous cet aspect, la notion de « couple clandestin » implique une contradiction. Un couple qui se cache ou qui croit devoir se cacher, pour quelle que raison que ce soit, liaison adultérine ou homosexuelle, etc..., recèle en lui-même les germes de sa dissolution, tant il est vrai qu'il a besoin de trouver dans le témoignage des autres le reflet de sa propre existence. On dit parfois qu'une des raisons de la fragilité des liaisons homosexuelles est qu'elles ne sont pas encadrées et protégées contre elles-mêmes par une institution légale à l'instar du mariage. Mais c'est là poser le problème à l'envers et comparer des choses qui ne sont pas comparables. L'existence du mariage prouve tout au plus que les liaisons hétérosexuelles sont, elles aussi, fragiles et qu'elles ont besoin de cette contrainte, religieuse ou légale, pour pouvoir durer. Son caractère indissoluble, en tant qu'il est imposé de l'extérieur, répond à des impératifs sociaux évidents : nécessité de codifier le plaisir sexuel, de répartir les tâches au sein du groupe, d'assurer la protection et l'éducation des enfants, etc... Le comportement homosexuel considéré comme a-social, échappe heureusement à cette codification légale et l'on ne voit pas pour quelle raison ni pour quels avantages il devrait en être autrement. Indépendamment des lois et des contraintes, deux êtres peuvent toujours librement formuler le projet de s'aimer sous le signe de la fidélité et de la durée; cet engagement, qu'il s'agisse d'une union hétérosexuelle ou d'une union homosexuelle, est en soi dur à tenir dès lors qu'il ne se repose plus que sur le libre choix de chacun des partenaires; mais il le sera encore plus si les conditions d'une vie digne et ouverte lui sont refusées, si par exemple — couple adultérin, union scandaleusement « libre » dans une société vouée à la conjugalité légale, couple homosexuel, etc... —

il doit se cacher ou se sent investi de l'opprobre collective. Deux homosexuels qui sont attirés l'un vers l'autre et qui s'aiment sont rarement assez libérés de la contrainte sociale pour se sentir pleinement engagés dans l'union qu'ils vivent sur le moment. Ils font semblant pour un temps et puis renoncent. Et comment en serait-il autrement tant qu'ils ne pourront intégrer à leur vie commune tous les éléments qui composent la vie de chacun : la famille, les relations professionnelles, les autres amis; tant qu'ils ne pourront pas présenter officiellement leur amis à tous ceux qu'ils approchent; tant qu'ils ne seront pas invités habituellement et naturellement ensemble aux repas ou aux réunions; tant, en bref, qu'ils ne seront pas reconnus par les autres comme formant un couple. Si au lieu de cela il faut se cacher, multiplier les précautions, dissocier à l'excès la vie familiale et professionnelle de la vie personnelle, tout ne risque-t-il pas de ressembler à un jeu clandestin, agréable peut-être, mais inessentiel et précaire?

Et si même ces difficultés sont surmontées, si le couple homosexuel sait s'imposer en tant que tel à la société, reste à savoir quelle image de lui-même il va offrir aux autres, c'est-à-dire à la fois comment les autres vont le voir et comment lui-même va se présenter? Notre société ne dispose pas d'un modèle pour imaginer, raconter ou juger le couple homosexuel; ou plutôt elle dispose d'un super-modèle, mais perturbateur, celui du couple hétérosexuel. Face à deux homosexuels qui vivent ensemble les gens ne savent guère que transposer maladroitement ce qu'ils savent du couple dit « normal ». Ils cherchent qui est la femme, qui est l'homme, quel est le partage des rôles non seulement au lit mais dans l'organisation de la vie quotidienne, qui fait la vaisselle pendant que l'autre lit le journal, par exemple. Bien des homosexuels eux-mêmes se laissent prendre à ce piège et cherchent à se reconnaître, avec plus ou moins de bonheur et plus ou moins de logique, dans le miroir fallacieux que leur offrent les hétérosexuels. Ils ne voient pas que le partage des rôles dans le mariage traditionnel, que les notions de virilité et de féminité, d'activité et de passivité, que le cliché qui veut que la femme soit un être séduisant et fragile, conquis, protégé et entretenu par le mâle puissant, volontaire et dominateur, sont autant de conventions fort discutables et qui d'ailleurs craquent de toute part. Ils ne sentent pas assez surtout qu'il leur échoit la délicate mais exaltante tâche d'*inventer* ce que peut être,

ce que doit être, la vie commune de deux hommes — ou de deux femmes — qui s'aiment.

\*  
\*\*

Se découvrir homosexuel, s'accepter homosexuel, vivre en homosexuel — c'est-à-dire non pas endosser un personnage convenu et grotesque mais parvenir à l'équilibre et à l'épanouissement de soi-même non seulement « en dépit de », mais « grâce à son homosexualité » — sont autant d'étapes difficiles à parcourir dans la société française de 1970. *Difficiles mais désormais pas impossibles.* Nous vivons l'ère du passage de l'obscurité à la lumière, de l'inauthentique à l'authentique, du mensonge à la franchise, du mépris au respect, de la crainte anxieuse au bonheur possible. Mais ce passage est en même temps un commencement qui exige que nous inventions des valeurs et que nous découvriions un art de vivre.

Une société où le comportement homosexuel serait considéré comme totalement anodin est-elle concevable? Je ne sais. Du moins peut-on espérer en une société qui serait la moins contraignante possible pour les homosexuels, où la loi serait la même pour tous et où l'opinion serait moins sensibilisée à ces problèmes. Il ne suffit pas, en effet, de vouloir se faire accepter, il faut encore savoir comment et sous quelle forme se faire accepter : comme des êtres à part, comme une minorité inassimilable qui se referme sur elle-même, prisonnière de ses mythes et de ses habitudes? ou bien comme des êtres identiques aux autres, aussi peu différents que possible de tous les autres et qui ne réclament pour eux que ce minimum de tolérance dont tous ont besoin finalement pour leur propre bonheur?

Cette meilleure connaissance de nous-mêmes, cette découverte d'un art de vivre digne et heureux, ce cheminement vers une reconnaissance par les autres, ne sauraient cependant être le fait de quelques isolés. Il est important, il est nécessaire, que les homosexuels se groupent non pas, bien sûr, pour constituer un ghetto, mais pour apprendre à se mieux connaître et à mieux s'accepter, pour réfléchir ensemble à des problèmes qui sont encore bien mal connus, pour faire connaître enfin aux hétérosexuels ce qu'ils sont et ce à quoi ils aspirent. C'est à cette triple finalité que répond *Arcadie* depuis 1954 et grâce à ses efforts patients

des résultats tangibles ont déjà été obtenus, comme l'a montré Marc Daniel.

Mais le travail continue et il faut que de nombreux autres homosexuels viennent se joindre à ceux qui ont entrepris cette tâche si nécessaire. Que les jeunes surtout, à qui appartiendront les trente ans qui viennent, entendent cet appel et prennent conscience des possibilités immenses qui sont en eux!

Que tous enfin sachent que la solitude, ou pire, la recherche furtive de plaisirs anonymes sont mauvaises conseillères : il n'est pas d'équilibre et de bonheur là où ne sont pas réunies les conditions de la camaraderie la plus confiante.

ANDRÉ-CLAUDE DESMON.

## UN PEU DE PROSPECTIVE

Les développements théoriques récents concernant les problèmes de la sexualité imposent à *Arcadie*, soucieuse d'adapter ses objectifs à l'état actuel des connaissances et de la réflexion, de redéfinir et préciser son projet initial. Il s'agissait à l'origine de parer au plus pressé, c'est-à-dire de réduire la principale source du malaise de l'homosexuel en luttant contre l'ostracisme dont il se sentait victime; l'arme de cette lutte était la critique intellectuelle des préjugés et des tabous, considérés comme le fondement de cet ostracisme; le but était de permettre l'intégration de l'homophile dans la société où il vivait. Demeurait le plus souvent informulée la question du degré de réalité de ce qui se présentait comme obstacle à cette intégration (les préjugés et les tabous); c'est-à-dire en fait le problème de savoir si, une fois ceux-ci dissipés par la critique intellectuelle, rien ne s'opposerait plus à ce que l'homophile participât à part entière au jeu social, ou bien si au contraire le fonctionnement réel des sociétés où nous vivons n'exigeait pas fondamentalement une répression sexuelle partielle ou généralisée, dont les préjugés ne seraient que l'expression idéologique. Dans cette dernière hypothèse, le combat d'*Arcadie* risquait de se faire contre des ombres, semblable à celui des Lumières du XVIII<sup>e</sup> siècle contre les religions révélées, dont elles croyaient avoir raison par simple réfutation de leurs dogmes, sans tenter vraiment d'analyser les causes objectives de leur origine et de leur maintien.

Dès que l'on prend conscience de ce problème deux politiques possibles se présentent immédiatement à l'esprit :

— Ou bien l'on tient compte que la répression de l'homophilie n'est pas fondamentalement liée aux structures éco-

## UN PEU DE PROSPECTIVE

nomiques de ces sociétés; et alors on peut être tenté de profiter du capitalisme et de sa formidable capacité de désagrégation (1) pour détruire les préjugés et tabous hérités de l'idéologie religieuse, et de sa non moins formidable capacité d'intégration (2) pour y ménager une place confortable à l'homophile. Comme ce processus a l'avantage d'être constatable empiriquement sous nos yeux dans divers pays (U.S.A., Hollande, Suède), les homophiles peuvent raisonnablement penser que ce qui s'y donne comme libéralisation (3) va se poursuivre à l'infini et qu'après le confort, ils obtiendront la reconnaissance. En ce cas, la politique des mouvements homophiles devrait être un patient dialogue avec les autorités, une information spectaculaire de l'opinion par mainmise sur les mass-média et une éducation de l'homophile destinée à lui donner l'aspect extérieur rassurant du bon travailleur-consommateur ordinaire.

— Ou bien l'on considère au contraire avec Reich et Marcuse (4) que toutes les formes de répression sexuelle sont indissolublement liées à l'exploitation économique et au mode de production capitaliste. En ce cas évidemment les armes ne doivent plus être celles de la critique et de l'information, mais une pratique révolutionnaire globale destinée à mettre fin au capitalisme et avec lui à la répression. La politique des homophiles les plus conscients consisterait alors à accentuer, à approfondir au lieu de la réduire, la difficulté d'être de leurs semblables, afin de faire de cette prise de conscience de leur aliénation particulière le point de départ d'une critique radicale de la société; au lieu de dialoguer avec les pouvoirs publics, il faudrait les narguer; non pas ramener l'homophile à l'image de l'homme actuellement en vigueur, mais accentuer au contraire jusqu'à la provocation ses différences vestimentaires, de mode de vie, etc..

(1) Son rôle destructeur à l'égard des structures et des morales anciennes est parfaitement analysé au début du *Manifeste Communiste* de K. Marx.

(2) Cf. Marcuse, *L'Homme Unidimensionnel* (Ed. de Minuit, 1968).

(3) Ses diverses étapes, sous les effets conjugués de l'information et du commerce, sont trop connues pour être analysées ici. Cf. Yves de Saint-Agnès, *Une Révolution sexuelle* (Ed. de Minuit, 1965).

(4) Le lecteur Arcadien est familiarisé avec ces thèses par le livre de D. Guérin, *Essai sur la Révolution sexuelle*, et par l'exposé de Cl. Sorey (*Arcadie*, N° 176).

Chacune de ces deux politiques est systématiquement beaucoup avec un enthousiasme juvénile. Il faut tout de même savoir que les thèses de Reich, de Marcuse, ou de l'École de Francfort (6) ne sont admises ni par les marxistes pratiquée aux U.S.A. par des groupements homophiles opposés (5) et comme la situation américaine préfigure généralement ce que sera la situation européenne quelques années plus tard, on voit qu'il ne s'agit pas pour *Arcadie* d'un problème seulement théorique, mais d'une position à prendre face au développement prévisible des divergences d'opinion qui agiteront le milieu homophile. Or il paraît difficile à *Arcadie*, pour des raisons scientifiques, de choisir la deuxième hypothèse de travail, tandis que la première risque, sous des dehors riant, de constituer un piège dangereux où elle ne saurait se laisser enfermer.

\*  
\*\*

Examinons d'abord les thèses marxo-freudiennes. Nous ne pouvons évidemment, dans le cadre de cet article, entrer dans un débat théorique approfondi, qui nécessiterait d'ailleurs la collaboration de spécialistes de diverses disciplines; mais nous pouvons servir de médiateur, porter à la connaissance des lecteurs la position de diverses autorités en la matière, afin de leur faire toucher du doigt les difficultés de la plupart de ces thèses, embrassées aujourd'hui par ni par les freudiens, et pourquoi. L'opposition du communisme orthodoxe à l'égard de tout relent de libertarisme est bien connue, mais l'école actuelle qui, autour de L. Althusser (7), essaie enfin sans préjugés politiques de dégager le noyau scientifique de l'œuvre marxienne, est aussi totalement allergique au courant que nous venons d'évoquer, d'abord parce que ces chercheurs avouent que l'état actuel du développement de la théorie ne permet pas encore d'articuler les thèses marxistes sur les thèses freudiennes, ensuite parce que l'articulation qu'ils cherchent à établir n'a rien à voir avec les systèmes de Marcuse et de Reich, à juste titre suspectés de contenir toute une série de concepts métaphysiques impensés et non cri-

(5) Cf. l'article de M. Daniel, *Arcadie*, N° 197.

(6) Benjamin, Adorno, etc...

(7) Pour Marx, lire *Le Capital*.

tiqués (le sujet, l'individu, le bonheur, la liberté, la négativité, l'homme, etc...), c'est-à-dire de vouloir intégrer l'humanisme philosophique traditionnel à des problématiques, celles de Marx et de Freud, qui en seraient l'une et l'autre la négation. Quant aux freudiens, qu'ils soient orthodoxes ou lacaniens (8), ils ne peuvent que refuser des théories qui confondent refoulement et répression, méconnaissent le caractère transculturel du complexe d'Œdipe et de la castration, et ramènent les découvertes de la psychanalyse à l'antinomie rousseauiste de l'homme bon et de la société mauvaise. Le grand public a pu lire dans *Le Monde* la réfutation des thèses marcusiennes par le Dr Laplanche, représentant de l'École freudienne de Paris, qui ne peut être soupçonnée d'être « réactionnaire »; et sans aller à des textes fondamentaux mais difficiles, l'on peut trouver dans des ouvrages d'initiation (9) un exposé de l'interprétation actuelle des thèses freudiennes en fonction des découvertes de la linguistique, et qui montre très fortement la corrélation de la libido et de l'interdit, dans un sens qui exclut totalement que celui-ci puisse être la simple intériorisation d'une répression sociale (comme le veut par exemple W. Reich). Les philosophes peuvent être intéressés par le seul article (10) écrit sur Marcuse auquel ce dernier ait répondu (en reconnaissant qu'il soulevait les difficultés de son système), et qui montre les divers déplacements et distorsions que Marcuse fait subir aux concepts freudiens comme aux concepts marxistes pour les faire se rejoindre, le tout culminant dans la méconnaissance de la liaison d'Eros et de Thanatos. L'on trouvera chez Reich la même confusion que chez Marcuse entre répression et refoulement, le même rejet du lien que Freud établit, dans le *Malaise de la Civilisation*, entre répression et travail, la même résurgence de concepts métaphysiques.

Face aux raisons des praticiens qui exposent la nécessité d'admettre la réalité de faits qu'ils rencontrent dans leur activité quotidienne, nous trouvons chez Marcuse des analyses purement conceptuelles et de style philosophique

(8) Pour ne pas parler de Frömm, qui transforme la psychanalyse en une simple technique d'adaptation de l'individu à la société.

(9) *Qu'est-ce que le Structuralisme?* (Ed. du Seuil). Article de M. Safouan.

(10) J.M. Benoist: « Marcuse, un Aufklärer contre les Lumières » (*Critique*, N° 258), repris dans *Marx est mort* (Gallimard, 1970).

(accompagnées heureusement d'une information approfondie sur les sociétés industrielles avancées), et chez Reich de purs et simples procès d'intention (où l'on rejette tel aspect de Freud parce qu'il est « réactionnaire ») (11) ou l'appel à une sociologie dépassée et fantasmagorique. Ainsi en est-il de la notion de matriarcat et de communisme sexuel primitif (12) qui repose sur des hypothèses de F. Engels (13), lui-même reproduisant les descriptions de L. Morgan, c'est-à-dire d'une ethnologie balbutiante et aujourd'hui centenaire. On comprend qu'il serait utile de prouver la réalité, au début de l'histoire, d'une société sans père, donc sans Œdipe, ni angoisse de castration, donc sans interdit, ce qui permettrait d'attribuer la répression sexuelle à la seule société de classe, fondée sur la propriété privée, liée au patriarcat (?); cela nous autoriserait d'abord à avancer que la révolution socialiste doit supprimer la répression sexuelle, et rendrait ensuite possible le concept d'une société libertaire où la sexualité soit vécue sans conflit interne, dans un rapport immédiat du désir au plaisir. Malheureusement, ce matriarcat n'existe que dans l'imagination des sociologues du XIX<sup>e</sup> siècle, et bien avant la formation de classes sociales, toute société connue vit la sexualité dans la réglementation, l'interdit et le conflit œdipien (14); quant à la possibilité d'une sexualité non conflictuelle, elle est si contraire à la découverte fondamentale du freudisme que l'admettre équivaldrait à renoncer à la psychanalyse (15).

Deux choses sont donc ici à distinguer : l'on peut trouver positif l'éveil de la recherche sur les sujets tabous réalisés

(11) Cf. D. Guérin, *op. cit.*

(12) W. Reich, *La fonction de l'Orgasme* (Trad. 1952).

(13) *Les origines de la propriété, de la famille et de l'Etat.*

(14) L'hypothèse du matriarcat primitif résulte d'une mauvaise interprétation de la filiation matrilineaire. « Il n'est pas un seul problème théorique sur lequel les sociologues soient en si parfait accord » (P. Lowie, *Traité de Sociologie primitive*, Payot). « La condition concrète de la femme n'est pas affectée par le type de filiation » (Lévi-Strauss, *Les Structures élémentaires de la Parenté*). « La seule question est de savoir si elle sera après son mariage soumise à l'autorité de son frère aîné ou si elle passera sous celle de son mari » (S. de Beauvoir, *Le Deuxième Sexe*). Quant aux thèses des culturalistes américains ayant cru discerner des sociétés sans Œdipe, elles ne sont plus retenues aujourd'hui.

(15) Cf. Pontalis, *L'Utopie Freudienne* (*L'Arc*, N° 34, p. 13).

par les travaux de Marcuse et Reich, et qu'*Arcadie* se réjouit de voir discuter en son sein. Cette critique peut servir à faire prendre conscience de la surdétermination du phénomène de la répression sexuelle, c'est-à-dire de la façon dont la société bourgeoise réutilise à ses propres fins un système d'interdits qui lui préexistait. Mais reconnaître à une idéologie une fonction critique, donc positive, ne signifie nullement lui accorder le statut de science, dont l'universalité serait ici requise pour qu'*Arcadie* pût faire de ces thèmes la base de sa politique, en tant que mouvement ayant vocation à représenter tous les homosexuels. Il est certes tout à fait légitime de vouloir lutter à la fois contre la répression sexuelle et contre un système social injuste; encore ne doit-on pas considérer comme démontré qu'il s'agit de la même lutte, ni laisser croire aux homosexuels qu'il est établi qu'en supprimant l'un on supprimera l'autre : ni la science contemporaine ni l'observation des faits (16) ne permettent une telle simplification. Que Reich et Marcuse aient eu le projet de faire une telle démonstration peut être porté à leur crédit, mais un travail théorique doit être jugé sur ce qu'il produit et non sur la générosité de ses intentions (17) : or ni l'un ni l'autre n'ont réussi à produire l'appareil conceptuel capable de ramener les découvertes essentielles de Freud au mécanisme marxiste de la lutte des classes. La façon d'ailleurs dont se répandent ces thèses à travers les mass-média, parmi un public dépourvu de formation scientifique et décidé par avance à admettre leurs conclusions, suffirait à nous faire soupçonner que nous avons affaire aux séductions simplistes d'une formation idéologique et non à la rigueur complexe d'une théorie. Il est de même légitime de lutter pour la libération sexuelle, si l'on entend par là la lutte contre ce que Marcuse appelle la sur-répression et contre ce qui prétend la légitimer (exemple les thèses de Fromm);

(16) Toute société post-révolutionnaire connue est sexuellement répressive, ce qu'explique fort bien la corrélation freudienne entre travail (jouissance différée) et répression. La construction difficile d'une nouvelle société, le travail pour les générations futures, et son exaltation se traduisent automatiquement par une répression sexuelle, sans qu'on doive faire appel à une quelconque perversité des dirigeants.

(17) Nous avons pu assister récemment à la confusion de ces points de vue à propos d'un article (mauvais d'ailleurs) sur Reich paru dans *L'Observateur* et où une certaine gauche s'est acharnée à défendre l'identité entre bonne intention et vérité scientifique.

l'on peut de même vouloir une organisation sociale différente si on l'estime plus juste ou historiquement nécessaire; mais s'il s'agit de rendre crédible une articulation non violente de la culture sur la nature (18), une harmonie préétablie entre les instincts et certaines institutions; une société où le désir de chacun, dans ses multiples développements, s'accorderait d'emblée au désir d'autrui et à sa nécessaire reconnaissance, alors nous avons affaire à un phantasme culturel, qu'il nous faut assigner à son lieu, l'idéologie du XVIII<sup>e</sup> siècle, où les Arcadiens qui ne se veulent pas conservateurs au musée des vieux mythes feraient bien de le laisser.

\*  
\*\*

Seront-ils contraints d'adopter la première hypothèse de travail, qui consiste à prendre en marche le train de la « révolution sexuelle » qui traverse à grand fracas l'Occident? Si l'on tient pour accordé que l'homophile veut être reconnu, ou intégré, en tant qu'homme et non en tant que consommateur, alors qu'il se méfie de cette prétendue révolution — l'excellent article de C. Sorey, dans le numéro 178 d'*Arcadie*, montre comment, dans nos sociétés libérales, une violence insensible pousse l'homophile à adopter tel ou tel type de comportement selon les exigences de l'économie — : il consommera de plus en plus de mauvais spectacles érotiques, il délaissera la patiente et personnelle construction d'une amitié pour un modèle de couple stéréotypé ou au contraire pour la promiscuité des clubs de vacances exotiques, il ne pourra plus vivre sans un certain nombre de gadgets; plus tard sans doute sera-t-il orienté, par dépistage précoce, vers certaines professions ou certains types de loisirs, si le commerce, l'industrie et le principe de rentabilité le veulent; la tolérance de l'opinion et du pouvoir ira de pair avec le perfection-

(18) L'on sait que l'accès au signifiant et à tous les systèmes symboliques (sans lesquels aucune socialisation n'est pensable) se fait par la violence de la castration, donc par un conflit interne. Cf. Lacan, *La Signification du Phallus* (*Ecrits*, Le Seuil, 1966). Les théoriciens les plus libertaires n'ont jamais présenté le concept d'une société où l'on n'apprendrait pas à l'enfant la maîtrise des sphincters, le langage et l'obligation de ne point tuer. En tout état de cause, la socialisation se fait donc par violence et conflit interne, à moins de poser en principe que le langage et le respect d'autrui sont « naturels », ce que réfutent la psychanalyse et la linguistique réunies.

nement de la mise en fiche et du contrôle policier, baptisé enquête sociologique ou étude de marché; on avilira l'homophile sans le faire souffrir. Beaucoup d'Arcadiens, interrogés sur ce problème, se satisferaient de former un groupe minoritaire aux droits reconnus (19), d'être intégrés au système par le biais de la consommation de masse, et de ne subir de la part de la société d'autre violence que la réduction à l'homo œconomicus. Mais les homophiles plus lucides voient fort bien que ce que nous revendiquons, comme d'ailleurs les hétérosexuels, c'est le droit à l'universalité au sein de la particularité, c'est le droit d'être définis et reconnus non sur la seule base de nos particularités sexuelles, mais aussi à partir de nos engagements politiques, philosophiques, nos qualités intellectuelles, etc... Or si la société actuelle admet fort bien que l'homosexuel existe, à condition qu'il consente à n'être qu'un homosexuel, elle supporte beaucoup plus mal sa prétention à être reconnu pour une personne libre; qu'il existe comme objet, soit, mais qu'il se fasse le sujet d'un discours, qu'il s'exprime comme s'il était un homme comme les autres, voilà qui dérange. Aussi le discours littéraire ou philosophique de l'homophile est-il immédiatement réduit — on explique que Gide ou Proust étaient prisonniers de leurs instincts (20) — on ne fait pas à tel philosophe contemporain, dans les congrès philosophiques, l'honneur de critiquer philosophiquement ses thèses, puisqu'elles s'expliquent par ses mœurs!

Cette prétention de l'homophile à être le même et pourtant autre, à être reconnu comme homme, sujet intellectuellement libre, et non comme homophile, voilà qui ne peut qu'inquiéter. Si nous posons le problème de l'intégration de l'homophile à la société, c'est à ce niveau là qu'il faut le poser, puisqu'il est évident que la majorité des homophiles ne sauraient se satisfaire de participer au jeu social uniquement par leur différence, comme groupe minoritaire consommateur de produits particuliers. L'homophile peut-il s'intégrer à la société en conservant cette prétention à l'universalité, ou celle-ci suffit-elle à le rendre importun dans toute société envisageable?

(19) A partir d'un programme minimum comprenant l'égalité devant la loi et son application ainsi que la fin des campagnes de diffamation contre l'homophilie.

(20) P. ex. J. Delay, *La Jeunesse d'A. Gide* (Gallimard, 1957).

Il faut peut-être, avant de définir ce qu'on peut entendre par intégration, rappeler la rupture occultée sur laquelle repose toute société dans sa différence avec la nature. La psychanalyse, comme la sociologie contemporaine, s'accorde à faire reposer l'articulation nature-culture sur la violence, développant ainsi l'intuition géniale de J.-J. Rousseau s'attaquant au concept de sociabilité naturelle (21); et les informations qui précèdent ont suffisamment établi qu'aucun type de société envisageable ne permet de supprimer cette violence originaire qui s'exerce sur l'enfant par le fait même de l'acquisition du langage. Or l'intégration consiste à ne plus percevoir cette violence comme telle, mais à pratiquer les règles du jeu social comme naturelles (22), ou raisonnables (23) ou librement choisies par contrat (24); il est nécessaire au fonctionnement harmonieux d'une société que cette violence originaire ne soit plus perçue; se trouve donc exclu celui qui, comme l'aliéné par exemple, la perçoit intensément par son existence même, et qui par son refus d'utiliser son corps pour travailler, son langage pour communiquer, manifeste aux yeux de tous le caractère arbitraire de la règle. Or dès l'origine, la société se constitue sur un système d'exclusions et d'interdits réglant la circulation des femmes (25) et qui fait de l'homophile un phénomène inquiétant dans la mesure où en tant qu'homme il fait partie d'un système social, et de la règle du jeu dont, en tant qu'homophile, il manifeste le caractère conventionnel et arbitraire. L'inquiétude du phénomène est généralement exorcisée par l'imposition d'une fonction extraordinaire, hors système quoique nécessaire au système (la fonction magique dans les sociétés primitives, la fonction pédagogique-initiatique dans la Grèce ancienne), ou par la relégation dans l'espace extérieur du système (les jeux de l'enfance ou de l'adolescence où l'individu n'a pas encore d'existence sociale; l'adultère, etc...) (26). Nos sociétés ne sont certes plus fondées sur un système rigide d'échange des femmes, mais nous y voyons

(21) *Discours sur l'Origine de l'Inégalité parmi les Hommes.*

(22) Théorie du caractère naturel des systèmes sociaux (Aristote, saint Thomas).

(23) Théorie de la convention commode (Hume).

(24) Théorie du contrat féodal (Grotius), monarchique (Hobbes) ou démocratique (Rousseau).

(25) Cf. Lévi-Strauss, *op. cit.*

toujours fonctionner un système binaire à deux rôles, le masculin et le féminin, qui se retrouve d'ailleurs aussi dans le fonctionnement du langage; l'égalisation des sexes ou la crise du couple n'ont pas foncièrement atteint ce système, au point qu'il est impossible à la psychanalyse par exemple de définir la virilité autrement que par la possibilité d'un certain comportement vis-à-vis de la femme, et que la structure binaire ne peut être dissoute en chacun de ces deux éléments (27). Or, même si l'on admet avec les freudiens qu'il y a un fondement biologique, donc naturel, à cette binarité, les connotations que prennent chacun de ces deux rôles au niveau des systèmes linguistiques, institutionnels, symboliques, éthiques, etc..., sont bien évidemment totalement conventionnels. L'homophile, par sa prétention à être reconnu dans sa différence même comme un homme, comme un élément du système dont il refuse par ailleurs d'assumer la fonction, met à jour justement cet arbitraire qui ne doit pas être perçu. En attendant la disparition d'un tel système, qui ne paraît pas envisageable dans un avenir pensable (28), l'homophile est condamné à inquiéter, à être celui qui dérange tandis qu'il s'exprime et manifeste ainsi ce qu'on ne doit pas soupçonner, le caractère conventionnel du jeu social le plus fondamental, et l'arbitraire de tout le discours qui s'y réfère nécessairement au niveau même des catégories linguistiques.

— Éliminés les prestiges de l'utopie, notre petite enquête prospective ne laisse donc à l'homophile que deux avenir envisageables :

— Ou bien l'intégration partielle à titre de « minority group », c'est-à-dire d'objet manipulé par une entreprise,

(26) On sait que diverses solutions sont ici possibles, où la plus large tolérance peut accompagner une absence totale de reconnaissance sociale du phénomène (Ex. Islam, Japon, etc...).

(27) Cf. J. Corraze : *Les Dimensions de l'Homosexualité.*

(28) On pourrait objecter ici que le choix de la révolution politique permettrait de l'envisager. Il est bien possible qu'un autre type de société forme un cadre favorable à une telle disparition, mais la suppression des classes antagonistes, qui définit proprement le concept marxiste de révolution, ne saurait entraîner automatiquement l'écroulement d'un système bien antérieur à la lutte des classes, à la propriété privée, et donc enraciné sur un autre sol; la disparition du système sexuel binaire serait d'ailleurs aussi la disparition de l'homosexualité noyée dans une bisexualité généralisée.

celle de la société industrielle, qui a d'autres fins que les siennes (29).

— Ou bien, en attendant l'effondrement hypothétique du système sexuel binaire (et la disparition corrélative de l'homophilie en tant que telle au profit de la bisexualité), l'acceptation d'une relative non intégration — étant entendu qu'une fois obtenue l'égalité des droits qu'il réclame légitimement, l'homophile, s'il veut revendiquer la dignité d'homme, et non celle de consommateur, devra sans cesse inquiéter, subvertissant le langage et le système par son existence même. La façon dont la société peut s'accommoder de son rôle de dérangeur, voire le récupérer pour le faire servir à ses mécanismes d'auto-régulation, ne nous concerne pas immédiatement. Le problème de l'homophile est de savoir comment vivre dans ce rôle de contestataire malgré soi qu'il est condamné à jouer. Le combat d'*Arcadie* peut seulement consister à utiliser les rapports de force et les moyens d'expression dont elle dispose pour faire que la société admette un tel rôle, ce qui implique comme choix politique minimum une société qui tolère la contestation. Libre à l'homophile d'assumer celle-ci et de la porter à ses risques et périls, aux extrêmes, ou bien de se faire modeste et de convaincre que c'est bien malgré lui qu'il dérange.

En conclusion, il faut sans doute s'attendre à voir, en Occident, quelques-unes de nos revendications peu à peu satisfaites (égalité devant la loi, abaissement de la majorité), mais rien ne permet de formuler quelque solution magique qui ferait de l'homophilie une particularité parmi d'autres, qui ne serait perçue ni comme menace ni comme danger. Le sort de l'homophile peut donc toujours être remis en question, il dépend étroitement du degré de contestation qu'une société peut tolérer : que celle-ci, capitaliste ou socialiste, se sente trop menacée par des oppositions internes d'origine diverse, et tout est à craindre.

C'est pourquoi il nous faut demeurer vigilants, et ne pas nous laisser bercer par l'illusion d'un progrès nécessaire et indéfini des mœurs, des lois et de la raison — rêverie philosophique que l'histoire n'est jamais parvenue à vérifier.

JACQUES VALLI.

(29) Ce que nous savons des sociétés socialistes existantes ne semble pas offrir de troisième voie entre la répression et la solution occidentale ici décrite, qui doit suivre la progression de l'abondance planifiée.

## L'EMPIRE DES SIGNES

de ROLAND BARTHES.

C'est l'un des plus beaux livres de l'année, et l'un des plus arcadiens; quoique son auteur, à notre connaissance, n'ait jamais fait profession publique d'homophilie. L'un des plus beaux livres par la langue, par sa pensée, par ses illustrations aussi, dont le contrepoint avec le texte s'efforce de restituer quelque chose de cet entrelacement japonais de l'écriture et du dessin qui a fasciné Roland Barthes. L'un des plus arcadiens, à un double niveau: celui de l'anecdote, qui suffirait déjà à séduire le lecteur un peu perspicace; plus profondément, par cette inspiration à nos yeux essentielle: l'homophile est nécessairement dépris de sa propre culture, et le recul qui peut en résulter le rend, plus que d'autres, un observateur particulièrement lucide, à la limite un voyant.

Quel est le projet de l'auteur? Non pas de décrire le Japon « réel », celui des traités de géographie, d'économie, ou des agences de voyage. Non pas d'acclimater l'Orient à notre langage, à notre pensée, à notre symbolique occidentale, simplement comme une autre culture, qui ne mettrait pas la nôtre en question. Mais de constituer, à partir de traits empruntés au Japon réel, et dont l'exactitude ethnographique, au fond, n'importe guère, un anti-langage, un anti-système, un anti-symbole..., une anti-société peut-être, qui « défassent » les nôtres (p. 13) « sous l'effet d'autres découpages, d'autres syntaxes: en un mot, descendre dans l'intraduisible, en éprouver la secousse sans jamais l'amortir, jusqu'à ce qu'en nous tout l'Occident s'ébranle, et que vacillent les droits de la langue paternelle, celle qui vient de nos pères et qui nous fait à notre tour, pères et propriétaires d'une culture que précisément l'histoire transforme en « nature » (p. 13). On l'aura compris, le propos de Roland Barthes est de contestation radicale.

Je crains, ayant écrit cela, que beaucoup d'Arcadiens renoncent au projet de lire ce livre, non par conservatisme, mais par découragement devant un essai philosophique un peu... abstrait. Qu'ils se rassurent. Le propre des grands livres — et je crois bien que nous en tenons un — est de pouvoir se lire, je ne dirais pas à bien des niveaux, mais de bien des manières différentes. Celui-ci est un album

(1) Paris, Skira. 156 p. Prix: 35 F.

d'art, aux illustrations souvent admirables et parfaitement choisies, comme la statue de bois du moine Hôshi qui, page 67, accompagne cette sentence : « le signe est une fracture qui ne s'ouvre jamais que sur le visage d'un autre signe », ou cette photo d'enfants japonais au regard si attachant, page 136. C'est un guide touristique si l'on veut, et même un peu particulier, puisqu'aux formules « ennuyeuses et inutiles : la douane, la poste, l'hôtel, le coiffeur », il substitue « le seul lexique important, celui du rendez-vous » (p. 25). Et quel rendez-vous, chers amis, puisque « le donner prend sans doute une heure (quand on ne parle pas japonais, et puisqu'il n'y a à Tokyo ni nom de rues ni numéros), mais pendant cette heure (...) c'est tout le corps de l'autre qui a été connu, goûté, reçu et qui a déployé (sans fin véritable) son propre récit, son propre texte » (p. 207; et cf. p. 51 l'ultime formule du lexique : « je veux dormir »). Nul doute que beaucoup seront alléchés à la description de la gare de Ueno, « pleine en surface de jeunes skieurs, mais dont les souterrains (...) accomplissent enfin l'essence romanesque du bas-fond » (p. 53), ou à celle du Pachinno, version japonaise de « notre » billard électrique, sans « rien de cette oisiveté théâtrale de nos joueurs occidentaux (...) bien conscients d'émettre pour les autres clients du café l'image d'un dieu expert et désabusé » (p. 41-42).

C'est aussi, troisièmement, un livre à clefs. Non qu'il parle à mots couverts de gens connus. (« A l'étranger, quel repos. J'y suis protégé contre la bêtise, la vulgarité, la vanité, la mondanité (...) la normalité. » P. 18 : point de « Français » ici !) Mais parce qu'à chaque instant s'établissent, au gré du lecteur, toutes sortes de rapports de l'un à l'autre de ces courts chapitres comme aussi, on l'a dit, du texte à d'autres textes dessinés qui l'accompagnent; rapports où chaque élément prend un sens nouveau. Ainsi l'étonnant développement sur la **baguette**, laquelle [« a bien d'autres fonctions que de transporter la nourriture du plat à la bouche » (p. 27), laquelle, [« encore adoucie par sa matière, (devient) une force, non une pulsion (...) jamais (...) ne perce, ne coupe, ne fend, ne blesse, mais seulement (...) retourne, transporte » (p. 28)], ce développement, donc, s'accompagne en marge du lexique suivant : « rendez-vous... tous les deux... où?... quand?... ». Ainsi le chapitre sur les **paquets**, après avoir illustré l'art japonais de l'emballage superlatif par la photographie (non reproduite) « d'un jeune japonais nu, ficelé très régulièrement comme un saucisson » (il s'agit vraisemblablement du document reproduit dans **Bizar 2**, International S/M Quarterly, p. 14), passe au développement suivant (qu'on rapprochera du rituel du rendez-vous rapporté plus haut) : « Cependant, par sa perfection même, cette enveloppe (...) recule la découverte de l'objet qu'elle renferme — et qui est souvent insignifiant », etc... (p. 63-64). Bref, un peu de mauvais esprit (l'auteur n'en est certes pas dépourvu) fera de cette lecture un vrai régal.

Mais enfin et surtout, outre tout cela, ce livre est un traité, d'autant plus profond que plus charmant, introduisant à une pédagogie. Pédagogie de quoi, au juste ? C'est ici que l'introduit que je veux être

doit principalement renvoyer le lecteur au texte. Qu'il suffise d'indiquer ici que Roland Barthes a retenu du Japon principalement le courant Zen : une mystique sans Dieu fondée sur le dépérissement du sens; qu'en bon théoricien (et praticien aussi !) de la crise linguistique et culturelle de l'Occident, il y a vu « le mince filet de lumière cherchant, non d'autres symboles, mais la fissure même du symbolique » (p. 11) : fidèle en cela à la pédagogie des maîtres spirituels de l'Orient, et de ses poètes, lesquels cherchaient « à arrêter le langage, à casser cette sorte de radiophonie intérieure qui émet continuellement en nous, jusque dans notre sommeil (...) à assécher le bavardage incoercible de l'âme (...) cette récitation intérieure qui constitue notre personne » (p. 99). Le résultat, que pour sa part l'auteur a peut-être atteint par l'écriture, pense-t-il vraiment que l'Occident y parvienne ? Bien plutôt, c'est l'Orient, convient-il à la fin du livre, qui se laisse peu à peu gagner par notre bavardage : « le Japon perd ses signes comme on perd ses cheveux, ses dents, sa peau; il passe de la signification (vide) à la communication (de masse) »] (p. 133). Mais ceci n'est qu'une note, en marge parce que nous sommes alors passés du Japon idéal, antinomique de notre Occident, au Japon réel qui n'est pas l'objet du livre.

Ce n'est pas le moindre paradoxe de ce bel ouvrage de chercher à conjoindre — au sens le plus fort — le clin d'œil érotique à ces très hautes et très austères perspectives, et d'y parvenir parfaitement. Voici un cas, me semble-t-il, où l'inspiration homophile est utilisée et transcendée de manière très remarquable.

Peut-être celui qui aura lu ce livre comprendra-t-il mieux ce que je ne peux ici qu'affirmer : que « cette situation (...) où s'opère un certain ébranlement de la personne, un renversement des anciennes lectures, une secousse du sens » (p. 11; il s'agit du **satori**, de l'événement-dévoilement du Zen); situation connue sans être comprise, perçue comme différence sans que cette différence soit jamais récupérée par la socialité superficielle du langage, cet apprentissage de la systématique de l'inconcevable (p. 13; il s'agit de la langue japonaise, inconnue pour les étrangers que nous sommes); fantaisie [« grâce à laquelle tout japonais déjoue — sans se donner la peine ou le théâtre de le subvertir — le conformisme de son cadre » (p. 59-60; il s'agit de la maison japonaise); que tout ceci, donc, qui n'est pas l'homophilie même, est du moins une certaine manière de la vivre : comme un étrangeté radical du monde, comme une irréductible distance, qu'il importe non de réduire, mais d'utiliser. En face de sa propre culture, l'homophile n'est-il pas cet étranger que l'auteur, après l'expérience du Japon — et d'autres — est devenu face à l'Empire des signes vides et au rituel sans dieu ? (p. 148). Etranger désormais capable de rompre le cycle de la parole sans espoir et sans fin où l'Occident s'est enfoncé, de passer à l'écriture créatrice; convoquant les autres, à leur tour, à une existence différente.

CLAUDE SOREY.

PIERRE JEANCARD

## LA CRAVACHE

« Alain... Thierry... deux adolescents... »

Ed. Fayard — 20 F

---

FRANÇOISE D'EAUBONNE

## EROS MINORITAIRE

*Un livre que chaque homophile doit lire*

Ed. André Balland

325 p. — 29 F

AUX ARCADIENS,

RAYMOND COUDRAY

*se tient à votre disposition pour toutes*

### OPÉRATIONS IMMOBILIÈRES

Vente — Achat — Location

Tél. : 744-28-20

— 510 —

INSOLITE  
EROTISME  
SEXOLOGIE



Livres tabous, revues hors commerce,  
Films, diapos, disques, gadgets, etc...

*En vente dans nos SEX-SHOPS :*

Paris-5<sup>e</sup> — 4, rue du Petit-Pont, 10 h à 14 h et dimanche 14 h à 24 h  
Paris-8<sup>e</sup> — 34, Champs-Élysées, 10 h à 20 h  
Paris-9<sup>e</sup> — 33 bis, bd de Clichy, 10 h à 24 h et dimanche 14 h à 24 h  
Paris-15<sup>e</sup> — 70, rue Castagnary, 9 h à 19 h  
Nice — 4, rue Croix-de-Marbre, 10 h à 22 h  
Saint-Tropez — 10, place de l'Ormeau, 10 h à 24 h

ARTISTES DE PARIS

## TRUONG DISTRIBUTION

91-LINAS

*Vente par correspondance — Envoi direct et immédiat*

Important catalogue AR illustré de 1 600 titres contre 4 timbres

---

## AU RESTAURANT DE LA CALÈCHE

On y mange de 19 h 30 à l'aube

*Les Arcadiens y sont reçus en amis  
et bénéficient d'une remise de 10 %*

MENUS à 15 F et 20 F

SPÉCIALITÉS DU PÉRIGORD :

Confits, foie gras, cèpes, truffes, cailles, etc...

FERMÉ LE LUNDI

28, rue Jean-Maridor — PARIS-15<sup>e</sup>

Tél. 533-50-91

# Être homophile en France en 1970

ARCADIE octobre 1970

(N° 202)

DIFFUSEZ CE NUMERO SPECIAL...  
COMMANDEZ-LE IMMEDIATEMENT...

(5 F l'exemplaire — port compris)

---

---

## HOTEL DE L'ESPERANCE

15, rue Pascal — PARIS-5° — Tél. : 707-10-99  
au QUARTIER LATIN

## HOTEL STAR (avec ascenseur)

87, avenue Emile-Zola — PARIS-15° — Tél. : 828-48-22

## HOTEL LAKANAL

9 bis, rue Lakanal — Pars-15° — Tél. : 828-09-13

*Dirigé par un Arcadien*